

LÉON-FRANÇOIS HOFFMANN
(1964)

**EN MARGE DE L'HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE
DE LA FRANCE SOUS LA RESTAURATION**

La peste à Barcelone

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole
Professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec
Courriel: <mailto:mabergeron@videotron.ca>
[Page web](#)

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf., .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs.
C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Un document produit en version numérique par Mme Marcelle Bergeron, bénévole, professeure à la retraite de l'École Dominique-Racine de Chicoutimi, Québec.

courriels: marcelle_bergeron@uqac.ca; mabergeron@videotron.ca

Léon-François HOFFMANN

La peste à Barcelone.

NEW JERSEY (U.S.A.) : UNIVERSITÉ DE PRINCETON, DÉPT DE LANGUES ROMANES ; Paris : PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1964, 103 pp.

Ouvrage patronné par
La Société des professeurs français en Amérique

PUBLICATIONS DU DÉPARTEMENT DE LANGUES ROMANES
DE L'UNIVERSITÉ DE PRINCETON

Polices de caractères utilisés :

Pour le texte : Times New Roman, 12 points.

Pour les citations : Times New Roman 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

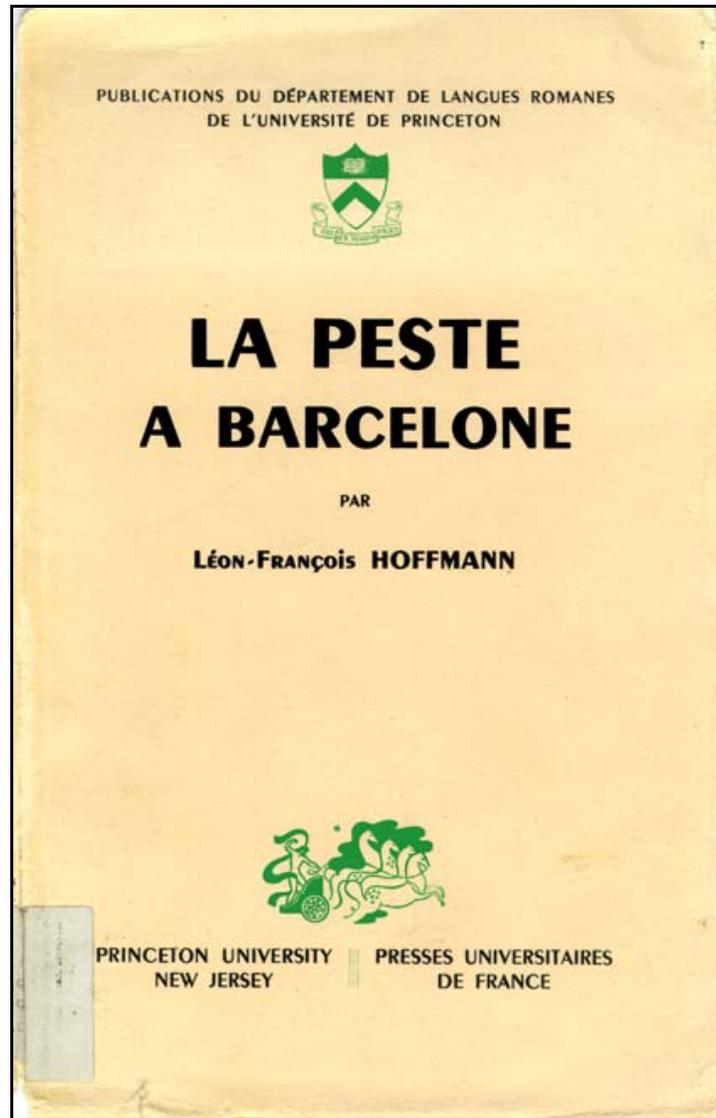
Édition complétée le 17 février 2011 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, Québec.



DU MÊME AUTEUR

Romantique Espagne, Presses Universitaires de France, 1961.

Léon-François HOFFMANN
(1964)



NEW JERSEY (U.S.A.) : UNIVERSITÉ DE PRINCETON, DÉPT DE LANGUES ROMANES ;
Paris : PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE, 1964, 103 pp.

[p. 103] *

TABLE DES MATIÈRES

[Table des illustrations](#)

[Avant-propos](#)

[Chapitre I. Le mal est dans nos murs](#)

[Chapitre II. La France réagit](#)

[Chapitre III. Fièvre jaune et fièvre politique](#)

[Chapitre IV. Et tout le reste est littérature](#)

[Appendice](#)

[Bibliographie](#)

[Index des noms cités](#)

* [Les numéros entre accolades réfèrent aux numéros de pages de l'édition papier, M.B.]

[p. 102]

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Planche frontispice. Mazet dans une rue de Barcelone

Planche I. Arrivée des Sœurs de charité à Barcelone

Planche II. Désastres causés par la fièvre jaune

Planche III. Plan de Barcelone

Planche IV. Vue de Barcelone prise du pied du Mont-Joui

Planche V. Mort de Mazet

Planche VI. Mort de Mazet

Planche VII. La Commission des médecins français à Barcelone

Planche VIII. Mazet, Bally, François et Pariset

POUR ANNE

Je voudrais remercier ici mes collègues Armand Hoog et Edward D. Sullivan, qui ont bien voulu relire mon manuscrit et y apporter d'importantes améliorations tant pour la forme que pour le fond, ainsi que mon maître et ami Vicente Lloréns-Castillo, qui m'a signalé bon nombre d'ouvrages intéressants.

Mlle Anne-Marie Lafitte et M. Claude Richebé ont grandement facilité mes recherches dans les archives de l'Académie française. M. l'abbé Jean Boussoulade, de l'Archevêché de Paris, m'a transmis des renseignements précieux sur les sœurs de Saint-Camille.

La Société des professeurs français en Amérique a bien voulu accepter de patronner mon étude. Je voudrais exprimer ma reconnaissance à son président, M. Fernand Vial, et aux membres de son comité de lecture, MM. Jean-Albert Bédé et Pierre Brodin.

Je remercie également les personnels de la Bibliothèque Nationale, de l'Hemeroteca Municipal de Madrid et des National Archives de Washington. Ils ont fait pour moi des recherches et des travaux de reproduction avec un soin et une rapidité admirables.

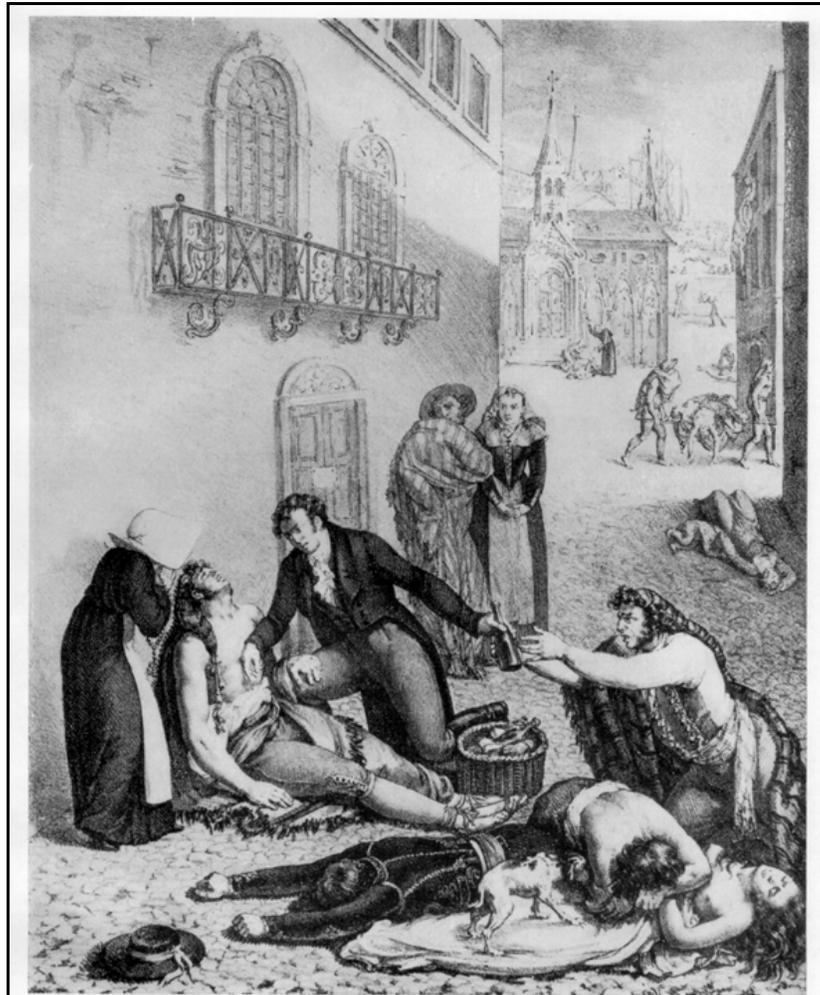
Ma femme, à qui cette étude est dédiée, m'a beaucoup aidé dans mon travail et a supporté avec patience les nombreuses lectures d'un manuscrit continuellement remanié.

Je tiens enfin à signaler qu'une importante subvention du Fonds de Recherches de l'Université de Princeton m'a permis d'aller en France et en Espagne me documenter sur place.

Planche frontispice

[Retour à la table des illustrations](#)

[Retour à la table des matières](#)



(Gl. B. N.)

Mazet dans une rue de Barcelone

Gravure de J. ARAGO

Plein de zèle et d'amour pour son art, le jeune Mazet, à peine arrivé, parcourait les quartiers de Barcelone où la contagion régnait avec le plus de force.

François GIRARD DE PROPIAC : *La Sœur de Saint-Camille*, t. II, p. 98.

[p. 1]

« Les faits qui vont être racontés appartiennent à cette réalité dramatique et vivante que l'historien néglige quelquefois, faute de temps et d'espace. Là pourtant, nous y insistons, là est la vie, la palpitation, le frémissement humain. »

Victor Hugo,
Les Misérables.

AVANT-PROPOS

[Retour à la table des matières](#)

Pendant la seconde moitié de l'année 1821, Barcelone fut ravagée par une « peste ». Elle provoqua en France une émotion que l'on ne manqua pas d'exploiter à des fins politiques. Sous prétexte de protéger la France contre le danger de contagion, le gouvernement de Louis XVIII prit une série de mesures anti-libérales qui amenèrent, de la part de l'opposition, une levée de boucliers. Le grand public suivit de très près les débats à la Chambre et les controverses dans la presse que fomentèrent les passions politiques du moment. D'où l'intérêt certain de cet événement pour l'histoire de la Restauration.

L'épidémie intéresse également l'historien de la littérature, car bon nombre d'écrivains de l'époque choisirent les malheurs de Barcelone pour thème. Littérature de circonstance, certes, mais non pour cela méprisable : ces œuvres encore tout imprégnées d'esprit classique annoncent pourtant les audaces du romantisme. Elles illustrent bien les efforts de nombreux écrivains qui, avec plus ou moins de hardiesse et de bonheur, sont à la recherche d'un art nouveau.

La diagnose de l'époque n'était pas assez avancée pour permettre d'établir avec certitude l'identité du fléau. Le [p. 2] problème n'aurait d'intérêt que pour l'historien de la médecine. Il semble en tout cas certain qu'il ne s'agit ni de peste bubonique ni de peste pulmonaire. La majorité des rapports parlent de fièvre jaune. D'aucuns pensèrent au « typhus ictérode », d'autres crurent reconnaître une forme de choléra. On parlait aussi de « maladie des nègres », de « mal de Siam », de « typhus amaril ». Plusieurs médecins estimèrent même être en présence d'une maladie nouvelle, inconnue jusqu'alors. Dans sa *Relation historique des malheurs de la Calalogne*, Dominique Henry, archiviste de la préfecture des Pyrénées-Orientales, signale que :

le fléau... offrait à la fois tous les caractères de la fièvre jaune, du *vomito negro*, de la maladie des nègres de la Guinée, du mal de Siam, du *choléra-morbus*, du typhus particulier à nos contrées ¹.

Peut-être aujourd'hui, après avoir consulté les ouvrages relatifs à cette épidémie, un médecin pourrait-il se prononcer sans hésitation sur sa nature. Il est d'ailleurs possible qu'elle se soit composée de plusieurs maladies différentes sévissant en même temps

car les circonstances qui permettent la propagation d'un germe infectueux favorisent très souvent la virulence d'autres maladies épidémiques ².

Quoi qu'il en soit, le mot « peste » sera pris ici dans le sens général, qu'il avait au XIX^e siècle, de « maladie meurtrière et probablement épidémique ».

L'épidémie de fièvre jaune (admettons qu'il se soit bien agi de fièvre jaune) fut plus qu'un fait divers. En son temps, cet épisode préoccupa non seulement les chancelleries mais l'opinion publique, non seulement les savants mais les poètes. En l'étudiant, nous comprendrons peut-être mieux les hommes qui en furent témoins.

¹ Paris, Audot, 1822, p. 123. Cet ouvrage bien documenté est un des rares qui présentent les faits avec objectivité et concision.

² Hans ZINSSER, *Rats, Lice and History*, New York, Bantam Books, 1960, pp. 87-88 (1^{re} éd., 1934). Sauf indication contraire, j'ai traduit moi-même les citations extraites d'ouvrages étrangers.

[p. 3]

CHAPITRE PREMIER

LE MAL EST DANS NOS MURS

[Retour à la table des matières](#)

Lorsque la maladie fit son apparition, dans les premiers jours d'août 1821, rien ne laissait prévoir le danger qui menaçait Barcelone. La fièvre jaune n'était certes pas inconnue en Espagne. Depuis le début du siècle elle avait à plusieurs reprises infesté l'Andalousie ¹, au climat tropical qui favorisait ses ravages. Plus tempérée, la Catalogne n'avait guère eu à en souffrir. Mais l'été de 1821 fut long et particulièrement chaud. L'épidémie s'étant déclarée, les médecins ne purent l'enrayer. Elle ne prit fin qu'en décembre, avec l'arrivée des premiers froids.

Il semble que la maladie ait été introduite à Barcelone par voie maritime puisque ses premières victimes appartenaient aux équipages des navires mouillés en rade du port. Les personnes ayant eu des contacts avec ces marins sont bientôt contaminées à leur tour. Le brick *Gran-Turco* venait d'arriver de La Havane ; toute la famille du capitaine meurt quelques jours après avoir visité le bateau... Un passager pris à Alicante par le *Nuestra Señora del Carmen* succombe à l'arrivée... Des matelots du brick français la *Joséphine* sont atteints après avoir fait escale à Barcelone. On prétendra plus tard qu'un riche négociant de la ville avait soudoyé les autorités, pour obtenir la permission de débarquer une cargaison de laine du *Talla-Piedra* avant que ce bateau n'ait subi la quarantaine de rigueur. Le germe [p. 4] aurait attaqué d'abord les débardeurs et les ouvriers qui avaient manié la laine. Hypothèse plausible mais invérifiable, car

¹ Cadix en 1800,1804, 1810 et 1819 ; Séville en 1800, 1801 et 1819 ; Gibraltar en 1804, 1810 et 1812 ; Murcie en 1812 ; Alicante en 1804, selon MOREAU de JONNÈS, *Journal des Voyages*, juin 1820, pp. 257-260.

l'histoire de l'introduction de la fièvre jaune à Barcelone est enveloppée de ténèbres dont il est bien difficile de pénétrer l'obscurité ¹.

Quoi qu'il en soit, plusieurs témoins rapportent que les quatre frères Prats, tous débardeurs, comptèrent parmi les premières victimes. Leur vieux père fut contaminé à son tour, mais refusa de se laisser transporter à l'hôpital. Les autorités sanitaires firent appel à la troupe. Une émeute se produisit quand les habitants du quartier attaquèrent les soldats pour leur arracher l'agonisant. Il y eut plusieurs blessés, et le malheureux Prats expira au plus fort de la mêlée ².

La première mention de la maladie est faite par le *Diario de Barcelona* du 8 août. Par une lettre de son vice-secrétaire, Francisco Altés, la *Junta Municipal de Sanidad* (Conseil municipal de Salubrité) annonce qu'une demi-douzaine de personnes présentent les symptômes d'une maladie mystérieuse et que le port est par conséquent mis en quarantaine. Une enquête révèle que les premiers décès remontent au 3 août. Le 8, on compte douze morts ; le 16, dix-huit ; le 26, quarante-quatre. Leur nombre ne cessera de croître pendant les cinq mois d'épidémie.

L'étudiant en médecine Simonda — libéral italien réfugié à Barcelone — fut le premier à donner l'alarme ; estimant qu'il s'agissait bel et bien de fièvre jaune, il en avisa le chef politique de la Catalogne, qui le traita de visionnaire. Simonda resta néanmoins dans la ville et mourut au plus fort de l'épidémie, en soignant les malades ³.

[p. 5] Pendant tout le mois d'août, les autorités hésitèrent ; refusant d'admettre la gravité du mal, elles persistent à en sous-estimer la virulence. L'épidémie ne semblait pas encore faire de progrès inquiétants ; et d'ailleurs, la grande majorité des malades habitaient Barcelonette, faubourg pauvre et délabré. On préféra croire que la fièvre était due à l'insalubrité de certains quartiers, et bien que 50 personnes soient mortes le 29, le Conseil de Salubrité déclare encore que la maladie n'a aucun caractère contagieux. Cinq jours plus tard, il décide néanmoins d'isoler Barcelonette et de couler les navires contaminés. Pendant ce temps, la population s'inquiète. Le *Diario de Barcelona* du 19 fait état de l'agitation ambiante et fustige les semeurs de panique qui colportent les bruits les plus alarmants. Les Barcelonais riches n'en commencent pas moins à quitter la ville. Le célèbre écrivain Moratín écrivait à son ami Juan-Antonio Melón :

La prudence exige que nous partions d'ici. Qu'il s'agisse ou non d'épidémie, ce qui est certain c'est que deux ou trois personnes en sont mortes dans la ville ; et si elle s'acharne, elle ne partira pas de sitôt ⁴.

¹ Dominique HENRY, *Relation historique des malheurs de la Catalogne...*, Paris, Audot, 1822, p. 1.

² Voir entre autres BALLY, FRANÇOIS et PARISET, *Rapport... par la Commission médicale envoyée à Barcelone*, Marseille, A. Ricard, o. d. [1822], pp. 23-24.

³ Carlo BEOLCHI, *Reminiscenze dell'esilio*, 2^e éd., Torino, 1853, p. 71.

⁴ Leandro Fernández de MORATIN, *Epistolario*, Madrid-Buenos Aires, a. d., p. 201. Lettre du 21 août 1821.

Le consul de Suède meurt de fièvre jaune. Ses collègues des autres pays abandonnent la ville. Le 7 septembre, le consul de France, comte de Gasville, se replie à la campagne laissant à Josef Bosc, son secrétaire, le soin d'assurer la permanence.

De son côté, le Conseil de Salubrité de Madrid avait ordonné que la diligence de Barcelone subisse une quarantaine avant de pouvoir pénétrer dans la capitale. À mesure que l'épidémie prend des proportions plus alarmantes, la municipalité de Madrid multiplie les précautions. Des citoyens sont réquisitionnés pour monter la garde aux portes de la capitale. Les courses de taureaux sont suspendues. Un appel publié dans le *Diario de Madrid* du [p. 6] 28 septembre exhorte les Madrilènes à dénoncer les Catalans qui ont réussi à pénétrer en fraude dans la ville. Enfin, les promenades en fiacre sont défendues hors de l'enceinte métropolitaine.

À partir du mois de septembre, aucun doute n'est plus permis. L'un après l'autre, tous les faubourgs de Barcelone sont attaqués. Dans le centre même, le nombre des malades s'accroît ; les statistiques que le *Diario* publie chaque matin sont de plus en plus inquiétantes : les morts de la journée se comptent par dizaines, puis par centaines. Pour éviter que les habitants de Barcelonette ne gagnent la ville par les plages, les bains de mer avaient été interdits, et des patrouilles de gardes nationaux surveillaient la côte. Une relique de saint Sébastien, *especial abogado contra la peste* est exposée en l'église San Miguel, tandis que les colporteurs proposent des images de saint Roch, patron des pestiférés. Les processions se multiplient, et les fidèles se pressent dans les églises pour invoquer la pitié divine.

Bien que les autorités supérieures se soient engagées à rester au sein des Barcelonais, elles se retirent le 11 septembre dans la bourgade de Villa-Franca. Seuls restent les autorités municipales et 3 000 volontaires de la milice. Ces courageux miliciens réussiront dans une large mesure à maintenir l'ordre et à empêcher le pillage. La moitié d'entre eux mourront de fièvre jaune. Par une ordonnance du 11 septembre, défense est faite aux médecins et aux pharmaciens de quitter la ville. Ordonnance qui restera en grande partie lettre morte : le *Diario* s'indigne de ce que bon nombre de praticiens abandonnent leur poste.

Un cordon sanitaire est établi par la troupe autour de Barcelone, et quiconque veut en sortir doit désormais passer une visite médicale, puis une quarantaine. L'efficacité de ce cordon semble avoir été, d'ailleurs, très relative : quelques pourboires judicieusement distribués permettaient de le traverser sans encombre. Six médecins, entre lesquels les Drs McLean, de Londres, Lassis et [p. 7] Rochoux, de Paris, et plusieurs confrères espagnols, constatent dans leur rapport que :

Les infractions, soit clandestines, soit manifestes, faites à la rigueur d'un cordon très étroit qui nous enserrait, ont donné motif à le ridiculiser, avec les expressions les plus triviales ¹.

Dominique Henry ajoute que :

c'était du reste une chose assez dégoûtante que ce prétendu cordon, où l'on se rendait pour se livrer à la débauche. On y trouvait des tavernes, des cabarets, et jusqu'à ces lieux que la corruption entretient dans le sein des grandes villes, et qui sont un outrage à la morale publique ².

Et même si l'on traversait le cordon sanitaire, où se réfugier ? Tous les villages de Catalogne étaient en état d'alerte, les paysans montaient la garde et repoussaient les fuyards à coups de fusil. Bien des Barcelonais, pris de panique devant les horreurs de la fièvre jaune, n'avaient gagné les campagnes que pour y mourir de faim et de soif.

L'épidémie s'étendra à d'autres villes : Tortose et Tarragone seront décimées à leur tour, ainsi que les Baléares. Palma de Majorque est évacuée. Quelques cas isolés sont signalés en Andalousie. Mais c'est à Barcelone que le mal se manifesterait avec le plus de violence. L'activité du port ayant été suspendue, une partie de la population est menacée de famine. Des émeutes se produisent le 21 septembre, des magasins sont mis à sac. La municipalité établit des soupes populaires et ouvre une souscription en faveur des chômeurs. Cette dernière se révèle nettement insuffisante, et Ferdinand VII lance un appel au pays tout entier. Le corps diplomatique souscrivit généreusement. Le comte de Lagarde, ministre de France, envoya une contribution de 2 000 réaux. Des secours importants arrivèrent de Londres, où résidait une colonie espagnole très active. Les sommes recueillies furent envoyées à Madrid, qui les dirigea sur Barcelone.

[p. 8] Néanmoins, la lutte contre l'épidémie se vit constamment entravée par les difficultés financières. L'évacuation de Barcelone s'imposait. Il était urgent de mettre les habitants bien portants à l'abri de la contagion. Certes, les riches avaient en général quitté la ville dès août. Mais la population laborieuse y restait, exposée à tous les dangers. Pour mener à bien cette mesure sanitaire (la seule qui, en fin de comptes, semble avoir eu quelque efficacité), il fallait construire des abris hors de la ville ; or la municipalité n'en avait pas les moyens. Il n'était pas question de lever un impôt spécial : les affaires et le commerce paralysés, ceux qui n'avaient pu quitter Barcelone étaient dans la misère. Il fallut que deux riches négociants avancent les fonds nécessaires. Mais le temps perdu avait coûté la vie à bien des malheureux. On commença enfin l'évacuation de la ville à partir du 11 octobre. Des baraquements avaient été construits en toute hâte dans la campagne environnante. Ces habitations provisoires manquaient forcément de confort, mais les témoins s'accordent à dire qu'elles étaient bien policées et que les règles de l'hygiène y étaient observées.

¹ *Mémoires... sur la fièvre qui a régné à Barcelone en 1821*, traduit par Claude-Charles PIERQUIN DE GEMBOUX, Montpellier, Sevalle, 1822, p. 23.

² *Relation historique des malheurs de la Catalogne...*, Paris, Audot, 1822, p. 190.

Aux difficultés financières qui aggravait la situation s'ajoutaient les dissensions politiques. L'établissement en Espagne d'un gouvernement constitutionnel était loin d'avoir apaisé les passions. À Barcelone, comme dans le reste de la Péninsule, les *exallados*, ou extrémistes de gauche, et les *serviles*, ou extrémistes de droite, complotaient plus ou moins ouvertement contre le gouvernement modéré. En fait :

Tous les fléaux s'abattaient sur la province déjà en proie à l'épidémie. Francisco Montaner, sergent dans la division de Manso, et le fameux Juan Costa, connu sous le surnom de *Misas*, levèrent dans les montagnes l'étendard de la tyrannie ¹.

Tout prétexte était bon pour manifester, et l'excitation des partis attribuait aux problèmes les plus anodins une [p. 9] importance démesurée. Il ne faut donc pas s'étonner si l'épidémie de fièvre jaune donna lieu à de violentes polémiques. On accusa par exemple les *serviles* de semer la panique en exagérant la gravité de la maladie, pour rendre ainsi plus facile quelque soulèvement contre les autorités constitutionnelles. Ceux des médecins qui tenaient la maladie pour contagieuse sont traités de réactionnaires, voire d'assassins. On insinue qu'ils tuent eux-mêmes leurs malades afin de donner plus de poids à une thèse d'abord considérée comme subversive. Si les *exallados* n'hésitèrent pas à porter de telles accusations, l'attitude des *serviles* et du clergé en particulier ne fut guère plus digne. Des prêtres proclament que l'épidémie est le châtement que Dieu envoie aux Catalans pour avoir porté atteinte au droit divin de Ferdinand VII, et banni les ordres monastiques après avoir confisqué leurs biens. Le gouverneur politique de la Catalogne, par une lettre ouverte aux évêques publiée dans le *Diario de Barcelona*, les enjoint de ne plus faire prêcher la discorde. Deux jours plus tard, le gouverneur ecclésiastique de l'évêché de Barcelone obéit aux autorités civiles ; il écrit :

Je les [les prêtres] exhorte à employer toute l'énergie d'un zèle judicieux pour calmer la population, en lui faisant comprendre que les calamités qui affligent les malheureuses villes de Barcelone et de Tortose ne doivent pas être attribuées aux changements dans la forme du gouvernement, mais bien au relâchement des mœurs ².

Les autorités n'étaient cependant pas au bout de leurs peines, et le clergé continua à faire de l'obstruction : le 29 septembre, le Conseil de Salubrité interdit toute réunion, surtout dans les cafés, et demande aux prêtres d'empêcher que les fidèles ne s'assemblent trop nombreux dans les églises. Un mois plus tard, l'alcaide proclame que, le clergé lui ayant refusé sa collaboration, il se voit dans l'obligation de faire garder les églises afin d'empêcher les attroupements. Plus tard, les églises seront fermées à partir [p. 10] de 17 heures. Le jour de la Toussaint, défense est faite aux citoyens de se rendre au cimetière et même de se réunir pour prier.

¹ *Historia de la via y reinado de Fernando VII de España*, Madrid, Repullés, 1842, t. II, p. 246. Pour plus de détails sur les chefs de la future *Armée de la foi*, voir THIERS, *Les Pyrénées et le Midi de la France*.

² *Diario de Barcelona*, 22 octobre 1821.

Mettant à profit l'angoisse et l'énervernement de la population, les partis politiques s'accusent mutuellement d'inconscience, de partialité, de crimes même. Telle faction aurait empoisonné les puits, telle autre distribué des aliments contaminés... Dans ces conditions, il est étonnant que les désordres sérieux ne se soient pas généralisés. Le mérite en revient surtout à la milice et à l'alcaide José Mariano de Cabanés, dont la conduite resta toujours digne et courageuse.

À partir de novembre, la fièvre jaune semble perdre de sa virulence. Moins de personnes sont attaquées, moins de malades succombent. Les Barcelonais reprennent espoir en voyant que l'abaissement de la température apporte une amélioration sensible. Le 19, le Conseil de Salubrité met les habitants en garde contre un optimisme prématuré ; on n'en chante pas moins, le 24, un *Te Deum* d'action de grâce à la cathédrale. Ce n'est qu'un mois plus tard que le cordon sanitaire est levé ; les réfugiés regagnent leurs foyers. Le jour de Noël, le port reprend son activité normale. Madrid suspend les mesures sanitaires le 11 janvier rendant ainsi officielle la fin de l'épidémie.

Combien de victimes la maladie avait-elle faites ? Leur nombre exact est impossible à déterminer. Tous les rapports s'accordent à dire que Tortose avait perdu la moitié de ses habitants, soit 6 000 personnes. Aucun recensement exact n'a été établi en ce qui concerne Barcelone. Le Conseil de Salubrité publiait bien des statistiques quotidiennes. Du 1^{er} octobre au 24 novembre il rapporte 5 411 décès. Mais les morts d'août et de septembre ne sont pas compris dans ce chiffre, pas plus que les morts de décembre, probablement peu nombreux, il est vrai. D'autre part, le Conseil signale lui-même que ses statistiques sont incomplètes, puisqu'elles ne portent que sur les malades décédés dans les [p. 11] hôpitaux et dans les lazarets. Un nombre considérable de victimes, la majorité sans doute, moururent chez elles et furent transportées directement au cimetière. Enfin, il est probable que les chiffres donnés par le Conseil restent en deçà de la vérité, pour ne pas affoler la population :

Le nombre des morts commença par atteindre trente, quarante, cinquante par jour, puis, tout d'un coup, cent, deux cents, quatre cents, et l'on n'était même plus sûr des chiffres publiés ¹.

L'Académie de Médecine de Barcelone, dans son *Rapport sur... la fièvre jaune...* nous met en garde :

Il est impossible de savoir au juste le nombre d'hommes que cette épidémie... a dévoués à la mort. Méfions-nous de ce qui a été publié dans différents écrits ².

En effet, dans la 11^e édition de l'Encyclopedia Britannica, nous lisons sous la rubrique « Yellow Fever » : *In the severe epidemic at Barcelona in the Summer of 1821, 5 000 persons died*, tandis que l'Almanach historique pour 1821 rapporte que

quand les vents de l'hiver eurent décidément éteint ou caché la contagion, on a calculé qu'elle avait coûté à Barcelone plus de 20 000 habitants ¹.

¹ Carlo BEOLCHI, *Reminiscenze...*, p. 74.

² Traduit par le D^r Pierre RAYER, Paris, J.-B. Baillière, 1822, p. 45.

De ces deux chiffres, le premier est sûrement faux, le deuxième est peut-être exagéré, mais n'est probablement pas loin de la réalité. C'est en tout cas celui que rapportent la majorité des historiens français, tels Vaulabelle² et le chancelier Pasquier³. Avant l'épidémie, Barcelone comptait 120 000 âmes. Cinq mois plus tard, la fièvre jaune avait tué un sixième de sa population.

¹ P. 469.

² *Histoire des deux Restaurations*, Paris, Garnier, 1876, t. VII, p. 402.

³ *Histoire de mon temps*, Paris, Plon, 1894, t. V, p. 299.

[p. 12]

CHAPITRE II

LA FRANCE RÉAGIT

[Retour à la table des matières](#)

En présence de l'épidémie qui dévastait la Catalogne, le gouvernement français ne pouvait manquer de s'inquiéter et de prendre des mesures pour empêcher la contamination du territoire national. Il fallait agir rapidement : un brick danois venant d'Espagne était déjà arrivé à Marseille avec des malades à bord. En quelques jours, d'autres cas se déclarent parmi les équipages des bateaux en rade. Une quinzaine de marins périssent. Les malades sont transportés au lazaret de la ville et strictement isolés. Grâce à la vigilance des autorités sanitaires, un début d'épidémie fut rapidement étouffé ¹.

La surveillance des côtes est intensifiée. L'avisos la *Foudre* va croiser au large des Pyrénées-Orientales, bientôt rejoint par la canonnière *l'Aigle*, puis par la gabarre la *Coquille*. Une dépêche de Toulon, publiée dans *Le Constitutionnel* du 3 octobre, rapporte que :

deux chaloupes canonnières sont armées en toute hâte pour être envoyées sur les côtes d'Espagne.

Il s'agit sans doute de *l'Averne* et de la *Grenade* qui, d'après *Le Moniteur* du 16 octobre, avaient rejoint les [p. 13] autres garde-côtes quelques jours plus tôt. Le même journal signale le 4 novembre que deux navires encore, la *Surveillante* et *l'Agile* sont allés renforcer la « flotte sanitaire ».

Les ports de France seront bientôt fermés aux navires qui viennent des ports catalans. Tout bateau ayant fait escale en Espagne subit une quarantaine spéciale. On interdit d'accoster même aux embarcations qui veulent se réapprovisionner. Tout au plus dépose-t-on des vivres sur quelque plage isolée pour qu'un canot

¹ Sur les mesures prises à Marseille, voir Pierre-Martin Roux, *Coup d'œil sur la fièvre jaune... à Marseille, pendant les mois de septembre et octobre 1821*, Marseille, Camoin, 1821, et E. N. COTTE, *Réponse au coup d'œil...*, Aix, Guigne, 1822.

puisse venir les charger ¹. Plusieurs bateaux qui voulaient amarrer malgré l'interdiction furent repoussés à coups de canon ². L'un d'eux fit naufrage, et les cadavres rejetés sur la côte manquent de provoquer une panique. Il fallut que les médecins garantissent qu'il s'agissait bien de noyés et non pas de victimes de la fièvre jaune avant que l'on ne consentit à les enterrer.

Le préfet des Pyrénées-Orientales, bientôt imité par ceux des autres départements frontaliers, établit un cordon sanitaire pour empêcher les communications avec l'Espagne. Toutes les routes sont barrées. La troupe, secondée par les habitants des villages, garde les défilés. Dès qu'une ordonnance de Louis XVIII régularise les mesures déjà prises, les journaux français rapportent les mouvements des unités affectées à la surveillance de la frontière. Deux compagnies du régiment suisse de Steiguer sont parties de Toulouse pour Foix ³... Le 10^e régiment d'infanterie légère part de Montauban pour le cordon sanitaire ⁴... Une compagnie du 49^e de ligne arrive à Saint-Béat ⁵... 15 000 hommes sous les ordres du général Vasserot vont être déployés d'Hendaye à Cerbère.

[p. 14] Dans ses *Considérations générales sur l'épidémie...* Costa-Sicre décrit les précautions avec lesquelles le courrier d'Espagne était reçu à la frontière :

Une double barrière en bois, élevée sur la grande route du Perthus, établissait ainsi un point de communication entre les habitants de France et d'Espagne : c'était entre ces deux barrières que les courriers espagnols et français venaient échanger les lettres et autres paquets dont ils étaient porteurs... L'agent de la santé... plongeait dans le vinaigre, avec de longues pinces, les différents papiers qui venaient d'Espagne, avant de les remettre au courrier français ⁶.

Si tant est que la maladie qui ravageait l'Espagne ait été contagieuse (et bien des médecins affirmaient le contraire), l'efficacité des mesures prises par le gouvernement français est indéniable. L'épidémie ne traversa pas les Pyrénées. On comprend que les frontaliers aient cependant vécu quelques semaines angoissantes. Constamment sur le qui-vive, les soldats qui assuraient la surveillance n'hésitaient guère à faire usage de leurs armes. Le 7 octobre, le *Journal de Toulouse* annonce que des Espagnols qui voulaient entrer en France par la vallée d'Andorre ont été repoussés par les habitants ⁷. Un contrebandier espagnol et un Français qui essayaient de traverser la frontière « on ne sait pour quel motif » sont tués par les soldats ⁸. Des contrebandiers qui tentaient de forcer le cordon près du fort de Bellegarde sont pris sous le feu de la troupe. « Deux ou trois » d'entre eux tombent, et l'on brûle leurs cadavres, ainsi que les marchandises

¹ *L'Étoile*, 1^{er} octobre 1821.

² *Le Moniteur*, 25 octobre 1821.

³ *L'Étoile*, 26 septembre 1821.

⁴ *Le Constitutionnel*, 23 août 1821.

⁵ *Le Moniteur*, 3 octobre 1821.

⁶ Paris, Baillièrre, 1827, p. 190.

⁷ *Le Constitutionnel*, 7 octobre 1821.

⁸ *L'Étoile*, 8 octobre 1821.

qu'ils essayaient d'introduire en fraude ¹. Une sentinelle du poste de Pont-du-Roi abat un mendiant espagnol ².

On écrit de Prades qu'un berger qui s'était porté imprudemment vers la ligne du cordon avec son troupeau a été atteint d'un coup de feu et a perdu la vie ³.

[p. 15] Il y avait d'ailleurs quelque danger pour la troupe qui patrouillait les défilés. *La Quotidienne* du 29 octobre rapporte que

une de nos sentinelles a été tuée à son poste, d'un coup de fusil tiré du côté de la Cerdagne espagnole.

Et *La Quotidienne* de s'indigner : ce n'était pas la première fois, disait-elle, que nos soldats essuyaient le feu des Espagnols. L'organe de la réaction française réclame à corps et à cri l'invasion de la Péninsule. Force lui sera de patienter jusqu'en 1823.

Le cordon sanitaire établi le long des Pyrénées fut-il beaucoup plus efficace que celui qui entourait Barcelone ? Ce n'est pas certain. Le jeune Adolphe Thiers, envoyé sur la frontière par son journal, *Le Constitutionnel*, publie un reportage plein de renseignements précieux. Thiers rapporte une conversation qu'il eut avec un brigadier de gendarmerie alors qu'ils se trouvaient bloqués par la tempête dans une mauvaise auberge au lieu dit La Tour-de-Carol :

Voilà des gens [*lui disait le gendarme*] qui connaissent les moindres trous de la montagne, et qui passent là où ni vous ni moi n'oserions jamais aller... Nous avons beau les surveiller, ils nous échappent toujours ⁴.

Thiers plaint les pauvres soldats forcés d'assurer un service aussi ingrat qu'inutile :

Notre armée a souffert, depuis l'établissement du cordon sanitaire, tout ce qu'elle aurait pu endurer pendant la campagne la plus rigoureuse, et au milieu même des pays du Nord. Ceux qui étaient postés dans la partie des Pyrénées-Orientales qui inclinent vers la mer, étaient réduits à camper sous des tentes, que les coups de vent renversaient sur eux ou arrachaient de terre à chaque instant. Notre armée n'en est pas certainement à regretter ses souffrances ; cependant on peut la plaindre, en songeant à l'inutilité de ces mesures, du moins pour l'objet qu'on lui supposait... Il est évident que les communications étaient impossibles à empêcher. Jamais les douanes n'ont pu arrêter la contrebande ; le cordon sanitaire ne l'a pas pu davantage, et cent mille hommes, au lieu de vingt-cinq, n'y auraient pas mieux réussi, parce qu'il leur aurait fallu garder les moindres fentes de rocher, et ce qui est [p. 16] plus difficile encore, les connaître toutes. Or, en fait de contagion, fermer toutes les communications et en laisser une seule ouverte, c'est ne rien faire du tout. Et il est bien constant que si le contact avec la Catalogne avait pu nous inoculer la fièvre jaune, la France entière l'aurait déjà ⁵.

Si de nos jours, et avec les moyens dont on dispose actuellement, il reste impossible de fermer hermétiquement la frontière des Pyrénées, on peut supposer qu'il en était de même en 1821. Costa-Sicre prétend que seuls les pauvres

¹ *Ibid.*, 12 octobre 1821.

² *Le Constitutionnel*, 25 octobre 1821.

³ *Le Courrier français*, 17 décembre 1821.

⁴ *Les Pyrénées et le Midi de la France...*, Paris, Ponthieu, 1823, pp. 165-166.

⁵ *Ibid.*, pp. 181-182.

souffraient vraiment du cordon sanitaire. Quiconque avait les moyens d'engager un guide passait sans grande difficulté :

Je connais plus de trois cents individus qui, malgré le cordon de 1821, allaient et revenaient d'Espagne comme s'il n'avait jamais existé ¹.

D'ailleurs, les mesures prises par le gouvernement des Tuileries (et, en particulier, l'établissement du cordon sanitaire), vont donner lieu par la suite à de violentes controverses, non seulement entre Paris et Madrid, mais aussi dans l'opinion publique française.

Dès que la nouvelle que l'épidémie s'était déclarée parvint à Paris, il fut décidé d'envoyer une Commission médicale française étudier la maladie sur les lieux. Plus de cent médecins se portèrent volontaires pour partir en Espagne. Le ministère de l'Intérieur chargea l'Académie de Médecine de choisir parmi eux les membres de la Commission. Elle désigna les D^{rs} Bally, François, Mazet, Pariset et Rochoux, comme étant particulièrement qualifiés pour effectuer une telle mission. Le D^r Victor Bally (1775 ?-1866) avait été médecin-chef de l'expédition Leclerc, décimée jadis par la fièvre jaune à Saint-Domingue. En outre, ses connaissances de la langue espagnole allaient être d'une grande utilité. Le Dr Étienne Pariset (1770-1847) avait déjà visité Cadix en 1819 pour y étudier la maladie, mais il arriva dans la ville alors que l'épidémie venait de [p. 17] prendre fin. Sur sa demande, le jeune D^r André Mazet (1793-1821) qui l'accompagnait en Andalousie, fut aussi choisi pour aller en Catalogne ². Le D^r Victor-Joseph François (1790- ?), ancien médecin des armées, avait observé la fièvre jaune aux Antilles, ainsi que le D^r J.-A. Rochoux (?-1852), pendant son séjour à la Guadeloupe. Le D^r Mathieu Audouard (1776-1856) n'avait pas été nommé par la Faculté, mais réussit à se faire adjoindre à la Commission en qualité de délégué du ministère de la Guerre. Vétéran de la guerre d'Espagne, qu'il avait faite comme aide-pharmacien de l'armée impériale, le D^r Audouard allait traverser les Pyrénées pour la troisième fois, en 1823, avec le titre de médecin principal des « Cent mille fils de saint Louis » commandés par le duc d'Angoulême.

Tous les membres de la Commission appartenaient à la Faculté de Médecine de Paris, ce qui ne manqua pas de provoquer des jalousies. Le D^r J.-B. Sarmet se plaignait de n'avoir pas été envoyé en Espagne, malgré sa demande :

Pourquoi la Faculté de Paris est-elle toujours la seule où le gouvernement choisisse les médecins pour les missions importantes ? Celle de Montpellier doit-elle paraître nulle à ses yeux ? Ne sait-il pas qu'elle a fourni sans cesse des hommes d'un génie et d'un caractère étonnants ³ ?

Partis de Paris le 28 septembre, les médecins envoyés par le ministère de l'Intérieur entrèrent dans Barcelone le 8 octobre, alors que l'épidémie battait son

¹ *Considérations générales sur l'épidémie...*, Paris, Ballière, 1827, p. 96.

² Sur la mission en Andalousie des D^{rs} Pariset et Mazet, voir le *Journal des voyages*, avril 1820, pp. 118-120.

³ *Réflexions sur le fléau de la Catalogne et le régime sanitaire*, Marseille, Impr. de A. Ricard, 1822, p. 3.

plein. L'alcade Cabanés les accueillit par une proclamation publiée dans les journaux et affichée dans les rues de la ville :

Quand l'état sanitaire des peuples est en danger, c'est alors que se manifestent les sentiments d'humanité qui honorent les nations civilisées... MM. Pariset et Bally... François... Mazet et Rochoux... viennent d'arriver dans cette ville ; ils vont, s'il est possible, mettre une barrière aux progrès de la contagion. Ces hommes, aussi estimables par leurs connaissances que par les hautes qualités qui les distinguent, ont manifesté à la Junte municipale de santé que, dans toutes les [p. 18] circonstances, on les trouvera disposés à prêter leurs secours à l'humanité souffrante... le Corps de la santé... regarde comme un devoir de donner à ce beau trait toute la publicité possible, en hommage à une nation aussi généreuse que philanthropique, afin que les habitans de cette capitale sachent en apprécier le mérite, et reçoivent avec l'expression de la reconnaissance ces héros de l'humanité ¹.

Le 12 octobre, le jeune Mazet tomba malade ; il allait mourir dix jours après. On l'enterra au cimetière de Barcelone et sur sa tombe fut gravé : *Le docteur Mazet vint de France au secours de la Catalogne, et mourut, atteint de la fièvre jaune, le 22 octobre 1821*. Quant au D^r Rochoux, les horreurs de l'épidémie lui causèrent une épouvante telle qu'il abandonna ses confrères et reprit en toute hâte le chemin de Paris. Rochoux avait toujours postulé que la fièvre jaune n'était pas contagieuse :

Si c'est elle [avait-il dit à ses compagnons] elle n'a rien de contagieux, et nous la verrons ensemble ; si ce n'est pas elle, et que la maladie régnante ait quelque apparence de contagion, comme je ne suis point envoyé pour étudier une maladie de cette nature, je me sépare de vous et je me retire sur-le-champ ².

Rochoux prétendit donc qu'il ne s'agissait pas de la fièvre jaune, mais bien de *typhus amaril*, maladie courante dans les prisons et les bateaux. Il est toutefois surprenant de le voir, lui que la crainte de la contagion avait poussé à désertir son poste, signer par la suite une brochure qui refusait à l'épidémie de Barcelone tout caractère contagieux ³. Malgré les efforts que fit Rochoux pour expliquer et excuser sa façon d'agir, on le considéra, sans doute à juste titre, comme un lâche. Il n'eut aucune part aux louanges et aux récompenses qui furent accordées à ses confrères.

[p. 19] La Commission avait donc perdu deux de ses membres. Cependant, le Dr Audouard arriva à Barcelone le lendemain de la mort de Mazet. Dès que la mort du jeune médecin fut annoncée en France, Jouarry, étudiant à la Faculté de Perpignan, partit de son propre chef pour aller en Catalogne se mettre aux ordres des médecins français.

Les D^{rs} Pariset et Bally tombèrent malades à leur tour mais guérirent rapidement grâce à « une abondante sudation ». Avaient-ils contracté la fièvre

¹ *Revue Encyclopédique*, 34^e cahier, novembre 1821, pp. 450-451. Cette proclamation fut aussi reproduite par de nombreux journaux, en province comme à Paris.

² BALLY, FRANÇOIS et PARISET, *Rapport présenté... au département de l'intérieur par la Commission médicale...* Marseille, A. Ricard, s. d. [1822], p. 3.

³ *Mémoires... sur la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821*, traduit par Claude-Charles PIERQUIN DE GEMBOUX, Montpellier, Sevalle, 1822.

jaune ? Il est permis d'en douter. D'après Audouard, c'est tout simplement la peur qui força ses confrères à garder la chambre. Il ne tarit pas de sarcasmes à leur égard et prétend que seul le D^r François avait le courage d'affronter le danger qu'il y avait à remplir sa mission. Audouard était connu pour son honnêteté et sa franchise de vieux militaire, franchise peut-être excessive, qui lui attira plus d'un ennemi. L'avant-propos de sa *Relation historique et médicale* est écrit dans un style mordant, d'une ironie un peu lourde sans doute, mais qui emporte conviction :

Je veux bien qu'on ait fait de M. Pariset un *immortel* ; mais je suis obligé de dire qu' [il] N'A PAS TRAITÉ UN SEUL MALADE PENDANT TOUT LE TEMPS QUE J'AI HABITÉ LA CAPITALE DE LA CATALOGNE ¹.

D'ailleurs, un médecin espagnol accuse également le Dr Pariset de couardise :

Pariset devrait se taire de pure honte, s'il ne veut perdre le reste de la considération que lui a prodiguée sa patrie. En présence du premier malade qu'il a vu à l'hôpital du séminaire vomir des humeurs noires, il fut pris lui-même de vomissements si violents que nous avons cru qu'il allait en trépasser sur place ².

Il semblerait en fait que Pariset ait passé le plus clair de son séjour à faire sa correspondance. Les quotidiens français publient les nombreuses, très nombreuses lettres [p. 20] qu'il envoie à sa femme, à ses collègues, à ses amis, lettres fort longues, où la situation à Barcelone est décrite dans tous les détails. Pariset était fort lancé dans les milieux mondains. Il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie de Médecine et fit un cours de psychologie à la Société des Bonnes Lettres. Plus que par ses travaux professionnels, c'est par ses *Éloges académiques*, dont parle Sainte-Beuve ³, qu'il gagna une certaine renommée. Grâce à un long et fort médiocre poème, Pariset a sa place dans *Le Parnasse médical français* publié en 1874 chez Delahaye par le D^r Achille Chereau.

Contrairement à ce qu'on pourrait penser en lisant les dithyrambes écrits à la gloire des médecins français, le but de leur mission n'était pas de traiter les malades, mais plutôt d'étudier la maladie, ce qu'ils firent en observant ses progrès, en visitant les hôpitaux et en se livrant, on le verra, à des expériences parfois spectaculaires. Le seul témoignage indiquant qu'ils donnèrent aussi des soins aux particuliers se trouve dans une lettre publiée par le *Diario de Barcelona* du 15 novembre et dans laquelle Benito Pigem affirme que la Commission après avoir soigné un sien parent, refusa toute rémunération.

Deux autres médecins français allèrent à Barcelone. Le D^r Lassis, médecin-chef de l'hôpital de Fontainebleau, arriva vers la mi-décembre, alors que l'épidémie touchait à sa fin. Il fut, avec Rochoux, un des signataires des *Mémoires et observations* qui contestaient les conclusions de la Commission française. Plus mystérieux est le D^r Jean de Leymerie, Français naturalisé Américain. Pour

¹ *Relation historique et médicale de la fièvre jaune...* Paris, Moreau, 1822, p. VIII. En majuscules dans le texte.

² J. F. B. (peut-être le D^r Bahi, de Barcelone) dans le *Diario de Barcelona* du 8 janvier, 1822.

³ Voir le *Lundi* du 4 mars 1850.

quelles raisons se trouvait-il à Madrid en 1821 ? Je l'ignore. Ce qui est certain c'est qu'il se fit immédiatement charger de mission par le ministre des États-Unis. Il prétendit aussi que le ministre de France l'avait attaché d'office à la Commission française. La légation démentit la chose, d'où d'assez vio-[p. 21] lentes controverses entre Leymerie et Josef Bosc (secrétaire du Consulat de France à Barcelone) d'une part, entre Leymerie et Pariset de l'autre. Toute une correspondance est conservée dans les Archives Nationales des États-Unis au sujet du D^F Leymerie. Ces lettres ont rapport à une altercation entre Leymerie et un citoyen français non identifié, pendant laquelle le docteur reçut un coup de poing. Au cours de l'enquête menée par la police de Barcelone, Josef Bosc aurait usé d'un langage que Mr. William Stirling, consul américain, jugea insultant pour son pays. L'affaire avait failli provoquer un incident diplomatique ; elle finit par être réglée à l'amiable. Il semble que Leymerie avait dû quitter la France pour des raisons politiques. D'après Josef Bosc, le docteur était proscrit. Quoi qu'il en soit, le D^F François écrivait le 17 novembre :

Nous avons aussi l'honneur d'avoir des Zoïles. Un certain *** ex-Français naturalisé Américain se disant envoyé de ce gouvernement... annonce la publication d'une brochure contre nous ¹.

Effectivement, Leymerie fit de son mieux pour discréditer ses confrères. Mais c'était un homme aigri et passionné. La violence même de ses attaques les rend suspectes. C'est à quelque rancune cachée, probablement d'ordre politique, à quelque secrète jalousie, probablement d'ordre professionnel, que l'on attribuerait facilement ses diatribes, plutôt qu'au souci de défendre la vérité scientifique.

Deux sœurs de l'ordre de Saint-Camille ², déléguées par leur maison de Paris accompagnaient la Commission française. Leur communauté avait été fondée sous l'Empire par la supérieure, Mme Renée Maunoir (en religion sœur de la Charité). Elle occupait un petit immeuble 42, rue Notre-Dame-des-Champs, au coin de la rue de Chevreuse. Protégées par l'impératrice Joséphine, Mme Maunoir et ses religieuses avaient soigné des blessés pendant les [p. 22] guerres napoléoniennes. Un petit troupeau de moutons mérinos, don de leur impériale protectrice, leur assurait un modeste revenu.

Les sœurs de Saint-Camille appartenaient en fait à un institut plutôt qu'à un ordre, puisqu'elles n'avaient pas reçu l'approbation de l'autorité ecclésiastique. Communauté éphémère d'ailleurs : peu après avoir connu un moment de gloire, grâce aux sœurs envoyées à Barcelone, elle disparut ³.

Les deux sœurs envoyées en Catalogne s'appelaient Josèphe Morelle (sœur Saint-Joseph) et Anne Merlin (sœur Saint-Vincent). Sœur Saint-Vincent envoya à Mme Maunoir des lettres que les journaux parisiens s'empressèrent de publier.

¹ *Le Constitutionnel*, 29 novembre 1821.

² Plusieurs auteurs écrivent Sainte-Camille. J'ai rectifié cette erreur.

³ Sur l'institution des sœurs de Saint-Camille, voir la lettre du lieutenant-colonel. Sw... dans la *Revue Encyclopédique*, 35^e cahier, novembre 1821, pp. 461-462. Aussi *L'ami de la religion et du roi*, t. 29, 1821, p. 407 et t. 30, 1822, pp. 152 et 357.

Écrites dans un style clair, sans l'emphase et la rhétorique qui alourdisaient le style épistolaire de l'époque, les lettres de sœur Saint-Vincent constituent un témoignage touchant sur les malheurs de Barcelone.

Les journaux du 4 novembre signalent que *plusieurs nouvelles garde-malades ou sœurs hospitalières de Saint-Camille* sont passées par Toulouse en route pour Barcelone. C'est sans doute une erreur ; à ma connaissance, sœur Saint-Vincent et sœur Saint-Joseph ont été les seules religieuses françaises envoyées en Catalogne. La dépêche de Toulouse est d'ailleurs la première et l'unique mention que j'aie trouvée de ce mystérieux renfort.

Les médecins français quittèrent Barcelone le 20 novembre. Après une quarantaine de quinze jours à Montalègre, ils traversèrent la frontière et subirent une nouvelle quarantaine à Bellegarde. Tandis que le D^r Audouard était immédiatement affecté au cordon sanitaire, ses collègues rentrèrent à Paris avec sœur Saint-Vincent. Quant à sœur [p. 23] Saint-Joseph elle resta à Barcelone jusqu'au 28 janvier. Le départ de la Commission française fut marqué par une nouvelle proclamation de l'alcade Cabanés, qui remercie les médecins au nom de ses administrés :

... On les a vus, dès le moment même de leur arrivée, se montrer empressés à donner leurs utiles secours à tous les malades... Ces offres généreuses, ils les ont remplies avec le plus grand désintéressement, et avec cette noblesse de sentiments qui distingue les philosophes de la grande nation à laquelle ils appartiennent... Ils partent avec la résolution d'appliquer tous leurs talents à éclairer une matière d'une aussi grande importance...

C'est en raison d'une conduite si honorable que la Junte a cru devoir, tant en son nom qu'en considération du bon voisinage, leur rendre les plus vives actions de grâce...

L'Académie de cette ville a remis à chacun des médecins français le diplôme de membre de cette société ¹.

À en juger par les mesures sanitaires prises à Marseille et par l'évacuation de Barcelone, seul l'isolement des malades fut d'une réelle utilité dans la lutte contre l'épidémie. Non pas que la fièvre ait été mortelle dans tous les cas : nombreux furent ceux qui en réchappèrent. Le mal se déclarait chez certains sous une forme plus bénigne que chez d'autres, et nul ne savait s'il aurait la force de vaincre la contagion. Une fois atteint, le patient ne pouvait compter que sur sa résistance, puisque la médecine se révélait impuissante.

Les journaux et les pamphlets de l'époque, tant en deçà qu'au-delà des Pyrénées, proposent des traitements infaillibles pour guérir la maladie. Certains n'ont rien de médical, comme par exemple « l'antidote spirituel contre la peste » que signale le *Diario de Barcelona* du 13 octobre. Il s'agit d'une longue prière en latin qui avait été adressée à saint Bartolomé par les sœurs de Santa Clara lors de l'épidémie de Coïmbre en 1317. Un cuisinier espagnol propose d'énormes fumigations ². Un anonyme français [p. 24] recommande de remplacer le cordon

¹ *Revue encyclopédique*, t. XII, 360 cahier, décembre 1821, pp. 662-663.

² *Diario de Barcelona*, 26 septembre 1821.

de soldats par un rideau de fumée¹. *L'Étoile* du 29 octobre pense qu'il conviendrait de bombarder l'atmosphère des villes contaminées, afin de la purifier. Certains considèrent qu'il ne suffit pas d'attaquer les microbes à coups de canon. Une solution plus radicale s'impose. E. G... dans *L'Album* du 5 décembre, propose tout bonnement de mettre le feu à Barcelone et à Tortose, et de détruire une fois pour toutes ces foyers de contagion, quitte à reconstruire plus tard sur les ruines deux villes entièrement neuves :

J'ai calculé que pour brûler de fond en comble les deux villes, et pour les reconstruire à neuf, il faudrait une somme de deux cents millions à peu près, en employant dix architectes qui aient passé par notre école de Rome, et qui n'enflent pas les devis.

On pourrait croire à une mauvaise plaisanterie ; il n'en est rien. Notre auteur a même prévu le financement de son projet. Comme ces mesures intéressent l'Europe tout entière, il est juste que tous les Européens participent aux dépenses. On ouvrira une souscription : que chacun contribue un franc et la somme nécessaire sera réunie. E. G... n'a d'ailleurs rien d'un rêveur, et comprend qu'il se trouvera de mauvais Européens pour refuser de participer à cet impôt volontaire. Aussi engage-t-il les contribuables à verser quatre francs par personne, pour compenser la mauvaise volonté des récalcitrants.

Dans *Quelques observations sur la fièvre d'Espagne* R. D... « Français qui n'est ni chimiste ni médecin », propose un programme plus modéré. Il s'agit d'abord de créer en Espagne un plus grand nombre d'hôpitaux :

L'Espagne a beaucoup de monastères inutiles, elle n'a qu'à les convertir en infirmeries².

Tout aussi inutiles que les moines sont les taureadors (*sic*), que B. D... traite de « garçons bouchers ». Les jours [p. 25] de corrida, le sang des taureaux coule dans les ruisseaux, ce qui n'est guère hygiénique. Si l'on suivait les conseils de l'auteur :

Le sang des taureaux serait épargné et l'eau coulerait à grands flots sur le pavé des rues. Le balancement trop uniforme des cloches mises en branle serait interdit. Elles attirent la foudre pendant l'orage, elles pourraient servir de conducteur à des miasmes empoisonnés...³.

Il est curieux de remarquer combien cette superstition était répandue. La maladie est vue comme un « miasme » qui plane sur la ville et qu'il s'agit de détruire, soit par le feu, soit par le bombardement. Les courants d'air provoqués par les cloches qui sonnent étaient considérés à cet égard comme des plus dangereux, car ils risquaient de faire retomber l'air vicié qui recouvrait la ville. Beaucoup de Barcelonais demandèrent à l'alcade de faire taire les clochers.

Le seul médicament sérieux qu'on ait essayé contre la fièvre jaune fut la quinine. Le chancelier Pasquier rapporte que l'

on venait de découvrir les effets de l'extrait de quinquina, connu sous le nom de quinine ; le chimiste pharmacien Pelletier, auteur de la découverte, pensant qu'elle pourrait être utile, n'hésita

¹ *L'Album*, 19 décembre 1821.

² C. Guion, Marseille, 1821, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 14.

pas à en envoyer aux médecins français. Il vint un jour m'en apporter une caisse au ministère des Maires étrangères, en me priant de la faire parvenir par la voie la plus prompte. Cette caisse... contenait de ce remède pour une somme fort considérable ; il ne voulut jamais en recevoir le prix. Une telle générosité ne peut être passée sous silence ¹.

Mais rien ne permet d'affirmer que la découverte de Pelletier se soit révélée efficace. Pas plus, il est vrai, que les nombreuses tisanes, décoctions et autres mixtures que l'on essaya sans succès. Certains prônent les purges, certains les saignées, d'autres les sudations, ou les inhalations, ou les massages... Le vin et les alcools sont tour à tour recommandés et déconseillés... Les nourritures épicées sont funestes [p. 26] ou curatives, selon l'avis que l'on prend. Les guérisseurs improvisés atteignent parfois à la plus haute fantaisie. Le capitaine d'artillerie Dutertre, par exemple : selon lui, le patient devrait se plonger chaque jour dans un bain de lait, et manger tout de suite après de grandes quantités de rôti saignant ². Plus modéré, *Le Constitutionnel* conseille de porter sur soi du soufre dans un morceau de coton, ou bien un sachet de poudre à canon ³. Et Beolchi nous apprend comment les Barcelonais essayaient de se protéger :

On portait à la main des sachets de camphre et des flacons de vinaigre que l'on respirait de temps à autre, et surtout lorsque quelqu'un s'approchait ⁴.

Mais, encore une fois, science médicale ou remèdes de bonne femme ne purent ni sauver les malades ni protéger les bien portants. On comprend l'épouvante d'une population livrée aux caprices d'un fléau que nul ne savait combattre.

¹ *Histoire de mon temps*, Paris, Plon, 1894-1895, t. V, pp. 299-300.

² *Remède des fièvres jaunes*, Le Mans, Monnoyer, 1822, p. 8.

³ 10 octobre 1821.

⁴ *Reminiscenze...*, p. 74.

[p. 27]

CHAPITRE III

FIÈVRE JAUNE ET FIÈVRE POLITIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Il est à première vue surprenant que l'opinion publique française ait prêté une telle attention aux malheurs de la Catalogne. Une certaine appréhension, traduite par des mesures sanitaires, était bien normale. Normale aussi la compassion (mêlée d'une curiosité quelque peu malsaine) pour les souffrances d'un pays voisin. Mais il reste que tous les journaux français, du début à la fin de l'épidémie, rapportent les moindres détails de la situation à Barcelone. Il reste que les controverses sur la nature de la maladie débordent les milieux médicaux et passionnent les profanes. Il reste la masse impressionnante de livres scientifiques, de reportages, de pamphlets, d'articles, de romans, de poèmes, de lithographies ayant pour sujet ce fléau, terrible certes, mais qui avait passé pour ainsi dire inaperçu lorsqu'il avait ravagé l'Andalousie les années précédentes.

Il serait erroné de conclure qu'une question purement médicale ait pu émouvoir la France tout entière : en fait, pour comprendre l'effervescence produite par l'épidémie de 1821, il faut considérer le contexte historique dans lequel se produisirent les événements. Des préoccupations d'ordre politique donnent au problème ses véritables dimensions. Elles expliquent, en grande partie, tant les mesures prises par le cabinet des Tuileries que les réactions du pays face à ces mesures.

Depuis 1820, les yeux de l'Europe étaient tournés vers [p. 28] l'Espagne. Sous les ordres de Riego, les révolutionnaires avaient forcé Ferdinand VII à jurer la Constitution de Cadix. Ce succès rendait courage aux libéraux européens qui n'avaient pas oublié les principes de la Révolution française. Les chancelleries, par contre, étaient bien moins satisfaites : le ministre des États-Unis fut le seul diplomate à saluer la victoire des rebelles par des paroles de félicitation ¹.

¹ Achille de VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations*, t. VI, p. 272.

Les insurrections napolitaine, piémontaise et portugaise, qui s'inspiraient de la révolution espagnole, furent écrasées par la Sainte-Alliance. Mais la Péninsule continuait à représenter un dangereux foyer de subversion. En effet, le nouveau gouvernement de Madrid accueillait volontiers les réfugiés italiens. Un grand nombre d'entre eux allèrent s'établir à Barcelone :

Le nombre des italiens réfugiés à Barcelone s'éleva à plus de trois cents, la majorité Piémontais, quelques Napolitains, et d'autres de différentes parties de l'Italie. Leur nombre devait augmenter considérablement par la suite grâce aux nouveaux venus qui arrivaient par la France ou par voie maritime ¹.

Ces Italiens, appartenant presque tous à la Charbonnerie, n'étaient pas les seuls exilés auxquels l'Espagne offrait asile. Un nombre considérable de Français avaient fui leur pays pour échapper à la police de la Restauration. Beaucoup d'entre eux étaient des bonapartistes impénitents qui espéraient voir le duc de Reichstadt coiffer un jour la couronne impériale. Tel cet anonyme, dont parle Sarmet, qui *devait d'autant plus nous intéresser que c'était un des héros de l'ex-vieille garde* ². Protégés par le gouvernement espagnol, ils ourdissaient — sans grand succès d'ailleurs — des complots contre les Bourbons. Ceux qui étaient en Catalogne avaient trouvé tant bien que mal quelque moyen de subsister. Le chômage dont s'accompagnait l'épidémie [p. 29] transforma rapidement leur gêne en misère. *L'Étoile* du 29 novembre annonce que 400 des Français bloqués à Barcelone étaient dans le dénuement le plus affreux. Ils se virent bientôt réduits à gagner quelques piécettes par jour en enterrant les cadavres. D'après Dominique Henry :

Ceux de nos compatriotes que des intérêts particuliers ou les circonstances politiques, ou l'espoir de trouver du travail y avaient conduit, étaient au nombre de plus de mille. Plus de cinq cents y avaient épuisé leurs ressources, et étaient réduits à tendre la main ³.

Le plus fameux des réfugiés était Jacques-Lucien Bousquet-Deschamps (1789-1850 ?) ancien rédacteur de *L'Aristarque*, journal parisien supprimé par la censure en 1820,

après lui avoir procuré plusieurs condamnations totalisant soixante-quinze mois de prison et 10 500 francs d'amende. Il continua à faire de l'opposition à la monarchie... mais la censure... lui fit infliger deux nouvelles condamnations : huit ans de prison, 6 000 francs d'amende ⁴.

Bousquet-Deschamps passa la frontière et gagna Madrid où il dirigea l'éphémère *Écho de l'Europe*, organe des réfugiés français ⁵. Il se rendit ensuite à

¹ BEOLCHI, *Reminiscenze*.... p. 42.

² *Réflexions sur le fléau de la Catalogne*, p. 1.

³ *Relation historique*, p. 145.

⁴ *Dictionnaire de biographie française*, sous la direction de M. Prévost et Roman d'Amat, Paris, Letouzey & Ané, 1956, t. VII, p. 26.

⁵ La collection complète de *l'Écho de l'Europe* semble introuvable. C'est bien regrettable : à en juger par le premier numéro (11 février 1821), conservé à l'Hemeroteca municipal de Madrid, la lecture de ce journal libéral libre de toute censure aurait certainement été du plus grand intérêt.

Barcelone, pour collaborer au *Diario Constitucional* dirigé par Mora. Pendant l'épidémie, il se mit, comme beaucoup de ses compatriotes, à la disposition des médecins français. Son courage est attesté par les membres de la Commission, par le *Diario de Barcelona*, et même par *La Quotidienne* qui signale *a mezza bocca*

le dévouement du sieur Bousquet-Deschamps, jeune Français, qui paraît revenu des égarements révolutionnaires ¹.

Les médecins français firent des démarches auprès du gouvernement pour obtenir la grâce du courageux pros-[p. 30] crit. Par ordre du roi, le chancelier Pasquier, alors ministre des Affaires étrangères, écrivit au consul de France de lui délivrer un passeport. Pasquier ajoute :

Ce jeune homme, Bourget (*sic*)-Deschamps, est en effet rentré avec ce passeport... Malgré les instances des médecins ses protecteurs, M. de Peyronnet, garde des sceaux, qui avait succédé à M. de Serre, s'obstina à lui faire subir une détention dans la prison de Toulouse ².

Bousquet-Deschamps fut arrêté à Agen quinze jours après son retour en France. Il purgea un an de prison. De retour à Paris, il devint rédacteur à *L'Album*, qui fut d'ailleurs supprimé quelques mois plus tard.

Le pouvoir eut soin de faire donner à cet acte de clémence la plus grande publicité ³. Il voulait prouver qu'il travaillait à la réconciliation nationale et qu'il était prêt à pardonner à ses adversaires politiques.

Le sort des Français enfermés dans Barcelone ne pouvait manquer d'émouvoir. Des souscriptions furent ouvertes en France pour porter secours à ces compatriotes en détresse. À Perpignan, par exemple, l'intendant sanitaire récolte pour eux la somme de 4 618 francs. Plusieurs journaux lancent des appels à leurs lecteurs. Des poèmes et des essais sur l'épidémie sont publiés « au profit des malheureux Français de Barcelone ». Le *Journal de Paris* du 19 novembre rapporte que

la troupe de comédiens qui se trouve à Perpignan vient de donner une représentation au bénéfice des Français habitant Barcelone.

L'Étoile du 25 décembre signale qu'une société d'amateurs allait organiser une soirée artistique dont le produit leur serait distribué. Selon *La Quotidienne* du 19 décembre :

[*Les frères Franconi*] habiles écuyers qui préparent depuis quelques jours un mimo-drame, en un acte, pour célébrer le dévouement des médecins français à Barcelone, ont le projet d'offrir une partie du produit de la première représentation de cet ouvrage à la famille de l'infortuné Mazet ⁴.

[p. 31] Le jeune docteur laissait en effet une mère veuve et une sœur cadette. Tant les autorités que les particuliers voulurent célébrer la mémoire de « l'infortuné Mazet » en venant en aide à sa famille. Mme Mazet, cependant,

¹ 19 novembre 1821

² *Histoire de mon temps*, t. V, p. 300.

³ *Le Moniteur*, 8 mai, 1822.

⁴ Je n'ai retrouvé aucune trace de ce mimo-drame.

refusa les dons des particuliers, et demanda qu'ils soient plutôt versés aux Français de Barcelone.

Souscriptions pour les sœurs de Saint-Camille, souscriptions pour la mère de Mazet, souscriptions pour les Français de Barcelone, et il y en eut d'autres : souscription pour un monument à Mazet, pour la frappe d'une médaille commémorative de l'héroïsme des médecins... la générosité du public s'exerça largement. Comme de bien entendu, l'inévitable filou ne manqua pas qui voulut profiter des bonnes dispositions de ses concitoyens. Mme Maunoir, par une lettre publiée dans *Le Constitutionnel* du 1^{er} décembre, met en garde les âmes charitables : « L'abbé M... », qui disait quêter pour ses religieuses, n'était en réalité qu'un escroc. L'entreprenant personnage ne fut, semble-t-il, jamais appréhendé.

Chez bien des Français, les opinions politiques dictaient le choix entre tous ces appels philanthropiques. D'une façon générale, on peut dire que les partisans des Bourbons préféraient cotiser pour l'institution de Saint-Camille. On ne s'étonnera pas de voir l'appel en sa faveur placé sous le haut patronage de Chateaubriand. Le parti légitimiste avait évidemment tout intérêt à exalter, à récompenser le courage des deux sœurs. C'était là encourager la religion, base indispensable de la restauration du trône.

Quant aux libéraux, ils étaient tout naturellement enclins à souscrire pour les Français de Barcelone. Ce faisant, ils venaient en aide à quelques-uns de leurs partisans les plus décidés. Et peut-être n'étaient-ils pas fâchés de pouvoir crier bien haut les misères dont souffraient les amis de la liberté, misères dont les Bourbons étaient implicitement responsables.

Les indigents français à Barcelone, sans distinction [p. 32] de tendances politiques, furent convoqués à deux reprises pour recevoir les secours qui leur venaient de la mère-patrie. Le *Diario de Barcelona* du 6 novembre les invite à la distribution présidée par MM. Pariset, Belbeder, Bonaventure de Saint-Malo et Louis Pastré. Une deuxième convocation leur fut notifiée pour le 16 décembre. En tout, plus de 10 000 francs furent distribués ¹. Sur la liste des personnalités qui avaient organisé la souscription pour les malheureux expatriés se trouvent plusieurs noms de libéraux fameux : le député Manuel, La Fayette, le libraire Ladvocat, Las Cases, François Amoros (*l'afrancesado* créateur de la gymnastique moderne), Béranger, Scribe... Inutile d'ajouter que c'est *Le Courrier français* qui se chargeait de recueillir les contributions.

Le cordon sanitaire déployé le long des Pyrénées provoqua le tollé de l'opposition. En décidant sa création, les autorités voulaient-elles seulement protéger le pays de la fièvre jaune ? Tous les historiens affirment le contraire. Ils pensent que les Tuileries avaient depuis longtemps le dessein d'intervenir dans les

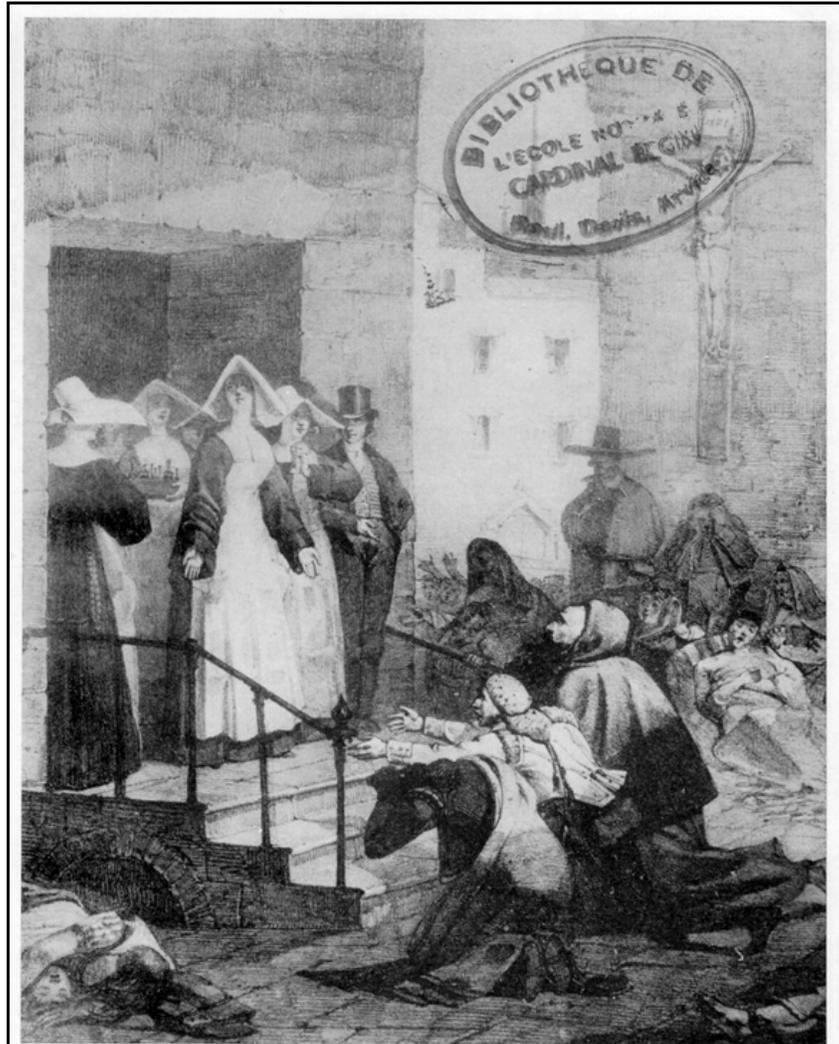
¹ *Le Moniteur*, 4 janvier 1822. Le même journal rapporte le 13 mai que 1 867 francs supplémentaires furent employés, après la fin de l'épidémie, à rapatrier des Français qui voulaient quitter Barcelone.

affaires d'Espagne. Ils considèrent le mouvement des troupes comme une provocation, comme la première d'une série de manœuvres destinées à étouffer le libéralisme dans la Péninsule.

Il semble pourtant qu'à *l'origine* le cordon ait été envisagé uniquement comme une mesure sanitaire. Pas même les libéraux les plus ardents ne protestèrent contre la fermeture des ports. Or, s'il importait d'interrompre les communications maritimes avec l'Espagne, les communications par voie de terre devaient logiquement être coupées elles aussi. L'auteur de *l'Historia de Ferdinando VII*, qui n'est pas suspect de sympathie pour l'absolutisme, écrit avec raison :

Les Français, pour se protéger contre les ravages de la maladie, formèrent un cordon militaire sur les frontières de Catalogne et d'Aragon.

Planche I

[Retour à la table des illustrations](#)[Retour à la table des matières](#)*(Cl. B.N.)*

I. — Arrivée des Sœurs de charité à Barcelone
Gravure de WATTIER

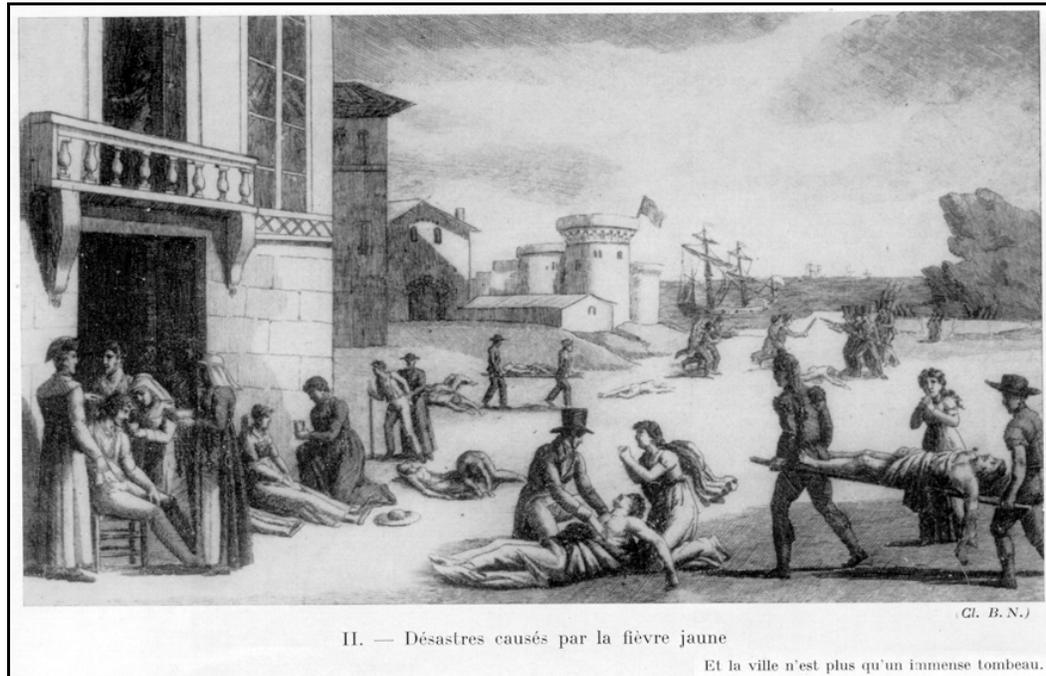
Au doux aspect de ces anges sauveurs
Le flambeau de la vie a lui dans ces ténèbres,
Où tant d'infortunés, sur leurs couches funèbres,
Invoquaient le trépas aux cris de leurs douleurs.

Alphonse FLAYOL : *La peste de Barcelone*, p. 7.

Planche II.

[Retour à la table des illustrations](#)

[Retour à la table des matières](#)



[p. 33]

La médisance des partis en profita pour accuser le cabinet des Tuileries d'intentions qu'*alors* il n'avait pas. Louis XVIII connaissait les défauts de la constitution espagnole et désirait que les bases en soient modifiées ; mais il pensait que le temps démontrerait l'impossibilité de gouverner avec une telle constitution et amènerait les Espagnols honnêtes à la réformer ¹.

Il est toutefois certain que la Restauration comprit rapidement le parti qu'elle pouvait tirer de l'épidémie en Catalogne. La révolution espagnole de 1820 et l'établissement outre-Pyrénées d'un gouvernement libéral (tout précaire qu'il fût), ne manquaient pas de l'inquiéter. Le maréchal Marmont signale avec une franchise quelque peu brutale qu'

un foyer de révolution, si près d'un pays rempli, comme le nôtre, de grands éléments de troubles, était quelque chose de menaçant. On fit un rassemblement de troupes sur la frontière, et l'on établit un cordon, sous le prétexte d'une maladie contagieuse qui venait de se déclarer en Espagne ².

¹ Madrid, Imprenta de Repullés, 1842, t. II, pp. 258-259. (C'est moi qui souligne.)

² *Mémoires du duc de Raguse*, Paris, Perrotin, 1857, t. VII, p. 291.

Officiellement, la mission des soldats était d'empêcher que les Espagnols n'introduisent en France le germe de la maladie. En fait, Paris était bien aise d'avoir trouvé une excuse pour interrompre — ou tout du moins pour entraver — les mouvements des conspirateurs. Il convenait de neutraliser ceux qui servaient de courriers entre les Ventes de l'intérieur et celles de Madrid¹. D'après Alexandre Dumas, Étienne Arago fut l'un de ceux qui se proposèrent lorsqu'

il s'agit d'aller porter la charbonnerie au cordon sanitaire qui enveloppait l'Espagne, et d'établir des relations entre les patriotes de l'armée et ceux qui s'étaient réfugiés dans la Péninsule².

Il fallait aussi arrêter les volontaires qui traversaient les Pyrénées pour grossir les rangs d'une future armée [p. 34] libérale française. Dans son *Histoire de la Restauration*, Nettement signale que douze personnes « qui allaient rejoindre ce noyau d'une armée révolutionnaire » furent appréhendées en un seul coup par les troupes du cordon³. Aussi les régiments français furent-ils maintenus sur la frontière bien après que le danger d'épidémie eut disparu. Pendant toute une année, l'on continua de prétendre qu'ils étaient là pour des raisons sanitaires. L'été 1822 s'écoula sans que la fièvre jaune ait réapparu dans la Péninsule : il devenait impossible de perpétuer cette fiction. Le 17 septembre, Villèle écrivait au vicomte de Montmorency :

La saison de la fièvre jaune finissant sans qu'elle se soit déclarée, il serait ridicule de continuer les précautions sanitaires, et il y aurait de la faiblesse à appeler notre armée *cordon sanitaire* : nous venons d'avertir M. de La Garde [*ministre de France à Madrid*], que... nous ferions cesser les premières et substituerions la surveillance de l'armée d'observation au service du cordon sanitaire⁴.

Il ajoutait, cinq jours plus tard :

Nous ne croyons pas devoir attendre... Sous le plus bref délai, une ordonnance mise au *Moniteur* dira que... les mesures sanitaires cesseront à dater du 1^{er} octobre ; mais que vu l'état politique de ce pays, les mesures militaires nécessaires à la sûreté de nos frontières seront maintenues⁵.

Voilà donc le *cordon sanitaire* transformé en *armée d'observation*. Armée qui fut renforcée jusqu'à comprendre cent mille soldats⁶, et qui finit par envahir l'Espagne en 1823. La peste à Barcelone avait fourni un prétexte rêvé : grâce à elle une politique fut mise en branle qui allait rétablir Ferdinand VII dans son absolutisme.

Il va sans dire que cette politique provoqua l'indignation des libéraux français. La censure ne permettait guère à leurs journaux de protester⁷. Ils pouvaient bien

¹ On se souvient que la Charbonnerie avait été introduite en France au printemps 1821.

² *Mes Mémoires*, Paris, Calmann-Lévy, s. d., t. 7, p. 236.

³ Paris, Lecoffre, 1866, t. V, p. 645.

⁴ *Mémoires et correspondance*, Paris, Perrin, 1904, t. III, pp. 56-57.

⁵ *Ibid.*, pp. 66-67.

⁶ Parmi lesquels se trouvait Eugène Sue, en qualité de sous-aide major. (Voir Jean-Louis BORY, *Eugène Sue*, Paris, Hachette 1962, pp. 59 et suiv.)

⁷ Dans son *Martyrologe de la presse* (Paris, Duméril, 1861, p. 67), A. Germain signale que, parmi les membres de la Commission de censure se trouvait... Pariset, docteur en médecine.

entendu [p. 35] agir clandestinement, préparer des insurrections... ils n'y manquèrent d'ailleurs pas. Mais leur moyen d'action le plus efficace restait le discours à la tribune de la Chambre. Comme l'on ne pouvait empêcher la presse de publier les débats parlementaires :

Les orateurs de la gauche firent donc à la Chambre une sorte de journal parlé, agressif et violent...¹.

C'est ainsi que le projet de loi de police sanitaire déposé par le gouvernement en février 1822 rencontra la plus vive opposition. Kératry remarqua que :

Lorsque la fièvre jaune s'est déclarée à Cadix et à Malaga, il y a quelques années, on ne proposait point de mesures aussi sévères. Ce qu'il y a de certain, c'est que jamais on n'avait fait tant de bruit ; on n'avait pas imaginé de former à si grands frais des cordons sanitaires, des mouvements de troupes, et de gêner toutes les communications de nos départements frontières avec nos voisins. C'est un appareil de guerre, et non un appareil de santé².

D'autres députés de gauche, en particulier le général Foy, Sébastiani, Casimir Périer et Benjamin Constant abondent dans le même sens. Le ministre de l'Intérieur répond :

Le cordon sanitaire a été établi dans le but pour lequel on l'avait ostensiblement formé ; le gouvernement français n'a aucune intention de s'immiscer dans les affaires des gouvernements voisins³.

Et Puymaurin ajoute cavalièrement :

Au surplus, quand il serait vrai que le gouvernement eût pris aussi des mesures contre l'effet des tentatives de Riégo et de ses adhérens, il faudrait encore le remercier... Le gouvernement mérite tous nos éloges pour avoir préservé la France, et de la fièvre jaune et de la peste révolutionnaire⁴.

Le projet de loi fut en définitive adopté par 219 voix contre 27. Mais la fièvre jaune était devenue une affaire [p. 36] politique. Elle avait, à ce titre, captivé l'attention constante de l'opinion publique. L'article 11 de cette nouvelle loi souleva une émotion que la gauche eut soin d'entretenir. Il prévoyait la peine de mort pour tout soldat qui, faisant partie d'un cordon sanitaire, aurait violé sa consigne ou abandonné son poste. Sévérité à première vue injustifiée, surtout depuis que l'épidémie en Espagne avait cessé de sévir. Mesure qui s'explique en réalité par l'inquiétude du pouvoir face à une armée travaillée par la subversion. N'oublions pas que, le 19 août 1820, la police avait éventé une conspiration à laquelle participaient des éléments militaires et qui devait faire éclater l'insurrection dans plusieurs villes de France. D'autres complots furent découverts à Belfort, puis à Saumur en décembre 1821. Le 24 février 1822, le général Berton se rendra maître de Thouars. Bientôt, les quatre sergents de La Rochelle seront exécutés... Il y avait certes quelque risque à concentrer des troupes sur la frontière espagnole, où elles seraient particulièrement vulnérables à la propagande libérale.

¹ BERTIER DE SAUVIGNY, *La Restauration*, Paris, Flammarion, 1955, p. 227.

² *Annuaire historique pour 1822*, p. 83.

³ *Ibid.*, p. 84.

⁴ *Ibid.*

Et, en effet, les révolutionnaires feront de leur mieux pour s'assurer la collaboration de cette armée chargée de les observer. Sans succès, d'ailleurs. Quand en 1823 les troupes du duc d'Angoulême traversent enfin la Bidassoa, elles trouvent devant elles, groupés autour d'un drapeau tricolore, une poignée d'exilés français qui les exhortent à faire demi-tour et à marcher sur Paris, non pas sur Madrid¹. Le général Vallin répondit par un coup de canon à mitraille, et l'affaire fut réglée.

Mais il est certain que la fidélité de l'armée, au temps du cordon sanitaire, était loin d'être assurée. On avait, il est vrai, pris soin de n'envoyer sur la frontière que des [p. 37] recrues qui n'avaient pas connu les apothéoses impériales. Thiers signale qu'

il n'y a plus un seul vétéran parmi nos soldats ; le plus ancien n'a d'autre avantage sur les autres que celui de faire la soupe depuis quatre ans... Ils n'offrent plus ces vieux visages, ces mœurs originales de nos anciens grenadiers ; leurs plaisanteries si gaies sur leurs longs voyages, leurs dangers, et sur le grand homme qui avait si bien dominé leur imagination... Les jeunes gens occupent presque tous les grades de sous-lieutenants et de lieutenants... La nouvelle armée qui a succédé à l'ancienne est parfaitement indifférente à tout².

Cependant, comme l'avoue Chateaubriand, le gouvernement des Tuileries croyait risquer gros

en exposant ses soldats à la double contagion de la peste américaine et de la révolution espagnole³.

Danger d'autant plus grand que, toujours selon Chateaubriand :

Des *Carbonari* français se mirent en route afin d'aller secourir les frères de la Fontaine d'Or [*club libéral*]. De Madrid ils devaient revenir avec les Espagnols sur les frontières de France, sous le drapeau tricolore. Ils infestèrent en passant notre cordon sanitaire⁴.

Remarquons avec quelle facilité la Droite française identifie la fièvre jaune à la fièvre révolutionnaire. Elle glisse insensiblement de l'une à l'autre et veut que l'on protège le pays, peut-être contre le microbe, sûrement contre les idées. Rapprochement qui s'imposait presque : le libéralisme espagnol avait, si l'on peut dire, triomphé sous le signe de la fièvre jaune. Quand elle se déclara à Cadix en 1820, les troupes prêtes à s'embarquer pour les colonies d'Amérique s'y trouvèrent bloquées. Riego en profita pour les soulever ; quelques mois plus tard, elles entraient à Madrid. D'ailleurs, la politique s'accommodait fort bien du jargon médical. Il permettait à la presse gouvernementale d'exercer contre les journaux de l'oppo-[p. 38] sition une pesante ironie. *La Foudre* du 23 novembre publie une parodie des bulletins sanitaires pour égayer ses abonnés aux dépens de confrères libéraux :

¹ Rappelons que BÉRANGER avait écrit pour l'occasion *Nouvel ordre du jour*. Le refrain de cette chanson répandue dans l'armée qui campait à la frontière, était :

Brav' soldats, v'là l'ord' du jour : Garde à vous ! demi-tour !

² *Les Pyrénées et le Midi de la France*, pp. 185 et suiv.

³ *Congrès de Vérone, guerre d'Espagne...*, Leipzig-Paris, Brockhaus & Avenarius, t. I, p. 34.

⁴ *Ibid.*, t. I, p. 76.

BULLETIN SANITAIRE DES JOURNAUX

Le Constitutionnel. — La peste y continue ses ravages. Heureusement le cordon sanitaire de la censure a coupé toutes les communications avec le public ; il y meurt beaucoup d'abonnés.

Le Miroir. — La fièvre jaune le dévore ; mais depuis quelque temps la malignité a considérablement diminué. On y avale beaucoup de pilules.

Le 15 décembre, *La Foudre* publie, sur le même modèle, un « bulletin sanitaire des théâtres ». Mais c'est *La Quotidienne* qui se spécialise dans le rapprochement libéralisme-épidémie :

Espérons que les malheureux Espagnols, déjà en proie à un horrible fléau, conserveront toutes leurs forces pour lutter contre la peste révolutionnaire (23 août).

Toutes les nouvelles qu'on reçoit d'Espagne sont affligeantes ; les deux fléaux qui désolent ce malheureux pays, la révolution et la peste, font chaque jour de nouveaux progrès (2 octobre).

Pendant qu'une grande partie de la population espagnole est dévorée par la fièvre jaune, le reste l'est par les dissensions que les libéraux entretiennent (30 octobre).

L'opposition sait d'ailleurs répondre du tac au tac. Lors des débats en 1822 sur les nouvelles lois de la presse, le ministère compara la presse d'opposition à la fièvre jaune :

Oui, répondait-on, c'est contre la liberté et la vérité que le gouvernement établit un cordon sanitaire par cette loi ¹.

Dans *El Gitano* d'Eugène Sue, publié en 1831, le héros parle à son ami espagnol Fasillo :

— Plus tard, quand la sainte alliance eut reconnu que ton doux pays avait la fièvre jaune...

— Par Mina, c'était bien une fièvre de liberté ².

La mission du cordon sanitaire n'était pas seulement de défendre la France des visées révolutionnaires. Il s'agissait [p. 39] aussi de prêter aide et soutien aux guérilleros absolutistes qui voulaient renverser le gouvernement constitutionnel espagnol. Montaner et *Misas* avaient pris le maquis en Catalogne au plus fort de l'épidémie. L'agitation continuait et, en août 1822, la régence fut même proclamée à la Seo de Urgel. Les loyalistes n'avaient guère de peine à vaincre les bandes insurgées de Mata-Florida, d'Eroles, du Trappiste ³. Mais ils ne purent jamais les

¹ A. GERMAIN, *Martyrologe de la presse*, p. 77.

² Cité par Jean-Louis BORY, *Eugène Sue*, p. 60.

³ Joaquin Ibañez, baron d'Eroles (1785-1825), descendant d'une grande famille catalane, se distingua dans la résistance aux troupes de Napoléon. Il fut défait par Mina et dut se réfugier en France. Il revint en Espagne avec les *cent mille fils de Saint-Louis*. Ferdinand VII le nomma capitaine-général de la Catalogne en 1824. Un an plus tard, il mourrait fou. Antonio Marañón, dit « El Trapense » est une des figures les plus inquiétantes de cette triste époque. Il montait à l'assaut le crucifix d'une main et un long fouet de l'autre. Sa cruauté est légendaire. Vigny le prit pour sujet de son poème *Le Trappiste*.

anéantir, car les « Soldats de la Foi » couraient se réfugier en France après chaque défaite :

Les contre-révolutionnaires espagnols trouvaient en France un asile, et préparaient, de l'un à l'autre revers des Pyrénées, leurs prises d'armes ¹.

À vrai dire, l'on faisait encore semblant de croire aux mesures sanitaires. Quand les fuyards *serviles* pénétraient en France, la troupe les désarmait, puis leur faisait subir une petite quarantaine dans quelque grange isolée. Après quoi, équipés de neuf par les soins de l'Intendance, ils repassaient la frontière pour recommencer à guerroyer. Dans ces conditions, il est compréhensible que Madrid ait protesté. Par une note au comte de La Garde, le colonel Evaristo San Miguel, ministre des Affaires étrangères, exprime l'indignation de son gouvernement :

L'armée que le gouvernement français entretient sur les Pyrénées ne peut calmer les désordres qui affligent l'Espagne. L'expérience a [p. 40] démontré, au contraire, que l'existence du soi-disant *cordon sanitaire*, devenu depuis un *corps d'observation*, a servi à alimenter les folles espérances des fanatiques égarés qui poussèrent en différentes provinces le cri de rébellion, en les flattant de l'espérance d'une prochaine invasion de notre territoire ².

Les Espagnols ne se faisaient guère d'illusions. Sitôt la frontière fermée sous prétexte de peste à Barcelone, ils soupçonnèrent que la France préparait une intervention armée. Chaque semaine qui passait renforçait cette crainte. Leur gouvernement, pour des raisons diplomatiques, ne fit pas ouvertement état de ses inquiétudes. La presse espagnole d'extrême-gauche, par contre, n'avait pas ces réticences. Dès novembre, le *Zurriago*, sorte de *Père-Duchesne* ibérique, invective les Français :

Alors les Français ont oublié qu'ils ont dû reculer, et loin, quand ils sont venus couronner le roi borgne [*Joseph Bonaparte*] ? Comme ils ont peu de mémoire ! Qu'ils viennent, qu'ils viennent recevoir des marrons ! Il ne serait pas de trop qu'ils emportent *ad cautelam*, les saintes huiles dans leurs poches, au cas où ils auraient la guigne de mourir tout habillés, avec leurs escarpins et leurs guêtres, avec leurs bottes et leurs éperons ³.

Citons enfin ce que disent du cordon sanitaire deux illustres libéraux, l'un Français, l'autre Espagnol. Ils s'accordent à assurer que nul ne fut dupe des déclarations officielles émanant des Tuileries. Armand Carrel, qui allait servir dans les forces libérales, ancêtres des brigades internationales de 1936, écrit dans la *Revue française* :

La peste de Barcelone servant de prétexte à l'établissement du fameux cordon sanitaire ; le cordon, par sa présence sur la frontière déterminant l'insurrection catalane et s'offrant à elle comme un point d'appui ; l'insurrection à son tour donnant prétexte à renforcer le cordon, puis à le

Je n'ai réussi à trouver aucune indication intéressante sur Bernardo Mozo de Rosales, marquis de Mata-Florida et sur son rôle à partir de 1822.

Pour plus de renseignements sur les chefs de l' « Armée de la Foi », voir THIERS, *Les Pyrénées et le Midi de la France*.

¹ François GUIZOT, *Mémoires*.... Paris, Lévy, 1859-1870, t. I, pp. 247-248.

² Cité par VAULABELLE, *Histoire des deux Restaurations*, t. VIII, pp. 5-6.

³ 27 novembre 1821.

transformer en armée d'observation... nous avons tous vu, entendu et compris ces choses en leur temps ¹.

[p. 41] Emmanuel Marliani, dans *L'Espagne et ses révolutions*, confirme les affirmations de Carrel :

Ceux qui voudraient aujourd'hui prouver que la pensée d'une invasion future ne présida point à la formation du cordon sanitaire, ne réussiraient pas mieux à faire illusion au bon sens public, que ne le fit alors le roi Louis XVIII avec sa déclaration solennelle ².

Il ne faut cependant pas croire que l'épidémie ne provoqua que des controverses. Le cordon sanitaire avait certes avivé les discordes politiques entre Français. Il avait également provoqué des frictions entre Paris et Madrid. Mais, outre les mesures militaires, d'autres conséquences de la fièvre jaune, moins spectaculaires, eurent des résonances intéressantes. La publicité donnée aux travaux de la Commission médicale française, par exemple. Assurément, il fallait du courage pour aller s'enfermer dans Barcelone ravagée par un fléau que nul n'avait su vaincre. Mais enfin, était-ce la première fois que des médecins risquaient leur vie dans l'accomplissement de leur devoir ? Et d'ailleurs, la conduite de Rochoux n'avait rien eu d'héroïque. S'il faut en croire leur confrère Audouard, Pariset et Bally ne méritaient pas les dithyrambes qu'on leur accorda. De surcroît, aucune découverte médicale n'avait couronné leur mission. La maladie restait tout aussi mystérieuse, sa guérison tout aussi problématique. Et pourtant, il n'est pas exagéré de dire que la France entière s'enthousiasma pour les médecins et les sœurs. En 1837, Balzac ne l'avait pas oublié : dans *Les illusions perdues*, il dit de Mme de Bargeton, cette Emma Bovary avant la lettre :

Il lui prenait envie de se faire sœur de Saint-Camille et d'aller mourir de la fièvre jaune à Barcelone en soignant les malades : c'était là une grande, une noble destinée ! ³

[p. 42] Les journaux de Paris et de province ouvrirent largement leurs colonnes aux lettres que les membres de la Commission envoyaient de Barcelone. Lettres nombreuses, nous l'avons dit, tellement nombreuses que l'on peut se demander si le souci de la correspondance n'avait pas primé celui de la recherche. Lettres envoyées aux familles des docteurs, aux amis, aux connaissances haut placées... longs rapports détaillés, écrits dans un style ronflant et ampoulé, qui semblent destinés à griser le public plutôt qu'à rassurer les êtres chers. La presse surenchérit et chante les louanges de la Commission sur le mode pathétique :

Plusieurs médecins français, animés du zèle de la science, et surtout de l'amour de l'humanité, demandèrent comme une faveur d'être envoyés en Catalogne... Le gouvernement... entendit le vœu généreux des médecins... [Ils] se rendirent sur ce théâtre de douleurs, et y déployèrent un courage au-dessus des éloges de la terre ⁴.

¹ De la guerre d'Espagne en 1823, mai 1828, dans *Œuvres*, éd. LITTRÉ et PAULIN, Paris, Chamerot, 1859, t. V, p. 90.

² Paris, Salva, 1833, p. 145.

³ *La Comédie humaine*, éd. de La Pléiade, Paris, Gallimard, 1952, vol. IV, p. 498. Je remercie M. Pierre Jourda, qui a bien voulu me signaler cette référence.

⁴ *Almanach historique pour 1821*, p. 466.

Le grand Dupuytren lui-même fait leur éloge le 23 novembre, à l'ouverture des cours de la Faculté de Médecine¹. Leurs portraits gravés ou lithographiés se vendent sur le boulevard. Sur la proposition d'un abonné, une souscription est ouverte à *La Quotidienne* pour frapper

une médaille de grandes dimensions, monument numismatique à la gloire des médecins français.

Les étudiants se cotisent pour élever un monument à la mémoire de Mazet. Le *Journal de l'Isère* du 20 novembre rappelle fièrement que Bally, François et Mazet sont originaires du Dauphiné. Bally est fait chevalier de la Légion d'honneur, puis, avec Pariset, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel.

Et les voilà entrés dans l'histoire, avec une réputation pour le moins exagérée. En 1845, pour montrer que l'altruisme ne se trouve pas seulement chez les prêtres, [p. 43] Eugène Sue rappelle l'abnégation des médecins qui luttèrent contre le choléra de 1832, et celle de leurs devanciers :

Ces savants, ces jeunes praticiens qui, par amour de la science et de l'humanité, ont sollicité comme une grâce, comme un honneur, d'aller braver la mort en Espagne lorsque la fièvre jaune décimait la population².

Quarante ans après leur retour d'Espagne, Émile Grimaud laisse entendre qu'ils ont vaincu la maladie, ce qui est parfaitement faux :

Cependant les soins de nos médecins et de nos sœurs de charité furent si actifs, que la maladie s'éteignit peu à peu, et lorsqu'ils rentrèrent en France — non pas tous, l'un d'eux, Mazet, était resté sur le champ de bataille — Barcelone était sauvée³.

En 1862, Victor Hugo, dans *Les Misérables*, rapproche la mort de Mazet à Barcelone de celle de Byron à Missolonghi⁴.

Le 27 février 1867, la municipalité de Paris donne le nom de Mazet à l'ancienne rue de la Contrescarpe-Saint-André.

Et, même de nos jours, se retrouve l'écho de panégyriques qui expriment un patriotisme quelque peu excessif. Dans l'étude de Frédéric Ségu sur *Un romantique républicain : H. de Lalouche*, on peut lire que :

De pieuses hospitalières dignes des saints modèles de l'Évangile et qui pratiquent toutes les vertus chrétiennes, des médecins qui oublient leurs familles pour chercher dans une atmosphère de mort un meilleur mode de traitement, viennent de cette France, toujours prompte à donner l'exemple du bien⁵.

La Commission médicale eut aussi droit à des récompenses plus tangibles. Un projet de loi fut présenté pour accorder une pension annuelle et viagère de 2 000

¹ Un fragment de ce discours est donné par Joseph-Marie Blanc-Saint-Bonnet en appendice à son roman historique *Les sœurs de Saint-Camille, ou Lettres de Julie à Sophie*, Paris, Audin, 1823, p. 343.

² *Le Juif errant*, Paris, Paulin, 1845, t. X, p. 94.

³ Edmond BIRÉ et Émile GRIMAUD, *Les poètes lauréats de l'Académie française*, Paris, Bray, 1864, t. I, p. 309.

⁴ *Les Misérables*, troisième partie, livre premier, XI.

⁵ Paris, *Les Belles-Lettres*, 1931, pp. 73-74.

francs à chaque médecin, ainsi qu'à la mère de Mazet. Jouarry [p. 44] et les deux sœurs de Saint-Camille devaient recevoir une rente de 500 francs. Le projet fut discuté à la Chambre des Députés le 11 mars 1822. Le comte de Marcellus, député de la Gironde, le défendit en ces termes :

Oui, je ne puis en douter, nous serons unanimes au moins une fois. Et pouvons-nous l'être pour une plus belle cause ? Cette unanimité consolera la France des pénibles débats dont cette enceinte lui présente trop souvent l'affligeant spectacle ¹.

L'unanimité que demandait Marcellus fut manquée de justesse. Sur 237 votants, il s'en trouva un pour déposer une boule noire. Il n'y eut par contre aucun récalcitrant à la Chambre des Pairs, et le projet devint loi le 3 avril 1822.

Pour le gouvernement d'un pays profondément divisé, les occasions de prendre des mesures universellement populaires étaient rares. Il fallait en profiter. Personne ne s'était opposé à l'envoi de la Commission médicale française. Personne ne pouvait s'opposer à ce que l'on récompensât son héroïsme. Pour une fois, le roi avait la chance d'exprimer les sentiments de la nation tout entière, et, en flattant l'orgueil national, de raccommoier un temps les factions. La presse ne manqua pas de souligner que seule la France avait aidé les malheureux Catalans ². Humilié par ses défaites, par sa position subalterne vis-à-vis de la Sainte-Alliance, le pays avait soif de gloire. La conduite de ses médecins exalta son amour-propre. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant qu'on les traita en héros et qu'on leur accorda des louanges qui peuvent aujourd'hui paraître démesurées.

[p. 45] L'Académie française s'empessa d'apporter sa contribution aux réjouissances nationales. En séance du 6 décembre 1821, elle résolut de proposer, pour sujet du concours extraordinaire de poésie de 1823 : *Le dévouement des médecins français et des sœurs de Saint-Camille, à l'occasion de la fièvre jaune de Barcelone*. Le prix devait être décerné le 25 août 1822, et les poètes avaient jusqu'au 25 juillet pour envoyer leurs manuscrits. Le pouvoir avait-il fait pression sur l'Académie pour le choix du sujet ? Il est permis de le soupçonner. En effet, la décision des Immortels à peine annoncée, leur secrétaire perpétuel, François Raynouard, recevait du duc d'Aumont, premier gentilhomme de la chambre du Roi, une lettre ainsi conçue :

Aux Tuileries, le 12 décembre 1821.

Le Roi ayant appris, Monsieur, que l'Académie française avait arrêté que le sujet du prix de poésie proposé pour l'année 1823 serait le dévouement des médecins français... Sa Majesté a pensé que l'époque trop éloignée de ce concours refroidirait peut-être le juste et vif intérêt qu'inspire cet acte de courage vraiment héroïque. Elle m'a en conséquence chargé de vous annoncer que, voulant seconder le louable empressement de l'académie, elle mettoit à sa disposition une somme de

¹ *Opinion... sur le projet de loi relatif aux pensions...*, Paris, A. Egron, 1822, pp. 1-2.

² Ce qui n'était d'ailleurs pas tout à fait exact. Le D^r O'Halloran, médecin de la marine britannique, avait été envoyé à Barcelone par son gouvernement. Il est vrai qu'il n'arriva dans la ville qu'au début décembre, alors que l'épidémie était pratiquement finie. Ses conclusions quant à la nature de la maladie et au meilleur moyen de la combattre étaient diamétralement opposées à celles de la Commission française. Au sujet du D^r Leymerie, envoyé par le ministre des États-Unis, la presse française se montre d'une discrétion remarquable.

15 000 francs, pour lui donner les moyens d'ouvrir dès-à-présent le concours sur ce beau sujet... Je ne doute pas que l'Académie française ne voie dans cette faveur une nouvelle preuve de l'intérêt réel que le Roi lui porte ¹.

Il est donc probable que des contacts discrets entre les Tuileries et le quai de Conti avaient influencé le choix de l'Académie. Les 15 000 francs offerts par le souverain donnaient au concours un intérêt supplémentaire. Encore une fois, le gouvernement devait, au nom de la solidarité nationale, tirer tout le profit possible de la Commission qu'il avait envoyée en Catalogne. En continuant à faire célébrer le courage des médecins, il espérait contrecarrer l'inquiétude que causait l'établissement du cordon sanitaire.

[p. 46] Quoi qu'il en soit, cent trente et un poèmes furent présentés au concours, Édouard Alletz remporta le premier prix et Delphine Gay, qui n'avait alors que 17 ans, reçut une mention particulière ².

Les luttes politiques qui s'étaient engagées au sujet de l'épidémie se déroulèrent aussi sur le plan religieux. La cause des Bourbons étant étroitement liée à celle de l'Église, l'opposition se déclarait volontiers anti-cléricale. Le clergé de Barcelone avait prétendu que Dieu avait envoyé la fièvre jaune punir les Espagnols, coupables de révolution. La presse libérale française s'empressa de signaler cette attitude peu évangélique : *Le Courrier français* du 24 septembre rapporte que :

Un moine fanatique faillit exciter un soulèvement : il avait persuadé au peuple que l'affreuse maladie qui désole la Catalogne... était une juste punition que le ciel infligeait à tous ceux qui ont préféré le régime constitutionnel à l'autorité de l'inquisition.

Mais voilà que les partisans du trône et de l'autel soutiennent à leur tour que Dieu avait pris position sur la politique intérieure de l'Espagne. Voilà qu'ils désignent la fièvre jaune comme le juste châtiment des révolutionnaires. *La Quotidienne* du 4 novembre publie une longue diatribe, signée A... hélas trop longue pour être citée *in extenso*, qui constitue un document révélateur de la mentalité *ultra* :

Comme si quelque chose manquait à notre instruction politique, comme si les exemples de notre révolution ne suffisaient pas à la conversion des peuples, voilà que l'Espagne, cette vaillante et malheureuse Espagne, vient offrir au monde la sanglante parodie de nos saturnales, renouveler des leçons qui promettent d'être plus terribles. La sédition y est à peine maîtresse qu'elle semble soulever et appeler tous les maux sur la Péninsule... À mesure que la révolution s'avance, tous les fléaux accourent pour lui servir de cortège, et chaque attentat qu'elle essaye sur la religion et la royauté apporte avec lui son châtiment soudain et [p. 47] manifeste... Toutes les vengeances sont déchaînées sur Barcelone, et les milliers de morts que la fièvre y entasse déclarent assez haut la colère céleste. L'impitoyable persévérance des novateurs brave ces éclatans témoignages ; on dirait qu'ils redoublent d'ardeur à mesure que le fléau redouble d'intensité, et qu'ils s'apprêtent à soutenir dignement la terrible rivalité de la fièvre jaune, au milieu des cris des mourans qui retentissent

¹ *Journal des savants*, janvier 1822, p. 53.

² Voir François RAYNOUARD, *Rapport sur les concours de poésie et d'éloquence...*, Paris, F. Didot, 1822-1823. La liste des auteurs qui ont concouru pour ce prix est reproduite ci-dessous dans l'Appendice, p. 89. Par un curieux hasard, Alletz était né à Barcelone (BIRÉ et GRIMAUD, *op. cit.*, p. 310).

depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux Pyrénées... Ces fléaux qui viennent trop souvent ravager la terre, surprennent toujours les hommes dans quelque crise extraordinaire, et il semble que la main divine choisisse ces critiques moments pour manifester ses volontés éternelles. Que l'Europe contemple ce qu'a fait l'Espagne et ce qu'elle souffre, qu'elle contemple les divisions qui déchirent cette terre pleine d'héroïsme, et les douleurs qui la flétrissent, qu'elle s'instruise enfin à ces conseils de la Providence dont les coups se renouvellent trop ouvertement pour qu'il soit possible d'en méconnaître la pensée.

Rompons, rompons tout pacte avec l'impiété !

Devant de telles élucubrations, il est difficile de ne pas approuver les protestations de ceux qui leur répondirent. *Le Courrier français* du 5 novembre ouvre le feu :

La Quotidienne a enfin trouvé la véritable cause de la fièvre jaune qui désole une partie de l'Espagne. Cette cause n'est autre que le régime constitutionnel... Il est inconcevable que le fléau terrible qui ravage la Catalogne puisse être un texte de niaiseries et d'absurdités pareilles.

Léon Halévy, dans une note explicative à son *Épître aux médecins français*, s'indigne :

Le fléau qui dévaste une partie de l'Espagne a fourni à certains journaux l'occasion de plusieurs déclamations où la folie le dispute à l'impudeur : de pareils actes ne blessent pas seulement toutes les convenances sociales, toutes les lois divines et humaines, mais elles blessent aussi la raison : ce n'est pas seulement un outrage à la morale, c'en est un au sens commun ¹.

Quant au *Journal de Paris*, il assure que le Ciel, devant les peu chrétiennes déclarations des réactionnaires, a décidé de les confondre en mettant fin à l'épidémie :

On a déjà relevé avec une juste indignation la cruelle préoccupation des écrivains qui, mêlant au venin de la contagion le poison des passions politiques, cherchent à irriter le fléau de la peste par celui des guerres civiles, et à désespérer la douleur par l'idée d'un châtement de Dieu. [p. 48] Le Ciel, en arrêtant ce fléau destructeur, répond comme toujours, par la clémence, aux hommes qui osent provoquer sa colère contre leurs semblables ².

Le roi, qui désirait sincèrement calmer les esprits, était loin d'approuver les excès de zèle de *La Quotidienne*. Outre que les appels à la superstition et au fanatisme choquaient ses convictions personnelles, ils gênaient sa politique en provoquant les protestations justifiées de la gauche. Peut-être voulut-il montrer qu'il ne sanctionnait pas ce cléricalisme étroit et virulent. C'est probablement pour cela que les sœurs de Saint-Camille reçurent de lui une gratification quatre fois inférieure à celle des médecins. Comment expliquer autrement cette injustice, tous les témoins s'accordant à déclarer que le courage, que l'abnégation des religieuses avaient égalé (pour ne pas dire surpassé) celui des docteurs ? Certains députés d'extrême-droite proposèrent d'augmenter la prime accordée aux bonnes sœurs. Mais ce projet n'eut pas de suites lorsqu'on eut appris qu'il déplaisait au roi ³. En récompensant les membres de la Commission, Louis XVIII répondait aux vœux

¹ Paris, A. Bobée, 1821, p. 11.

² 9 novembre 1821.

³ *Le Moniteur*, 12 mars 1822.

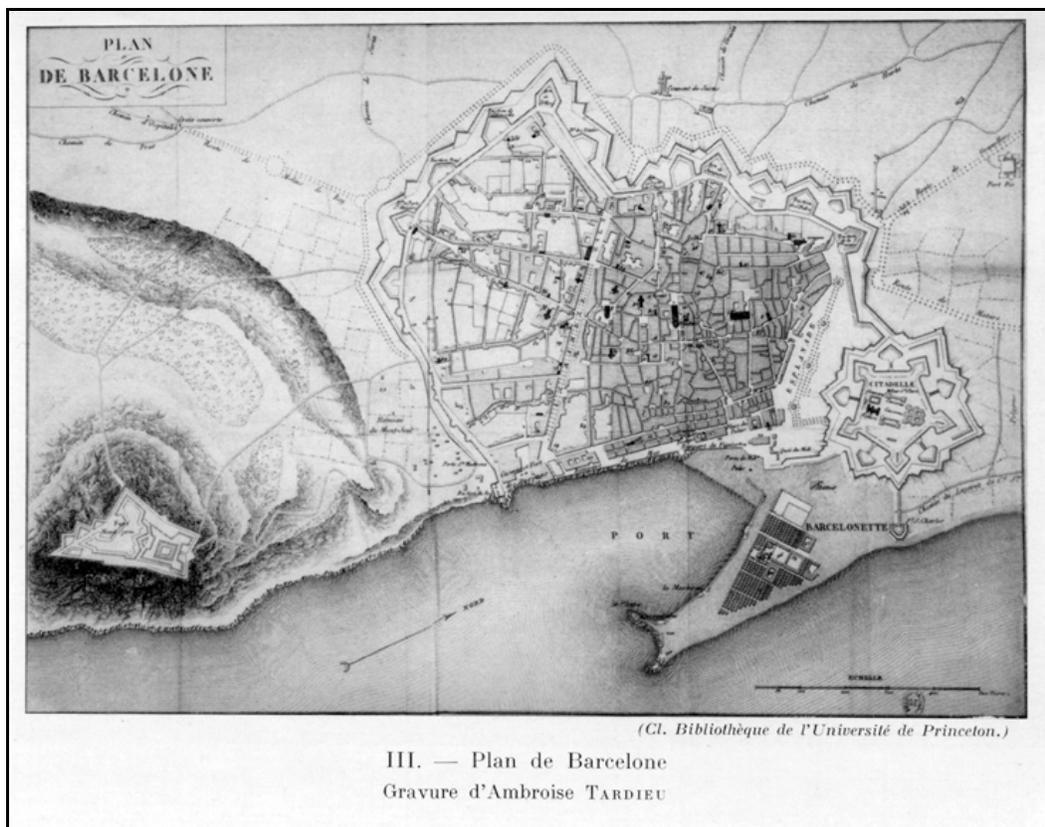
du pays. En mettant les nonnes sur le même plan que les médecins, il aurait risqué de mécontenter l'opposition.

Ce n'est donc ni par compassion ni par fraternité humaine que la France s'émut pour les malheurs de Barcelone. Si l'épidémie s'était produite dix ans plus tôt ou dix ans plus tard, elle n'aurait peut-être constitué qu'un fait divers. Tout au plus aurait-on organisé quelque bal de charité au profit de ses victimes. Mais en 1821, la situation politique, tant internationale qu'intérieure, en fit un événement. L'héroïsme des médecins flattait l'orgueil national qui, depuis la fin de l'époque napoléonienne, n'avait plus souvent l'occasion de se manifester. L'abnégation des sœurs fournissait des arguments aux âmes pieuses qui voulaient restaurer la religion. Le cordon sanitaire [p. 49] rassurait ceux qui craignaient les idées libérales autant et plus que la fièvre jaune. L'opposition pouvait faire honte au roi constitutionnel qui venait en aide aux suppôts de l'absolutisme espagnol. L'Académie française avait trouvé un beau sujet de concours. Les bonapartistes clamaient contre un gouvernement qui forçait de glorieux vétérans à enterrer les cadavres pour ne pas mourir de faim. La Charbonnerie se préparait à travailler les troupes déployées à la frontière... Chacun, en somme, avait intérêt à signaler ou à commenter quelque aspect de la fièvre jaune ou de ses conséquences. La France moderne était en train de naître ; les Français prenaient l'habitude de penser et de juger politiquement, et de ne voir trop souvent les choses que dans une optique partisane.

Planche III.

[Retour à la table des illustrations](#)

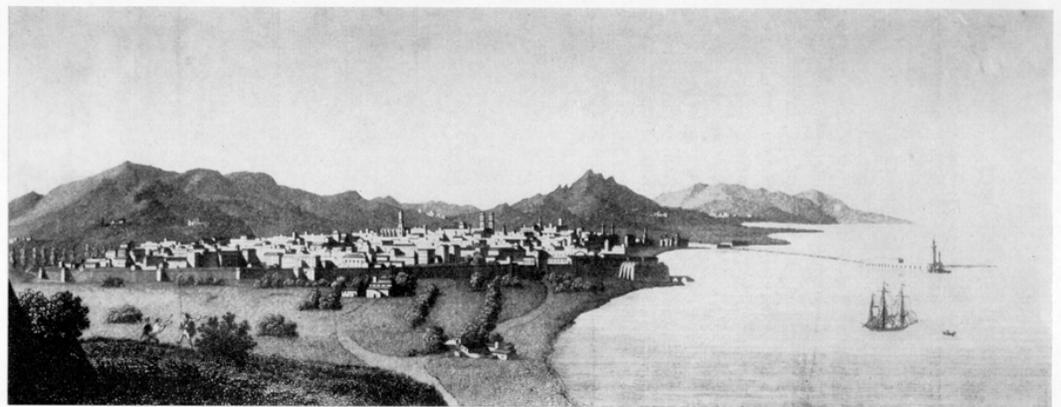
[Retour à la table des matières](#)



(Cl. Bibliothèque de l'Université de Princeton)

Planche IV.

[Retour à la table des illustrations](#)
[Retour à la table des matières](#)



(Cl. Bibliothèque de l'Université de Princeton.)

IV. — Vue de Barcelone prise du pied du Mont-Jouí

Et le ciel était pur ! et l'air était doux et calme !
Cet aspect de sérénité, opposé à tant de désastres,
jette dans l'âme une terreur singulière, et confond les
réflexions de l'homme religieux.

H. de LAROCHE : *Dernières Lettres...*,
pp. 146-147.

(Cl. Bibliothèque de l'Université de Princeton.)

[p. 50]

CHAPITRE IV

ET TOUT LE RESTE EST LITTÉRATURE

[Retour à la table des matières](#)

Si la peste de Barcelone souleva en France une telle émotion, ce n'est pas uniquement pour des raisons politiques. L'agonie de la Catalogne, avec ses scènes d'horreur et ses tableaux pathétiques, ses beaux dévouements et ses petites bassesses ne pouvait manquer de fasciner un public avide de sensations fortes.

Aussi la fièvre jaune fournit-elle l'inspiration à bien des poètes et même à quelques romanciers. Il est certain qu'en mettant au concours *Le dévouement des médecins français et des sœurs de Saint-Camille dans la peste de Barcelone*¹, l'Académie avait favorisé « l'épidémie lyrique » qui se déclara parmi la gent littéraire. Les 15 000 francs du premier prix encourageaient sans doute poètes et rimailleurs. Cependant, nombre d'odes et de stances furent publiées sans jamais avoir été envoyées à l'Académie. Quand Aimé Dupont, par exemple, donne à *l'Almanach des Muses* pour 1823 son *Ode sur la peste de la Catalogne et la mort du D^r Mazet*, il a soin de préciser que *cette ode n'a point concouru pour le prix proposé par l'Académie française*. Bien d'autres poètes (et Victor Hugo entre eux) préférèrent composer en marge du concours². Il s'en faut de beaucoup que les [p. 51] cent trente et une pièces conservées dans les dossiers de l'Institut aient toutes eu les honneurs de l'édition. Pareillement, une foule de poèmes, lus dans les cercles et les réunions mondaines, restèrent à l'état de manuscrit. D'autres, qui parurent dans d'obscures feuilles régionales, attendent qu'un chercheur dévoué vienne les y retrouver. Ma bibliographie n'est sûrement pas complète, et indique simplement la popularité du thème auprès des écrivains de l'époque.

¹ Un grand nombre de poèmes portent ce titre passablement long. Réduisons-le à *Le dévouement...*

² Sur ce poème de Victor Hugo, voir L.-F. HOFFMANN : Autour d'une ode de Victor Hugo : Le dévouement, *Romanic Review*, Columbia University, New York, avril 1964.

Le sujet proposé par l'Académie tenta non seulement les hommes de lettres parisiens mais aussi force provinciaux qui taquinaient la muse. Des contributions arrivent de Niort — où Théodore Barrau était professeur de rhétorique — de Bazas — où Charles Mullet était cultivateur-proprétaire —, de Dunkerque — où H. B. Bronner tenait une librairie —, de Vervins (Aisne), d'Allevard (Isère), de Vaux-la-Champagne (Calvados)... Un envoi provient même d'Hippolyte Guillery, professeur à Nivelles, dans le Brabant méridional. Grâce à la presse, la fièvre jaune était devenue un sujet d'actualité dans les bourgades et les villages aussi bien que dans les grandes villes. Où qu'ils habitassent, les concurrents aux honneurs académiques trouvaient sans difficulté la documentation dont ils avaient besoin.

Il faut avouer tout de suite que cette littérature, en grande partie de circonstance, ne comporte aucun chef-d'œuvre bien qu'on trouve sur la longue liste des auteurs qui traitèrent le sujet Victor Hugo, Hyacinthe de Latouche, Casimir Delavigne et Delphine Gay. Viennent ensuite quelques noms moins connus : Adélaïde Dufrénoy, Anne Bignan, Léon Halévy. Enfin la foule des oubliés, dont les œuvres reposent à la Nationale, sans jamais avoir atteint la moindre renommée. Il n'est pas rare qu'une élégie sur la mort de Mazet, ou que des stances sur l'héroïsme des sœurs soient le seul ouvrage conservé d'un poète dont nous ne savons rien.

[p. 52] Des trois romans qui font vivre à leurs protagonistes les angoisses de l'épidémie, deux sont proprement ineptes. Une intrigue invraisemblable, des personnages tout d'une pièce, une sentimentalité assoupissante, voilà *Les sœurs de Saint-Camille*, ou *Lettres de Sophie à Julie*, du chevalier Joseph-Marie Blanc-Saint-Bonnet. *La sœur de Saint-Camille*, ou *le Siège de Barcelone*, de Joseph-François Girard de Propiac, ne vaut guère mieux.

Le roman de Blanc-Saint-Bonnet consiste en une série de lettres échangées entre deux amies : Julie, qui est devenue sœur de Saint-Camille, et Sophie, qui est restée dans le monde. Sophie admire Julie et lui demande des conseils d'amour. Sa correspondante la met en garde contre les dangers qui menacent une jeune fille, et lui vante la vie de sœur hospitalière. Sœur Julie, accompagnée de sœur Elvire, est envoyée à Barcelone y exercer son ministère. Les deux religieuses traversent le cordon sanitaire et entrent dans la ville. Elles assistent le D^r Mazet et sont présentes à son agonie. Plus tard, elles sont appelées à soigner Alfred, jeune Français atteint de fièvre jaune. La pauvre sœur Elvire tombe amoureuse de lui. Situation délicate, on le voit. Mais Alfred meurt et sœur Elvire ne tarde pas à le suivre au tombeau, ce qui inspire à sa compagne les réflexions que l'on devine. Si sœur Saint-Joseph et sœur Saint-Vincent lurent ce tissu de bêtises, espérons qu'elles ne furent pas trop indignées de se voir caricaturer de façon tellement désinvolte. Au moins Blanc-Saint-Bonnet versa-t-il le produit de ses droits d'auteur à Mme Maunoir et à sa communauté.

L'intrigue du roman de Girard de Propiac est autrement compliquée. Bornons-nous à en indiquer les grandes lignes : le comte de Rochemaure et son fils Adrien

sont forcés d'émigrer lors de la Révolution. Leur château est acquis par M. Beauchamp, ancien conventionnel, qui l'habite avec sa fille Ernestine. Les Rochemaure rentrent avec les Bourbons, et, bien sûr, Adrien et Ernestine tombent [p. 53] amoureux l'un de l'autre. Mais le comte refuse de permettre que son fils épouse une roturière. Adrien, au désespoir, quitte la France, tandis qu'Ernestine gagne Paris et devient postulante chez les sœurs de Saint-Camille. Elle y rencontre Euphémie, parente des Rochemaure, entrée dans les ordres après un amour malheureux. Euphémie et Ernestine sont envoyées à Barcelone, où elles assistent — elles aussi — à la mort de Mazet. Au cimetière, pendant que l'on enterre le jeune médecin, Ernestine retrouve la tombe de son propre frère, Alphonse, porté disparu pendant les guerres de Napoléon. Elle rencontre l'Espagnole Léonore, qu'Alphonse avait sauvée du viol, puis épousée. L'épidémie continue ses ravages et, une nuit, Ernestine est appelée au chevet... d'Adrien, que ses pérégrinations ont conduit en Catalogne. Ernestine ne s'en étonne pas outre mesure : elle avait rêvé la veille qu'elle soignait son amant perdu. Pendant ce temps, M. Beauchamp a reçu des lettres de noblesse ; le comte ne s'oppose plus au mariage de leurs enfants. Adrien guérit, grâce aux soins d'Ernestine. Ils décident leurs fiançailles sur la tombe d'Alphonse. Leur belle-sœur Léonore rentre en France avec eux. Elle sera marraine de leur premier enfant.

La sœur de Saint-Camille est divisé en deux parties de longueur à peu près égale. Dans le tome premier, il n'est à aucun moment question ni de Barcelone, ni de fièvre jaune. Il est fort probable que la maladie se déclara alors que Girard de Propiac était en train de composer. Il décida sans doute de transporter ses personnages en Catalogne pour profiter de l'engouement du public. Hélas, le deuxième tome n'a pas plus de valeur littéraire que le premier.

Il n'en va pas de même pour le roman que Hyacinthe de Latouche publia sous le titre *Dernières lettres de deux amants de Barcelone*¹. Frédéric Ségu en donne un compte rendu [p. 54] auquel on se rapportera avec profit². *Dernières lettres...*

¹ *Dernières lettres de deux amants de Barcelone*, publiées à Madrid par le Ch^{er} Hénarès y de L., traduites de l'espagnol, Paris, A. Tardieu, 1821.

² *H. de Latouche, un romantique républicain*, pp. 73 à 76. QUÉRARD (*La France littéraire*, t. XI, 1854-1857) et après lui BOURQUELOT et MAURY (*La littérature française contemporaine, 1827-1849*), 1854, ainsi que la biographie Didot affirment que *Dernières lettres* fut écrit par Latouche en collaboration avec Louis-François L'Héritier (1789-1852). SÉGU ne mentionne pas L'Héritier dans son *H. de Latouche, un romantique républicain*. Toujours d'après Quérard, Latouche et L'Héritier auraient collaboré à *L'histoire... de M. de Fualdès* (1818), à *Quelques élèves de David* (1819) et, avec Émile Deschamps, à la *Biographie pittoresque des députés* (1820). SÉGU, dans *H. de Latouche et son intervention dans les arts* (Paris, Les Belles-Lettres, 1931, pp. 22 et 23) critique vivement Quérard, et prétend que, dans le cas de *Quelques élèves de David*, la participation de L'Héritier est douteuse. Quel fut le rôle (si rôle il y eut) que joua L'Héritier dans la composition de *Dernières lettres...* ? Ségu n'ayant pas abordé la question, le problème reste à résoudre. Signalons en passant que l'on attribue au polygraphe L'Héritier divers ouvrages d'actualité, généralement publiés sous pseudonyme. Il aurait rédigé les deux derniers tomes des *Mémoires de Vidocq* (1828-1829) et aurait collaboré avec Balzac aux *Mémoires de Sanson* (1829). D'après la biographie Didot « il prit une part active à la rédaction des journaux libéraux depuis 1815

présente des défauts évidents, résultat, en partie du moins, d'une composition hâtive. Il y a bien des longueurs, et Latouche tombe parfois dans une mièvrerie déplaisante. Néanmoins, le roman mérite mieux qu'une rapide mention. Sans être une œuvre littéraire de première importance, *Dernières lettres...* se classe très honorablement parmi les productions de l'époque. Une réédition critique serait la bienvenue et intéresserait sans doute, sinon le grand public, du moins les spécialistes.

Une étude systématique des ouvrages d'imagination qui figurent à notre bibliographie serait fastidieuse et d'ailleurs inutile. Ayant peiné sur une masse considérable de vers trop souvent insipides, de prose trop souvent rébarbative, je n'oserais faire partager ce pensum au lecteur qui m'a suivi jusqu'ici. Certes l'on peut glaner ça et là une image vigoureuse, une strophe digne d'être retenue. Mais pour quelques grains, que d'ivraie ! Aussi mon propos sera-t-il plutôt de considérer toute cette production *en* [p. 55] *bloc*, et après en avoir dégagé les principaux thèmes, de voir comment une écriture traditionnelle y côtoie l'expression d'un romantisme en pleine éclosion.

Il est tout d'abord curieux de remarquer que des médecins sont glorifiés, chose jusqu'alors peu courante dans la littérature. Au cours du Siècle des Lumières, les sciences naturelles en général et la médecine en particulier avaient bien acquis un grand prestige auprès des intellectuels. On en trouverait facilement la preuve, dans les écrits polémiques et didactiques d'un Diderot, par exemple. Mais, jusqu'au XIX^e siècle, quand un praticien apparaissait dans une œuvre d'imagination, c'était en général sous les traits d'un personnage burlesque ou ridicule tels Diafoirus, le D^r Sangrado ou le vieux Bartholo. Étant donné l'état de la médecine — ou plutôt l'ignorance des médecins — cette vision caricaturale s'explique à l'époque de Molière, de Le Sage ou de Beaumarchais. Encore en 1789, la Faculté de Médecine de Paris comptait seulement six chaires ; on y disséquait en tout et pour tout deux cadavres par an ; les élèves (ils étaient soixante) n'avaient aucun contact avec les malades¹. Un enseignement tout théorique, qui consistait principalement à commenter les autorités, leur était dispensé. Les grades académiques coûtaient fort cher, mais n'exigeaient en revanche qu'une compétence des plus limitées. En 1803, Bonaparte ordonne la réforme de la profession médicale, et sévit contre les charlatans qui l'exercent sans la connaître. Un service de santé à la mesure des armées impériales devant être établi, Napoléon favorise les études médicales. En même temps qu'une génération d'ingénieurs, il crée, grâce à des bourses généreuses, une génération de médecins. Un Dupuytren, un Bichat, un Magendie furent peut-être les condisciples de Bally, [p. 56] de François, de Rochoux ou d'Audouard. Quoi qu'il en soit, l'impulsion

jusqu'à l'époque de sa mort ». Il est possible qu'on lui doive le côté « reportage » de *Dernières lettres...* Latouche s'étant chargé de rédiger le roman en lui incorporant les renseignements fournis par L'Héritier. Mais, encore une fois, cela est pure conjecture.

¹ Pour plus de détails sur l'état de la médecine à la veille de la Révolution, on consultera Donald L. KING, *L'influence des sciences physiologiques sur la littérature française, de 1670 à 1870*, Paris, Les Belles-Lettres, 1929, qui m'a fourni les renseignements donnés ici.

était donnée ; les progrès de la médecine devaient aller en s'accéléralant. Elle attira de plus en plus les jeunes intelligences, à qui elle procurait aisance matérielle et prestige social.

À mesure que, dans la vie réelle, les médecins atteignent à une légitime respectabilité, leur image dans la littérature évolue. Les paillasses qui les représentaient cèdent le pas à de nobles figures d'hommes comme Horace Bianchon ou le D^r Noir. Le médecin va prendre sa place parmi les véritables héros des temps modernes.

Il est à cet égard significatif qu'en 1805 l'Académie française, pour la première fois depuis sa création, ait récompensé une œuvre littéraire à sujet médical. Une *Épître à Forlis, jeune médecin* reçoit une mention honorable au concours de poésie. Six ans plus tard, l'Académie couronne Hyacinthe de Latouche, qui avait traité *La mort de Rotrou*¹. Si *La mort de Rotrou* était un sujet mi-littéraire mi-médical, *La découverte de la vaccine*, mis au concours de 1815, était purement scientifique. Le prix fut remporté par Alexandre Soumet, et Casimir Delavigne se vit accorder un accessit. Delavigne connaissait notre D^r Pariset ; il l'avait accompagné dans ses tournées en province et l'avait vu vacciner. Le futur héros de Barcelone, qui s'occupait lui-même de littérature, le conseilla pour la composition de son poème. Delavigne allait concourir de nouveau en 1822, sans succès d'ailleurs. Consulta-t-il encore une fois son ami, bien placé pour l'instruire du *Dévouement des médecins français...* ? C'est fort probable.

En 1815, onze poètes glorifient *La découverte de la vaccine*, qui n'inspira aucun romancier. Sept ans plus tard, plus de cent trente poèmes chantent les médecins français, qui [p. 57] apparaissent aussi dans trois romans. On peut sans doute dire que la peste de Barcelone fournit à la littérature un thème nouveau, qu'elle n'a pas fini d'exploiter : celui du devoir professionnel consciencieusement rempli, qui élève le médecin (et plus tard l'avocat ou l'ingénieur) au rang du guerrier, du prêtre, de l'amant fidèle et des autres héros traditionnels. En 1821, c'est en quelque sorte la première étape de cette glorification : les hommes de lettres ne veulent ou n'osent encore transformer Pariset et ses compagnons en personnages imaginaires. Une seule exception, à ma connaissance, vient confirmer cette règle. Dans la comédie-vaudeville que Rougemont et Mélesville ont intitulée *Les deux médecins*², le jeune Gustave, dévoué à son art et ancien membre de la Commission médicale s'oppose au vieux Filerin, charlatan de l'école traditionnelle. Margueritte (*sic*), la servante de Gustave, parle de son maître à Cécile, fille de Filerin, laquelle finira bien entendu par épouser le jeune homme :

¹ On se souvient que l'auteur de *Venceslas* occupait les fonctions de lieutenant civil et criminel à Dreux. Lorsqu'une épidémie de fièvre pourprée s'y déclara, il quitta Paris pour aider à la combattre, et mourut victime de son dévouement.

² Paris, Fages, 1822. Cette pièce fut jouée pour la première fois sur la scène du Gymnase dramatique le 23 janvier 1822. Chaalons d'Argé en parle dans son *Histoire critique et littéraire des théâtres de Paris*, Paris, Pollet, 1824.

MARGUERITTE. — Mais à présent que le voilà de retour [d'Espagne], c'est à qui chantera ses louanges... il est cité dans le journal...

CÉCILE. — Qui n'admirerait pas sa conduite et celle de ses généreux compagnons ?

Suivent quelques couplets anodins sur les « dangers ennemis » que ces derniers « ont bravés aux rives étrangères ». Dans le vaudeville qui termine la pièce, Gustave chante les louanges de son camarade Mazet qui

À l'Espagne rendit la vie
Et lui-même y trouva la mort.

Il est peu probable que les auteurs de ce divertissement se soient directement inspirés d'un de nos médecins. La jeunesse de Gustave ferait à la rigueur penser à celle de Jouarry, mais il serait difficile d'établir d'autres rapprochements.

[p. 58] Les poètes et romanciers se montrent plus audacieux quand il s'agit des sœurs de Saint-Camille. Pour Blanc-Saint-Bonnet, on s'en souvient, l'une des sœurs tombe amoureuse et meurt. Delphine Gay lui fait retrouver son père, ancien soldat oublié en Espagne par les armées impériales, agonisant dans un hôpital de Barcelone. Charles-François Bertu raconte comment une des religieuses fait un miracle :

Fernand, le beau Fernand de la plus vive flamme
Pour la riche Cora sentait brûler son âme ;

Mais le malheureux Barcelonais contracte la fièvre jaune, et la transmet à sa maîtresse :

Il tombe... de Fernand pleurons la destinée,
Il tombe, et voit Cora par sa chute entraînée...

À ce moment entre une sœur de Saint-Camille :

La mort à son aspect aussitôt s'est enfuie,
Et Fernand et Cora rappelés à la vie,
Dans leurs bras enchaînant l'épouse du Seigneur
On vu naître pour eux l'aurore du bonheur ¹.

Prendre une religieuse pour héroïne ne constituait guère une innovation. Les poètes et les romanciers laissèrent donc libre cours à leur imagination et n'hésitèrent pas à attribuer aux sœurs de Saint-Camille des passés romanesques et des aventures hautement fantaisistes. Quand ils s'occupent des médecins, ils se montrent en revanche beaucoup plus prudents. Ils exagèrent certes leur courage, leur bonté, leur désintéressement, comme il se doit dans un panégyrique. Mais autrement, ils s'en tiennent prudemment à la réalité, telle que la présentèrent les journaux ou les rapports sur la maladie. Tout se passe comme si les littérateurs essayaient de compenser leur timidité par l'exactitude de leurs informations : Latouche brosse un portrait de Mazet, venu soigner Inès, l'héroïne des *Dernières lettres...* :

¹ *La peste de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1821, p. 9.

... Il n'a que vingt-trois ans. C'est un homme de taille moyenne, et d'une figure prévenante et douce. Il a le front haut et déjà chauve, le [p. 59] teint pâli par les veilles... Il m'a parlé de la France... et particulièrement de son belliqueux département de l'Isère, qui lui a donné naissance, comme aux D^{rs} François et Bally¹.

Aimé Dupont, parmi tant d'autres, évoque la mère du jeune docteur :

Mazet !... de nul devoir l'autorité sacrée
Ne t'appelle au péril où s'adressent tes pas
Seul tu fais tout l'espoir d'une mère adorée
Quel sera son appui, si tu ne reviens pas² ?

Antoine-Eugène Gaulmier rappelle que Pariset avait déjà étudié la fièvre jaune :

Pariset qui déjà, sur le sol étranger,
Prodigue de ses jours, plus grand que le danger,
De l'horrible fléau méditant les mystères,
Avait interrogé ses traces funéraires³.

Aucun détail n'échappe à ces poètes bien documentés. L.-P. Desabes forge quatre vers savoureux pour signaler que Bally connaissait l'espagnol :

Bally, qui sait parler la langue castillane,
S'adresse au patient, et, lui servant d'organe,
Explique à ses amis les tourmens douloureux
Que dans l'intérieur ressent le malheureux⁴.

À de rares exceptions près, ceux qui traitèrent *Le dévouement* voulurent faire œuvre d'historiens, ou tout du moins de chroniqueurs. Ils multiplient les notes explicatives, renvoyant le lecteur aux dépêches du *Moniteur* ou de quelque autre journal pour bien prouver qu'ils n'ont rien inventé. En les lisant, on a souvent l'impression d'avoir affaire à un bulletin d'information mis en alexandrins — ce qui explique en partie la pauvreté de tous ces vers. Mais, encore une fois, l'intéressant est que les louanges poétiques puissent désormais aller non seulement à des paladins épiques ceints de [p. 60] leurs grandes épées, mais aussi à des bourgeois terre à terre, armés de leur seul scalpel.

Bourgeoise par le choix de ses héros, cette littérature l'est aussi par son patriotisme, par l'orgueil nationaliste qui s'en dégage. L'hégémonie française imposée à l'Europe par Napoléon avait donné à l'opinion publique le goût d'une gloire que la Restauration ne pouvait satisfaire. Faute de généraux à exalter, on acclama des médecins. Ce qui, après tout, est d'un chauvinisme moins ridicule que de siffler des acteurs anglais en tournée, comme on le fit quelques mois plus tard. Un couplet, inséré dans une pièce intitulée *L'artiste* fut redemandé à grands cris au Gymnase dramatique. On y chantait, sur l'air de *La sentinelle*, le dévouement de la Commission médicale :

¹ Paris, A. Tardieu, 1822, pp. 178 et suiv.

² Ode sur la peste de la Catalogne dans *l'Almanach des Muses*, 1823, p. 230.

³ *Le dévouement* Paris, Everat, 1822, p. 5.

⁴ *Le dévouement* Paris, Didot-Delaunay, 1822, p. 27.

À leur courage, à leur mémoire
Deux peuples doivent un tribut
De l'Espagne ils sont le salut,
Et de la France ils sont la gloire ¹.

D'après Simon Lemire, c'est l'admiration du monde tout entier que forcent les médecins français :

Nos héros en marquant leurs pas par des bienfaits,
Font voir au monde entier ce que sont des Français ².

Les Français n'avaient pas oublié comment les troupes impériales avaient été reçues en Espagne. Le parallèle entre l'invasion de 1808 et les secours envoyés en 1821 s'imposait :

Marcher pour secourir, non pour vaincre l'Espagne
Oser, dans Barcelone, y combattre la mort,
Jamais vertu ne fit un tel effort,
Jamais guerrier ne fit une telle campagne
C'est plus que battre et conquérir :
C'est braver le péril sans l'attrait de la gloire
Et sans la crainte de mourir
C'est remporter la plus belle victoire ³.

[p. 61] Léon Halévy, qui ne manquait jamais une occasion de glorifier l'Empire, compare les médecins aux soldats qui les avaient précédés :

Tandis que nos guerriers ont baissé leur bannière,
Que la France, aujourd'hui silencieuse et fière,
S'endort sur ses lauriers, et sur ses vieux drapeaux,
Vous immortalisez son sublime repos !
Votre exemple prouve à la terre
Qu'aux jours de paix, comme aux siècles de guerre,
La France a toujours ses héros ⁴ !

Mais il fut pratiquement le seul à prendre cette optique. Par conviction ou par prudence, ses confrères à peu près unanimes blâment l'empereur. Avec différents degrés de violence, il est vrai. Dans *Dernières lettres...* le P. Almeïdo, prêtre espagnol libéral, écrit à son ami Lorenzo :

Savez-vous ce que fait pour nous secourir cette France, que *ses torts* à seconder l'invasion du conquérant n'ont pu arracher à notre vieille amitié ? Toujours prompt à donner l'exemple du bien, elle nous envoie le produit de souscriptions nombreuses, quelques-uns de ses plus habiles médecins, et des sœurs de l'une de ses congrégations religieuses, afin de soigner nos malades et de diriger nos hôpitaux ⁵.

¹ Cité dans *La fièvre jaune...*, Paris, Tiger, 1822, p. 82. Je n'ai pas retrouvé ce couplet dans *L'artiste* de SCRIBE. Peut-être fut-il inséré après la publication. Il s'agit peut-être d'une œuvre entièrement différente qui m'a échappé.

² *Essai sur le voyage des médecins français à Barcelone*, Senlis, Tremblay, 1822, p. 11.

³ BOZE (prêtre), *Le dévouement...*, ms. n° 1.

⁴ *Épître aux médecins français partis pour Barcelone*, Paris, Bobée, 1821, p. 4.

⁵ *Dernières lettres*, p. 134. (C'est moi qui souligne.)

Pour d'autres, la France n'a pas simplement eu le « tort » de soutenir Napoléon ; elle a commis un véritable crime, que les médecins français ont racheté par leur courage :

Entraîné par son crime au bord du précipice
Le chef courba bientôt son front humilié ;
Mais pour la France hélas complice
Le public attentat n'était pas expié.
Ô France ! lève enfin ta tête magnanime !
Le crime est effacé ; tu n'as plus à rougir
De tes généreux fils le dévouement sublime
Couvre de son éclat un triste souvenir ¹.

Delphine Gay apostrophe la Commission :

Salut ! des Catalans bienfaiteurs magnanimes
Vos pieuses vertus ont racheté nos crimes ² !

[p. 62] Et l'anonyme dont la pièce porte le n° 21 dans les dossiers de l'Institut reprend le thème :

Et dans les mêmes lieux où nos Aigles fatales
Guidaient du haut des airs nos courses triomphales,
Nous devons expier aux yeux de l'Univers,
Ces conquêtes pour nous pires que des revers.
Ils sont tous effacés les torts de la victoire,
Et si le monde un jour en lisant nos hauts faits
Mouille de quelque pleur les pages de l'histoire,
Il nous pardonnera l'excès de notre gloire
En apprenant l'excès de nos bienfaits.

Pariset et ses confrères n'ont pas seulement dissipé les mauvais souvenirs de l'aventure impériale, ils ont permis et même forgé la réconciliation de l'Espagne avec la France :

Par vous l'Espagne encor pourra chérir la France.
Oui, d'un peuple héroïque, aigri par la souffrance,
Vos bienfaits ont vaincu le souvenir cruel,
Et rejoignant ainsi, d'un lien immortel,
Deux grandes nations, de leur haine étonnées,
Aplani pour jamais les hautes Pyrénées ³.

Quant à Victor Chauvet, il raconte l'histoire de l'Espagnole Léonore (pour les Français, toutes les femmes de la Péninsule s'appelleront bientôt Carmen ; pour l'instant, il semble que Léonore soit le prénom le plus typiquement ibérique). Léonore, donc, est veuve d'un mari tué par l'envahisseur. Elle a fait jurer à son fils de venger le patriote. Cependant, ils tombent tous deux malades de fièvre jaune, et

¹ Firmin LAFERRIÈRE, *Le dévouement...*, ms. n° 71.

² Le dévouement... dans *Œuvres complètes*, Paris, Plon, 1861, t. I, p. 73 (1^{re} éd., Paris, Ambroise Tardieu, 1822).

³ Antoine-Eugène GAULMIER, *Le dévouement...* Paris, Everat, 1822, p. 12.

c'est Mazet qui leur sauve la vie. Sur la tombe du jeune docteur, elle fait alors promettre à son fils « paix, amour éternel » à la France qui produit de tels héros ¹.

Les exploits de la Commission, la reconnaissance émue des Catalans, remplissaient le Français moyen d'orgueil patriotique. À lire les compositions écrites à la gloire des médecins, on pourrait croire qu'ils furent les seuls à garder [p. 63 le calme, que sans eux les Barcelonais n'auraient su que mourir en gémissant :

Les esprits sont frappés, la peur les tyrannise
Tout fuit ou cherche à fuir ; tout se désorganise.
Chacun, dans ce désordre, abdique son emploi
On s'enferme, on s'isole, on ne pense qu'à soi.
Bientôt dans Barcelone il n'est plus ni police,
Ni chefs, ni magistrats pour rendre la justice... ².

Il y avait de quoi froisser la susceptibilité espagnole, et Marliani déguise mal son agacement quand il rappelle les faits :

Tout en rendant hommage au courage et à la vertu, je crois devoir faire observer... que cette maladie épidémique, nouvelle pour les médecins français, ne l'était pas pour les médecins espagnols ; que Barcelone n'était pas réduite à attendre son salut des étrangers, et que cette ville renfermait dans son sein des hommes de courage et de talent qui prodiguèrent leurs soins aux malades avec un dévouement admirable ³.

Mais cela, le bourgeois français ne le savait pas et ne voulait pas le savoir. Sans quitter son fauteuil et ses pantoufles, il se transportait par l'imagination dans l'exotique et dangereuse Espagne. Aux côtés de Pariset et de Bally, il démontrait, par son sang-froid héroïque, sa supériorité sur cette pauvre population qui le bénissait d'être Français.

Une autre caractéristique que l'on pourrait appeler bourgeoise est la satisfaction de se savoir protégé. En d'autres termes, si les poètes s'extasiaient sur la vaillance de leurs héros, ils n'oublient pas que « charité bien ordonnée commence par soi-même ». Ils félicitent le gouvernement d'avoir songé à établir le cordon sanitaire, et l'on dirait que cette mesure leur semble presque aussi admirable que l'envoi des secours aux malheureux Catalans. Blanc-Saint-Bonnet est un exemple frappant de ce bel égoïsme : sœur Julie, qui s'apprête à traverser la frontière, écrit à son amie Sophie :

Au moment où je t'écris il passe encore des troupes qui vont ren-[p. 64] forcer le cordon. Nous voulons bien aller guérir les étrangers de la fièvre jaune, mais en même temps nous devons prendre toutes les précautions pour qu'elle ne pénètre point en France. On reconnaît dans l'exécution de ces mesures, la sagesse, la bonté du Roi ; rien n'échappe à sa sollicitude lorsqu'il s'agit de veiller à la conservation de ses enfants ⁴.

¹ *Le dévouement...* Paris, Dondey-Dupré, 1822.

² Louis-Prosper DESABES, *Le dévouement...*, Paris, Didot, 1822, p. 8.

³ *L'Espagne et ses révolutions*, Paris, Librairie espagnole de Vincent Salvà, 1833, p. 145.

⁴ *Les sœurs de Saint-Camille...*, Paris, Audin, 1823, p. 223.

L'auteur ne semble pas se douter que ces remarques peu chrétiennes ne sont guère à l'honneur de la religieuse.

Tasset exalte les marins qui patrouillent au large des côtes, les fantassins qui veillent aux Pyrénées :

La France se calma, son Roi veillait sur elle,
Par son ordre bientôt mille vaisseaux guerriers
De leurs postes nombreux entourent nos foyers...
Leurs légers bataillons parcourent les rivages,
Gravissent les roches, les monts les plus sauvages,
Ou, sur le sein des flots, dans des vaisseaux légers,
Loin du sol de la France écartent les dangers ¹.

Il est douteux que les troupes postées à la frontière pour refouler les pauvres civils qui fuyaient la contagion aient eu l'impression de se couvrir de gloire. Et pourtant, à lire la pièce envoyée par Citerne au concours de l'Académie, il semblerait que les soldats aient fait preuve d'une bravoure sans égale :

Une secrète horreur s'empare des esprits
Tout s'émeut : et soudain, pour n'être pas surpris,
Comme aux jours des dangers, nos phalanges guerrières
De leur front menaçant vont ceindre les frontières.
Les monts Pyrénéens, fameux par tant d'exploits,
Ces monts que la victoire a franchis tant de fois,
Sont étonnés de voir sur leur sommet stérile
Le courage français s'arrêter immobile ².

Louis-Prosper Desabes n'est pas mécontent, lui non plus, de voir les Espagnols empêchés par les baïonnettes de se réfugier en France :

Mais le roi des Français, à ce mal redoutable,
Oppose en peu de jours un cordon formidable.
Un mur d'acier s'élève aux yeux des Catalans
Qui, sous un autre ciel, portent leurs pas tremblans ³.

¹ *Le dévouement* ms. n° 126.

² *Le dévouement* ms. n° 39.

³ *Le dévouement*..., Didot-Delaunay, 1822, p. 20.

Planche V.

[Retour à la table des illustrations](#)
[Retour à la table des matières](#)

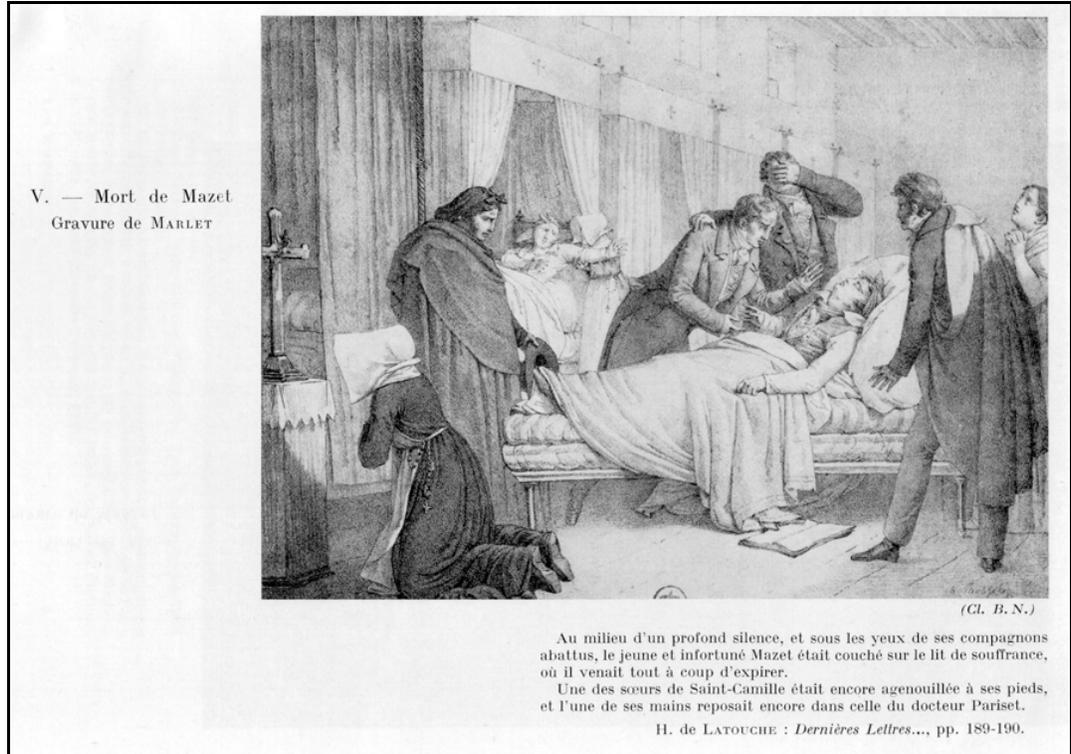
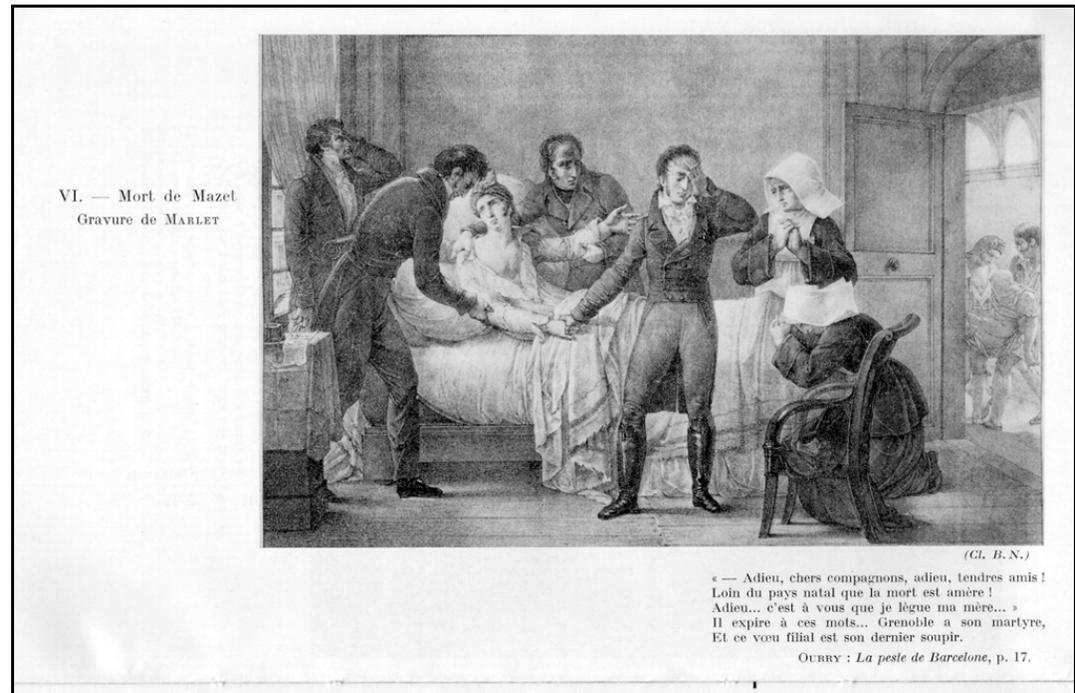


Planche VI.

[Retour à la table des illustrations](#)[Retour à la table des matières](#)

[p. 65] Notre Français moyen, amateur de défilés et stratège d'estaminet, devait se réjouir en pensant à « son » armée, dressée aux frontières pour le défendre. Seul le jeune Victor Hugo fustige la mesquinerie de ceux qui s'enorgueillissent d'une triste nécessité :

Alors, n'est-il pas vrai, sybarites des villes,
Que les jeux sont plus doux et les plaisirs meilleurs,
Lorsqu'un mal plus affreux que les haines civiles
Sème en d'autres murs les douleurs ¹ ?

Un thème qui se retrouve dans la majorité des poèmes et des romans est celui du châtime. Il n'y a là rien de bien original. Depuis les temps les plus reculés de l'histoire, les épidémies ont été considérées comme des manifestations de la colère divine. L'épidémie ne fut-elle pas l'une des sept plaies de l'Égypte ? N'est-elle pas l'un des quatre chevaliers de l'Apocalypse ?

Jadis, les épidémies étaient de mystérieuses calamités, qui exprimaient la colère des Puissances Supérieures. Ayant pris naissance dans un lieu obscur et inconnu, elles s'abattaient, impitoyables, affreuses et inéluctables ¹.

¹ *Odes*, Liv. IV, ode IV.

Parmi les textes qui affirment, à toutes les époques et en toutes les langues, que Dieu envoie la maladie punir les péchés des hommes, il n'y a que l'embarras du choix. Un exemple particulièrement explicite se trouve dans l'ouvrage de Emmanuel Albarus ou Alvarus *Sommaire des remèdes tant prefervatifs que cvratifs de la peste*, dont la première édition date probablement d'entre 1581 et 1589². Alvarus, médecin portugais établi à Toulouse depuis 1572 environ, écrit :

Les maladies populaires, que les médecins appellent epidemiques, viennent comunement par l'expresse volonté de Dieu, comme vu fleau [p. 66] enuoyé pour les pechez des hommes de quoy nous en auos plufieurs exemples en la faincte eferiture, comme à l'Exode chap. 9, au Lieutique 26, aux Nombres 14, au Deuteronomie 28, & au 2, liure des Roys chap. 28... Il feroit long de difcourir icy le nombre des pestilences, qui ont esté memorables depuis la creation du monde : jufques à nostre aage defquelles la plus grad part à été enyoyée pour les pechez des hommes fans qu'en icelles il y euft aucune apparence des caufes fecondes qui les euffent peu produire, que la feule expresse volonté de Dieu (pp. 5-6).

L'intéressant n'est pas de constater que la fièvre a été considérée comme un châtement, mais de voir comment, pour nos écrivains, les Espagnols ont encouru l'irritation du Seigneur. Diverses raisons sont avancées, selon les convictions du poète. Certains prêtres espagnols avaient affirmé que la fièvre jaune était imputable au libéralisme, et certains hommes politiques français avaient fait chorus. Il est donc normal que cette explication se retrouve sous la plume de poètes réactionnaires, comme Augustin Reboulin-Bémond, par exemple. La raison pour laquelle les médecins français n'ont pas trouvé de guérison lui semble évidente :

Si vous n'avez pas pu rendre tous à la vie,
Esculapes français ce ne sont point vos torts
Une force suprême a trahi vos efforts :
Le ciel vengeant d'un roi l'autorité ravie
Punit des peuples criminels.
Mais vous, vous êtes immortels³ !

Lebrun des Charmettes termine ainsi son *Ode sur la fièvre jaune* :

Mais non ; le crime dure et ta colère encore.
Ce peuple aveugle et sourd, que ta fureur dévore,
Persiste dans la voie où s'égarant ses pas.
Il menace son Prince, et son fougueux délire...
Ô ma fidèle lyre,
Pleure, et n'achève pas⁴ .

¹ Hans ZINSSER, *Rats, Lice and History*, New York, Bantam Books, 1960, p. 96 (1re éd., 1934).

² M. Fernando Amaral GOMES a donné une reproduction photographique du *Sommaire* (éd. de 1628, à Tolose, chez Colomiez, Imprimeur ordinaire du Roy), accompagnée d'une notice biographique et de commentaires. Cette étude se trouve dans le *Bulletin des Études portugaises et de l'Institut français au Portugal*, t. XXIII, 1961, pp. 5-17 (Livraria Bertrand, 1962).

³ Ms. n° 2.

⁴ Paris, Audin, 1821, p. 14.

Mais, de même qu'aux articles de *La Quotidienne* qui avançaient cette théorie de la peste ripostèrent les articles [p. 67] du *Courrier français*, les bardes libéraux répondirent à leurs collègues légitimistes :

Quels sont ces furieux dont les sanglans discours
Poursuivent l'Espagnol jusqu'en ses derniers jours ?
.....

Les voyez-vous, dans leur espoir funeste,
De la contagion suivre, inquiets, les pas ?
Leur cause est celle de la peste,
Et triomphe avec le trépas ;
Entendez-les, dans leur affreuse joie,
S'écrier : « L'Espagnol a mérité son sort !
Des plus hideux fléaux qu'il devienne la proie !
Il a brisé ses fers : il est digne de mort »¹.

Certains poètes, s'élevant au-dessus des luttes politiques du moment, refusent de faire intervenir l'Éternel dans les affaires intérieures de l'Espagne. Ils pensent que c'est la traite des nègres qui a provoqué le courroux divin :

[La fièvre jaune] a été importée... de tous les lieux où l'on entasse des nègres pour le travail des sucreries. Dieu avait dit : l'homme mangera son pain à la sueur de son front. L'anathème s'est tourné contre ceux qui, sans travail, ont voulu se nourrir de la sueur vénéneuse des autres².

Le *Gran Turco* avait très probablement transporté des esclaves à La Havane avant de revenir à Barcelone y introduire la contagion. De là à postuler que Dieu envoyait la fièvre punir les négriers il n'y avait qu'un pas. On le franchit d'autant plus aisément que l'opinion publique française réclamait l'abolition de l'esclavage³. Elle ne pouvait manquer de faire bon accueil à des poèmes qui [p. 68] exprimaient ses sentiments. Aimé Dupont, entre tant d'autres, apostrophe les Barcelonais :

Quoi ! n'entendez-vous pas, enfans de Barcelone,
Son Génie effrayé s'écrier dans le port :
« Repoussez ce bateau, que le feu l'environne,
Il a servi le crime, il est frappé de mort ! »⁴.

Et pour qu'aucun doute ne puisse subsister sur la nature du crime en question, l'auteur explique, dans une note que « ce vaisseau avait fait la traite des nègres ».

L'image que les Français se faisaient de l'Espagne, aux temps de Victor Hugo comme aux temps de Voltaire et même de Montaigne, avait été fortement influencée par la cruauté des Conquistadors envers les Indiens. Voilà qui explique pourquoi bon nombre de poèmes proclament que Dieu fait expier aux Espagnols les fautes de Cortez ou de Pizarre :

¹ Léon HALÉVY, *Épître aux médecins Français...*, Paris, Bobée, 1821, pp. 4-5.

² R. D..., *Quelques observations sur la fièvre d'Espagne*, Marseille, Camoin, 1822, p. 3.

³ C'est en 1823 que l'Académie française choisit, pour sujet de son concours de poésie : *L'abolition de la traite des noirs*. Victor Chauvet remporta le premier prix.

⁴ Ode sur la peste de la Catalogne.... dans *L'Almanach des Muses*, 1823, p. 229 (1^{re} éd., Paris, Ponthieu, 1821).

Peuple longtems souillé du sang de l'innocence
 Superbes Espagnols, il se lève sur vous
 Le jour affreux de la vengeance
 Le ciel lent à punir déchaîne son courroux.
 Rappelez-vous ces lieux qu'ont dépeuplé vos crimes
 Tremblez !... l'ange exterminateur
 Debout sur les tombeaux où dorment vos victimes
 Lance pour les venger le fléau destructeur ¹.

Et P. Bernay de surenchérir :

Mânes du Mexicain, ce sont là vos vengeances ;
 Oui, l'Amérique en pleurs venge ainsi vos offenses,
 Peuples Européens, le dirai-je ?
 Tyrans, Avars oppresseurs, perfides conquérans ;
 De ses brûlans marais, de ses funestes mines
 Où sans fin vont puiser vos fureurs intestines,
 Tremblez, du sein des mers avance en vos climats
 Hideux dévastateur, le démon du trépas ².

[p. 69] Quant à C.-F. Bertu, il est sûr que « Montezume sanglant à brisé son tombeau » pour crier vengeance contre ses tortionnaires :

Frappez, grand Dieu, frappez : que l'ingrate Ibérie
 De la coupe des maux boive jusqu'à la lie ³.

Comme on le voit, le thème du châtement se prêtait à de nombreuses variations. Signalons-en une dernière : les médecins crurent remarquer que la maladie ne pardonnait pas aux sanguins. Or, qui trop aime boire et manger ne boude généralement pas les autres plaisirs des sens. La peste est donc la punition de la débauche. Dans *La fièvre jaune...* l'auteur se borne à constater un fait scientifique :

Les excès, de quelque nature qu'ils soient, peuvent aussi être classés parmi les causes qui favorisent et déterminent l'irruption de la maladie ⁴.

Girard de Propiac, en rapportant cette observation, est déjà moins objectif :

Ainsi que la peste, la fièvre jaune respecte ceux qui la bravent avec courage... Irréconciliable ennemie des excès, de quelque nature qu'ils soient, elle ne les pardonne pas, et frappe impitoyablement ceux qui s'y sont imprudemment livrés ⁵.

Pour Puigsech, seuls les citadins font ripaille. C'est pourquoi les campagnes souffrent moins de la fièvre jaune que les villes :

Pourquoi les villageois sont-ils si bien portans ?
 C'est qu'ils ne mangent point de mets si succulens.
 Toujours la bonne chère excite à la débauche ;
 Et par ces deux moyens l'instant fatal approche ⁶.

¹ Anonyme, *Le dévouement...*, ms. n° 112.

² *Le dévouement...*, ms. n° 52.

³ *La peste de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1821, p. 3.

⁴ Paris, Tiger, 1822, p. 8.

⁵ *La sœur de Saint-Camille*, Paris, Pollet, 1822, t. II, pp. 83-84.

⁶ *Recueil de deux poèmes...* Lyon, J.-B. Kindelem, 1822, p. 4.

Encore une fois, il n'est pas question d'examiner ici en détail chacun de ces poèmes. Il pourrait cependant être utile de signaler qu'ils se ressemblent souvent par leur [p. 70] structure. Les poètes débute volontiers par une évocation de Barcelone, prospère et heureuse sous le ciel méditerranéen. Ensuite apparaît le fléau, vu souvent comme un monstre venant des terres exotiques. Quand la maladie règne sur la ville, la description des horreurs qui l'accompagnent fournit la matière de plusieurs strophes. C'est alors qu'arrivent les médecins français, dont le dévouement est longuement célébré. Le poème finit par une envolée dithyrambique et moralisante.

Barcelone, telle qu'elle est présentée par les poètes de 1822, n'a rien d'exotique. Nous ne sommes pas encore aux temps où les Français voyaient l'Espagne comme un pays semi-oriental, comme un « paradis de l'imagination » (l'expression est de Farinelli)¹. Bientôt Mérimée donnera son *Théâtre de Clara Gazul*, Hugo ses *Orientales*, Musset ses *Contes d'Espagne et d'Italie*. Il sera désormais entendu que l'Espagne est peuplée de moines et de manolas, de bandits et de toréadors. Les femmes à mantille et à basquine, les hommes à cape et à sombrero y fumeront la *pajita* en dansant le boléro. Les villes espagnoles seront austères comme Burgos ou éclatantes comme Grenade. Et ce sera précisément à Barcelone que l'ironique Musset rencontrera son Andalouse au sein bruni. Mais c'est en vain que l'on chercherait dans les œuvres qui nous intéressent les contrastes « typiques », les costumes bigarrés, en un mot la couleur locale espagnole promise à un si bel avenir dans les lettres françaises. Pour le moment, les descriptions de Barcelone semblent sorties des *Méditations*, non pas des *Orientales* :

La nuit semblait si belle, et sous un ciel d'azur
Les ombres, attirant une fraîche rosée,
Et, calmant un moment les ardeurs de l'été,
Versaient sur tous nos sens la paix et la santé².

[p. 71] André de Nanteuil n'est guère plus précis

Aux champs de Catalogne, où la douceur du ciel
Semblait promettre à l'homme un bonheur éternel
Un vent frais s'élevait du sein de l'onde pure,
Un souffle créateur ranimait la nature ;
L'étoile du matin brillait sur l'horizon,
Tous les chantres de l'air commençaient leur chanson³.

Le seul poète qui ait tenté de caractériser la Catalogne est Victor Chauvet. Le tableau qu'il brosse n'est d'ailleurs pas très original : son Espagne est celle des romans hispano-mauresques, genre traditionnel qui achève de mourir :

La nuit des doux plaisirs signalait la naissance :

¹ Comme d'habitude, l'art est ici en avance sur la littérature. Les gravures représentant *L'arrivée des soeurs de charité* (face p. 32) et *Mazet dans une rue de Barcelone* (face p. VIII) sont déjà toutes romantiques.

² Cte de LAROCHEFOUCAULD, *Le dévouement...*, ms. n° 6.

³ *La mort de Mazet*, Paris, Babeuf, 1822, p. 4.

Ici régnaient les jeux ; sous l'ardent tambourin
 Là du vif bollero bondissait le refrain.
 Plus loin, de la romance à la guitare unie
 Dans l'ombre la beauté savourait l'harmonie
 Et parfois, s'échappant aux rideaux entr'ouverts,
 Sa main, d'un geste ami, payait les doux concerts ¹.

Peinture bien mièvre, on le voit, mais qui a le mérite de ne pas se diluer entièrement dans l'abstraction.

Montrer le fléau sous les traits d'un monstre, c'est pressentir l'esthétique d'un certain romantisme qui se complaît dans l'horrible et l'énorme. Delphine Gay, par exemple, identifie la fièvre jaune à Tisiphone :

Sur les corps entassés de la foule expirante,
 Vomissant de l'Etna la flamme dévorante,
 Thysiphone, échappée aux gouffres des enfers,
 Épouvante la terre, empoisonne les airs
 Et de sang enivrée en son horrible joie
 Implacable vautour, s'acharne sur sa proie ².

Pour Gentil, les Érinyes ont envahi la ville :

Voyez-vous dans vos murs les pâles euménides !
 Voyez-vous leurs serpens, leurs lugubres flambeaux,
 Et le sourire affreux de leurs lèvres livides
 À l'aspect des tombeaux ³ !

[p. 72] Victor Hugo, lui, n'a pas recours à la mythologie :

Un géant pâle, un spectre immense
 Sort et grandit au milieu d'eux,
 Et la ville veut fuir, mais le monstre fidèle
 Comme un horrible époux, la couvre de son aile,
 Et l'étreint de ses bras hideux ⁴ !

L'horrible époux est en quelque sorte l'ancêtre des grands monstres qui sortiront de l'imagination hugolienne. Les poètes virent la peste comme une apparition ailée, comme un « vampire altéré » qui « plane sur tous les points de l'immense cité », qui porte à la main « une faux dévastatrice » et qui « se délecte dans une mare de sang ». Les romantiques apprendront bientôt à décrire leurs hallucinations de façon plus précise. Nos écrivains n'auraient pas encore été capables de transcrire les cauchemars de Goya ; ils appartiennent bien à leur époque et, s'ils dépassent l'abstraction pure, ils n'osent pas encore faire entrer le grotesque dans la poésie.

Tout en gardant une commune structure, beaucoup de poèmes se présentent sous la forme d'un récit. Tantôt c'est un vieillard qui raconte au poète la mort de ses enfants et l'héroïsme de Mazet. Tantôt c'est une jeune fille qui évoque

¹ *Le dévouement...*, Paris, Dondey-Dupré, 1822, p. 7.

² *Le dévouement...* Ambroise Tardieu, 1822, p. 8.

³ *Ode à MM. Pariset, Bally, François, Mazet*, Paris, Brissot-Thivars, 1822, p. 4.

⁴ *Le dévouement*, *Odes*, liv. IV, ode IV.

l'abnégation des soeurs de Saint-Camille. On va même chercher plus loin : un jeune réfugié Catalan, hébergé par une dame française « sur les bords fortunés que féconde l'Isère », pleure sa mère, morte de fièvre jaune. Il parle avec attendrissement du jeune Mazet, qui n'a pas pu la sauver. La dame lui révèle alors qu'elle est la propre mère du héros. Ils mêlent leurs larmes : le jeune Catalan remplacera le fils que Mme Mazet a perdu ¹.

Ces coïncidences extraordinaires, ces sœurs de Saint-Camille retrouvant leur père disparu ou leur amant de jadis, ces Barcelonais parlant sans le savoir à la mère de [p. 73] leur bienfaiteur, viennent tout droit du mélodrame. Il est même étonnant que le sujet n'ait pas inspiré ceux qui fournissaient le Vaudeville ou le Panorama dramatique. Du mélodrame, ces œuvres de circonstance ont également le mélange de sentimentalité douce et de pathétique terrifiant, nous dirions même « grand-guignolesque ». C'est que nous sommes en 1821 et que, comme l'a fort bien remarqué Georges Jarbinet :

Vers 1820, à côté du romantisme vapoureux de Lamartine, il y avait un romantisme farouche, qui voulait du sang, des têtes de morts et des squelettes, des morgues et des cadavres bleuis, des cimetières et des tombeaux ².

Grâce aux citations, on a pu voir jusqu'ici le côté doux, vapoureux, languissant. Il reste maintenant à montrer le côté farouche et terrifiant de cette littérature. Comme bien on le pense, c'est lorsqu'il s'agit de décrire les symptômes de la fièvre jaune et les tourments de ceux qu'elle attaque que les écrivains laissent libre cours à leur imagination la plus « réaliste ». Ces descriptions me semblent intéressantes parce que — sauf erreur — elles marquent la première apparition de la pathologie dans la littérature. Non certes que les auteurs se soient jusqu'alors privés de nous faire assister à des maladies ou à des agonies. Mais ce qui importe à présent plus que les réactions d'une âme en proie à l'angoisse, c'est la peinture toute clinique du corps livré à la souffrance. À ma connaissance, aucun auteur n'est allé, en 1821, se documenter dans les hôpitaux. Dans le meilleur des cas, ils consultaient quelque traité de médecine, ou se bornaient à mettre en poésie les renseignements fournis par les ouvrages de vulgarisation ou les articles de journaux. Faut-il ajouter que les poètes faisaient erreur en se croyant capables de concilier les exigences de l'art et le souci de réalisme ? La description de ces symptômes peu ragoûtants dans une langue encore pliée aux para-[p. 74] phrases de bonne compagnie et aux circonlocutions précieuses paraît, au lecteur d'aujourd'hui, d'un comique incontestable :

Le frisson, la langueur et l'horrible migraine
Indiquent parmi nous son attaque soudaine.
La jaunisse, la fièvre et la morne stupeur,
Le noir vomissement, l'angoisse, la terreur,
Sont les vrais attributs de sa cause homicide.
... Cependant le bienfait d'une moiteur utile

¹ Constant BERRIER, *Les médecins français et les sœurs de Saint-Camille*, Paris, Delaunay, 1822.

² *Les mystères de Paris* d'Eugène Sue, Paris, S.F.D.L.T., 1932, p. 41.

Ranime quelquefois le malade débile,
Et le bien que produit sa douce excrétion
Remet l'ordre et le calme en chaque fonction ¹.

Il serait trop facile d'ironiser sur cette écriture désuète. Remarquons plutôt que le glossaire poétique a déjà considérablement évolué dans la voie où le pousseront les romantiques. Non pas que la préciosité ait perdu ses droits : Barcelone reste la « fille d'Amilcar », la « noble sœur de Carthage ». Ses habitants sont des « fils de Pélagé » ; ses vergers regorgent des « trésors de Pomone » ; la Commission française est « des nouveaux Curtius la troupe magnanime », et les conseils des docteurs tombent « des lèvres d'Esculape » ². Mais à côté de ces exquises paraphrases, une foule de mots que Gubières et Delille auraient proscrits comme malséants par leur manque de noblesse se glissent déjà dans les alexandrins de nos rimailleurs. Hugo n'a pas été le premier à se servir d'expressions jadis dédaignées. Il les a auréolées de son génie — quant à leur ouvrir les portes de la poésie, les *minores* l'avaient fait avant lui. Qu'on en juge par cette strophe d'Étienne Sucret, ridicule sans doute, mais pleine de vocables jusque-là relégués aux livres de médecine ;

Le typhus ictérode a ces symptômes-ci :
L'épigastre ressent des douleurs déchirantes,
Un vomissement noir, des crises décevantes,
[p. 75] Hémorrhagie, ardeur, sommeil laborieux ;
Des rêves effrayans, le corps jaune et les yeux
Hoquet, météorisme, extrémités glacées ;
Le cerveau ne perçoit que de tristes idées
Le pouls ou fort ou faible est bien vite détruit
Dans trois jours, neuf au plus, de gangrène on périt ³.

Choisissons encore un exemple dans *Le dévouement...* de L.-P. Desabes, où les audaces déjà romantiques restent enfermées dans un style encore tout XVIII^e siècle :

De cuisantes douleurs, de noirs vomissemens,
Tous les maux à la fois fondent sur le malade
Les membres, l'estomac, tout en lui se dégrade
Le sang en noirs bouillons s'échappe par les yeux,
Par la bouche et le nez : quel spectacle, grands dieux !
Son corps est tout couvert de taches innombrables,
Et c'est dans les tourmens les plus épouvantables
Qu'il expire, exhalant une mortelle odeur,
Triste objet de pitié, d'alarmes et d'horreur ⁴.

¹ Augustin L'Homme, *Le désastre de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1822, pp. 6-7.

² Toutes ces citations sont tirées de Pierre-Édouard ALLETZ, *Le dévouement...*, Paris, F. Didot, 1822.

³ *Poème sur le dévouement des médecins français....* Sens, Tarbé, 1824, p. 18. Sucret était d'ailleurs médecin lui-même.

⁴ Paris, F. Didot, 1822, p. 12.

Vincent Reynaud, pour décrire les tourments des Barcelonais, a des accents qui annoncent les cauchemars frénétiques d'un Pétrus Borel ou d'un Philotée O'Neddy :

Forcés par la douleur, inquiets, affaiblis,
On les entend pousser d'involontaires cris.
Leur front souffre et s'empreint de traces jaunissantes
D'une sueur de sang leurs mains sont dégouttantes ;
De l'immonde vautour qui dévore leur sein,
Leur souffle ensanglanté propage le venin ;
Leur corps inanimé sur ses bases chancelle,
Et l'éclair de la mort dans leur œil étincelle ¹.

M. J. dans les *Lettres champenoises*, publie un poème sagement traditionnel par la régularité de ses alexandrins groupés en distiques. Mais le tableau qu'il brosse est tout à fait romantique par son réalisme et par sa complaisance à rechercher des effets d'épouvante :

Partout on voit errer des fantômes livides
L'ulcère dévorant a pénétré leurs os.
Plus de calme le jour, la nuit plus de repos ;
[p. 76] Un invisible feu circule dans leurs veines ;
Ils se traînent mourans jusqu'aux bords des fontaines.
L'un couché dans la poudre, arrachant ses cheveux,
Expire lentement dans des tourmens affreux ;
L'autre, abhorrant le jour et fuyant la lumière,
Dans un antre écarté va mourir solitaire.
Des cadavres hideux sur les chemins épars,
À l'œil épouvanté s'offrent de toutes parts.

Le tombereau des morts, passant et repassant dans les rues de Barcelone, a été évoqué par les écrivains pour illustrer les horreurs de l'épidémie. Le crépitement de ses roues sur le pavé, les mornes prières du prêtre qui l'accompagne rendent encore plus sinistre le silence de la ville. Remarquons entre parenthèses que nos poètes savaient renforcer leurs images par un écho sonore. Ils n'ignorent pas les effets d'allitération. Témoins ces trois vers de Gaulmier :

Le char funèbre roule, et roulant de nouveau,
Va déposer cent fois son lugubre fardeau
Seul il résonne dans un vaste silence ².

Latouche aussi décrit le tombereau qui deviendra familier aux Parisiens lors de l'épidémie de choléra-morbus en 1832 :

Le char funéraire est commun à toutes les victimes. C'est un vaste tombereau, fourni par chaque paroisse, et qui se promène lentement dans les ténèbres, recevant de porte en porte le tribut que chaque maison veut lui confier. Il marche si lentement que cette ronde nocturne n'est pas un moment interrompue. Un seul prêtre porte en avant une haute croix de bois noir, et un cierge dont la flamme vacille dans sa main qui tremble. Il murmure d'une voix sourde l'office des morts. Il n'arrête point sa marche égale ni ses prières uniformes, depuis les portes de son couvent jusqu'à la

¹ *Le dévouement...*, ms. n° 91.

² *Le dévouement ...*, Paris, Everat, p. 7.

grève qui ouvre ses sables pour engloutir confusément tous ces morts. Ce prêtre est comme l'image du temps qui mène la destruction à sa suite ¹.

Une image encore est à remarquer : celle des oiseaux qui, selon les témoins, ne pouvaient traverser l'air vicié de Barcelone et tombaient foudroyés par les « miasmes » dont la ville était recouverte. Presque tous les poètes [p. 77] parlent de ce phénomène : est-ce une observation scientifique qu'ils rapportent, ou une fiction propre à impressionner le lecteur ? Toujours est-il que l'image se retrouve dans de nombreux poèmes. Le baron de Talairat y glisse une métaphore précieuse :

La mort, au haut des airs, sur les ailes d'Éole,
Plus prompte que la flèche, atteint l'oiseau qui vole ².

Bronner, après une longue description de la maladie, termine en écrivant :

Et telle est l'atmosphère en ce nouvel Averno,
Que, surpris dans leur vol par son exhalaison
Les oiseaux sont atteints d'un rapide poison ³.

Edmond de Manne, enfin, reprend l'image :

Et l'aigle même, dans la nue,
Tombe expirant sur la ville éperdue ⁴.

Dans les dépêches de Barcelone, dans les lettres des médecins et des sœurs, les écrivains trouvaient le sujet de tableaux pathétiques fort goûtés de leurs lecteurs. Certains de ces tableaux se retrouvent dans la majorité des compositions. Un épisode, entre autres, était de rigueur, sans doute parce qu'il était particulièrement affreux. Il est rapporté dans une lettre du D^r Pariset à son épouse, publiée par tous les journaux. Dans une maison de la rue Nomada, on avait trouvé les cadavres d'un homme et de sa femme, morts depuis plusieurs jours. Leur enfant, poussé par la faim, avait rongé le sein de sa mère. Voici comment Chapplain-Delatouche décrit la scène :

Là, succombe une mère : et sa douce espérance,
Son enfant, dans ses bras cherche en vain l'existence,
Sur ce sein sans chaleur, qu'il presse en vain, hélas !
Aux sources de la vie il puise le trépas ⁵.

[p. 78] C.-F. Bertu emploie la même image :

Depuis longtemps en proie aux horreurs de la faim
Sur sa mère il se roule, il dévore son sein,
En fatiguant en vain la mamelle flétrie,
Il aspire la mort aux sources de la vie ⁶.

Constant Berrier décrit la mort de l'enfant :

¹ *Dernières lettres* ..., pp. 187-188.

² Paris, Delaunay, 1822, p. 12.

³ *Le dévouement...*, Paris, F. Didot, 1822, p. 17.

⁴ *La peste de Barcelone*, Paris, Vve Porthmann, 1822, p. 5.

⁵ *Le dévouement...*, ms. n° 85.

⁶ *La peste de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1821, p. 7.

Ici, le nouveau né, par la faim oppressé,
Interroge le sein que la mort a glacé,
S'épuise à le presser de ses lèvres avides
Et meurt en déchirant les mamelles arides ¹.

On soupçonnerait Pariset d'avoir imaginé cette scène macabre. D'autant plus qu'il aurait pu lire dans le *Journal of the Plague Year* de Defoe, publié pour la première fois en 1722 :

Je pourrais dire ici les lugubres histoires d'enfants vivants que l'on trouva en train de téter leur mère ou leur nourrice, déjà morte de la peste ².

Mais le fait est signalé aussi par la sœur Saint-Vincent, ainsi que par des docteurs espagnols. Il semblerait même que l'on ait trouvé, non sans difficulté, une nourrice qui accepta d'allaiter l'enfant. L'épidémie les aurait épargnés tous les deux.

Pendant leur séjour à Barcelone, les médecins français décidèrent d'ouvrir des cadavres. Tâche peu agréable et sans doute dangereuse, qui frappa l'imagination des poètes. Alletz, lauréat de l'Académie, s'écrie :

Mais quel savant, armé du scalpel intrépide,
D'un mortel qui n'est plus ouvre le sein fétide ?
C'est toi, docte Bally ! ³...

[p. 79] Alletz avait déjà décrit :

Debout, et soutenant ces ruines vivantes,
L'immortel Pariset, respecté comme un roi,
Aux douleurs qu'il suspend semble dicter sa loi.
Assis au bord d'un lit, témoin de ses miracles,
Audouard, en silence, écrivait ses oracles.

Ces vers indignèrent Audouard, qui ne manqua pas de protester. Il avait, on s'en souvient, fait mauvais ménage avec ses confrères Pariset et Bally. Dans l'introduction à sa *Relation historique et médicale de la fièvre jaune* ⁴ il les accuse de lâcheté, et affirme avoir été le seul, avec le D^r François, à oser faire des autopsies. Aussi écrase-t-il Alletz de son sarcasme. Il lui conseille d'aller chercher ses héros « parmi les contemporains d'Homère, d'Abraham ou de San Hoang, qui fut le premier empereur des Chinois », car « les tombeaux ne s'ouvriront point pour [lui] donner un démenti ». Audouard s'étonne de ce que l'Académie française « ait honoré de son suffrage un tissu de fictions mensongères ». Il termine non sans humour, en disant que si le poète avait été à Barcelone avec la Commission, il aurait, dans son ouvrage

¹ *Les médecins français...* Paris, Delaunay, 1822, p. 7.

² *The Works of Daniel Defoe*, éd. G.-H. MAYNADIER, New York, Crowell & Co., 1904, vol. 9, p. 138.

³ Le dévouement..., dans *l'Almanach des Muses*, 1823, p. 8 (1^{re} éd., Paris, F. Didot, 1822).

⁴ Paris, Moreau, 1822.

... mis dans la main de l'envoyé de la guerre [Audouard] le scalpel indagateur qu'il a placé dans celle de M. Bally... il aurait parlé... des avantages de l'isolement d'après ce que M. Parizet aurait pu lui en apprendre ¹.

Que ce soit grâce au scalpel de Bally ou grâce à celui d'Audouard, l'autopsie avait été prise comme thème de poésie. Il y a mieux : Audouard, recherchant la source de la contagion, avait goûté aux pourritures noirâtres qui enveloppaient les viscères des cadavres. N'ayant pas été infecté, il prouva que le germe devait se trouver ailleurs. Le thème du praticien se livrant sur lui-même à des expé-riences médicales est devenu banal. Sauf erreur, c'est le courage d'Audouard qui en est le premier exemple littéraire. Ici encore, la crudité du sujet est atténuée par les ressources d'une rhétorique traditionnelle :

Audouard, sans pâlir auprès des moribonds,
Dont la bouche homicide exhale des poisons,
Quand leur cœur, soulevé repoussait la saburre,
De leurs os calcinés goûta la lave impure ².

Le lecteur savait-il ce qu'André de Nanteuil entendait par « la lave impure » des « os calcinés » ? Sans doute. D'ailleurs Boudet et Aurès sont plus explicites :

D'Audouard enhardi la courageuse main
Aux entrailles des morts s'ouvre un autre chemin,
Et du fléau caché trois fois sa langue avide
Osa l'interroger dans son humeur fétide ³.
.....
Enfin lorsqu'Audouard, par un sublime effort,
Puisse un noir excrément dans le sein d'un corps mort
Et pour voir si c'est là que le venin réside,
Porte ce mets horrible à sa bouche intrépide... ⁴.

En lisant ces poèmes, où la mort n'est guère retour de l'âme à Dieu mais bien plutôt chair en décomposition, on pourrait penser aux strophes que Baudelaire écrira vingt ans plus tard pour décrire *Une charogne*. Certes, nos pauvres rimailleurs ne sauraient être comparés à l'auteur des *Fleurs du Mal*. Mais les timides hardiesses d'un Boudet ou d'un Aurès font pressentir le romantisme « flamboyant » où le génie de Baudelaire a puisé une partie de son inspiration. Les tâtonnements maladroits de ceux qui chantèrent *Le dévouement...* ont tout de même élargi, un tant soit peu, le champ de la poésie. À ce titre, ils méritent qu'on ne les oublie pas tout à fait.

¹ Pp. LVI-LVIII.

² André de NANTEUIL, *La peste de Barcelone*, Paris, Babeuf, 1823, p. 15.

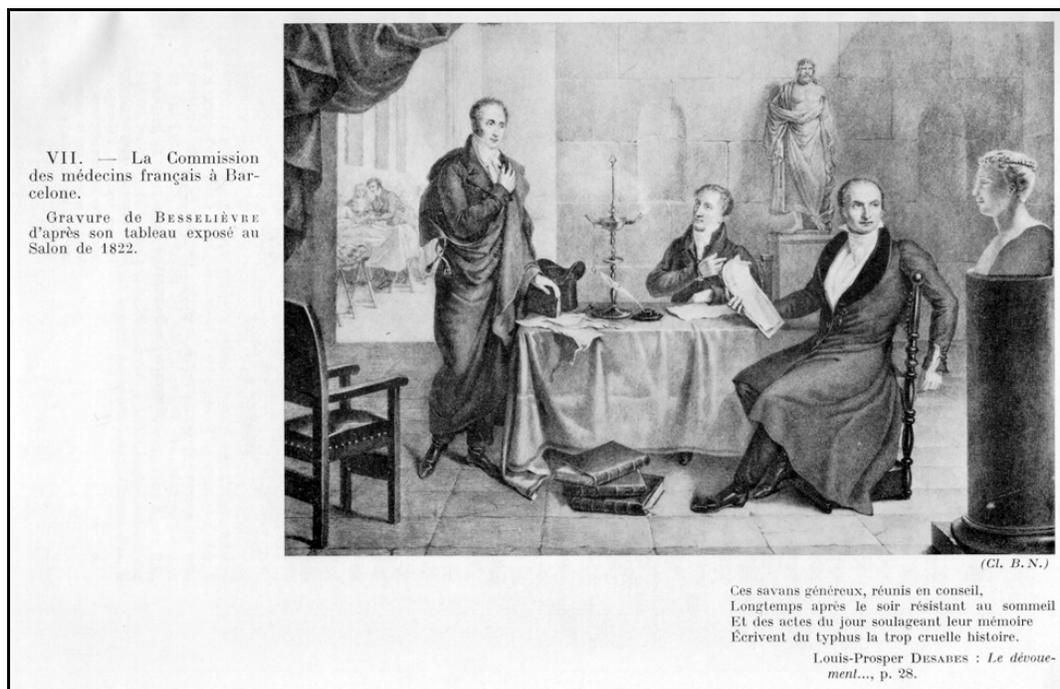
³ *Le dévouement ...*, Paris, Le Normant, 1822, p. 10.

⁴ *Le dévouement ...*, ms. n° 29.

Planche VII.

[Retour à la table des illustrations](#)

[Retour à la table des matières](#)



(Cl. B. N.)

La Commission des médecins français à Barcelone.

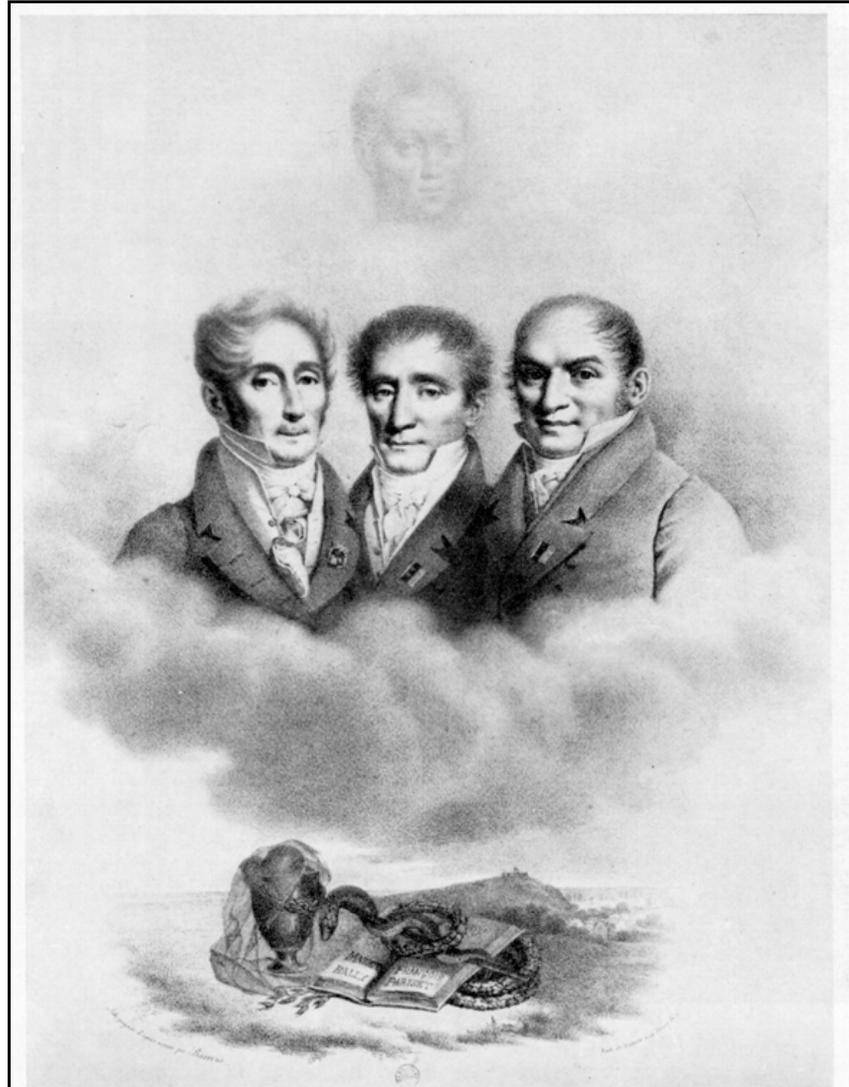
Gravure de BESSELIÈVRE d'après son tableau exposé au Salon de 1822.

Ces savans généreux, réunis en conseil,
Longtemps après le soir résistant au sommeil
Et des actes du jour soulageant leur mémoire
Écrivent du typhus la trop cruelle histoire.
Louis-Prosper DESABES : *Le dévouement...* p. 28.

Planche VIII.

[Retour à la table des illustrations](#)

[Retour à la table des matières](#)



VIII. — Mazet, Bally, François et Pariset
Gravure de BARROIS

Bons Français, savans généreux
De vos travaux, l'Europe entière
Vous offre le prix glorieux ;
Vous le recevez sur la terre
Mazet le reçoit dans les cieux.

ANON.

[p. 81] De nos jours, nombre de romanciers ont pris l'épidémie comme thème. Il n'en va pas de même pour les poètes, qui estiment — peut-être à juste titre — que le sujet n'est pas adaptable aux exigences de leur art. Albert Camus, dans *La peste*, a décrit Oran en proie à la contagion. Jean Giono, dans *Le hussard sur le toit*, promène Angélo à travers une Provence livrée au choléra. En comparant ces deux romans à l'ensemble des ouvrages que nous avons examinés, on peut constater en premier lieu qu'ils contiennent — surtout celui de Giono — des scènes d'horreur, des tableaux cliniques d'un réalisme impitoyable. Ces passages ne sont pas essentiellement différents de ceux que l'on trouve chez les auteurs de 1822. Si l'œuvre de ces derniers a vieilli, ce n'est pas par le côté brutal de leurs descriptions.

Tant Camus que Giono ont su créer des personnages complexes et nuancés, capables d'évoluer sous l'influence des événements. Il n'en va pas de même chez ceux qu'inspira le martyre de Barcelone. Les héros de cet épisode, c'est-à-dire les médecins et les sœurs, sont figés dans leur courage et leur abnégation. S'ils ont eu à vaincre la peur, s'ils ont parfois désespéré devant l'inutilité de leurs efforts, si le spectacle de la mort leur a révélé la misère — ou la grandeur — de la condition humaine, les écrivains ne l'ont pas dit. En tant que personnages littéraires, Pariset et ses compagnons manquent de complexité et de profondeur. On chercherait d'ailleurs en vain des personnages moins conventionnels que ceux des héros. Chez Latouche, on voit bien apparaître un patriarche mystérieux, familier des épidémies :

Arrivé au rendez-vous de la mort, il se revêtait, de la tête aux pieds, d'un habillement de toile goudronnée, couvrait ses mains de gants de cuir noir, son visage d'un masque de verre, s'exhaussait sur des échasses, et muni d'un bâton dont l'extrémité était armée d'un crochet de fer, il pénétrait dans les maisons infectées. Là, prenant possession de tout ce qui l'entourait, il enlevait les trésors cachés, les meubles les plus précieux, et dépouillait les cadavres de leurs bijoux. Plus d'une fois, hâtant les effets de la peste trop lente à son gré, il a frappé, dit-on, des victimes dont les cris auraient troublé ses spoliations... Chargé d'or, il [p. 82] rentrait à Venise... il attendait là le signal d'une nouvelle proie ; et il était semblable à ces corbeaux de l'hiver qui sont attirés vers tous les lieux qui recèlent un cadavre ¹.

Cet inquiétant personnage sera bientôt abattu par un capitaine français. Hélas, c'est tout ce que nous savons de lui. Il ne fait que traverser la scène et notre curiosité à son égard ne sera pas satisfaite. Il semble en tout cas que le romancier ait inventé de toutes pièces ce criminel qui aurait sans doute enthousiasmé Eugène Sue. Sucret parle bien de lui dans son *Poème sur le dévouement...* :

Un cupide étranger rôdait, exempt de peurs
Pour amasser de l'or dans le sang et les pleurs ².

Mais il est plus que probable que Sucret a tout simplement copié Latouche.

Et voilà la principale faiblesse des romanciers qui ont traité la fièvre jaune. Leurs personnages sont tout d'une pièce ; ils restent moulés dans leur héroïsme

¹ *Dernières lettres...*, Paris, A. Tardieu, 1821, pp. 198 et suiv.

² Sens, Tarbé, 1824, p. 17.

parfait ou dans leur méchanceté intégrale. Ils ont les attitudes grandiloquentes de ces lithographies romantiques qui amusent par leur naïveté.

Dans *La peste* comme dans *Le hussard*, les réactions de la communauté tout entière face à la crise que représente la maladie sont montrées en détail. Bien que d'une façon plus rudimentaire, les écrivains de la Restauration ont fait de même. Certains rappellent la vaillance de la milice barcelonaise :

Quel éloge on te doit, jeune et brave Milice,
Qui vins nous secourir par ton heureux service ¹ !

D'autres célèbrent les moines de Saint-François, que le gouvernement libéral avait chassés de leur monastère de [p. 83] Barcelone, et qui rentrent dans la ville pour aider leurs compatriotes :

Des prêtres espagnols, persécutés, proscrits,
Apportent leur secours à leur ingrat pays.
« Nous ne revenons pas, dépouillés dans nos villes,
Reconquérir des biens terrestres et fragiles ;
Nous venons, disent-ils, secourir le malheur,
Ou mourir en martyrs sous la croix du Seigneur » ².

Épisode qui donne à l'anticléricale Bronner l'occasion d'exercer sa verve :

Il semble que, jaloux de racheter des jours
Dont la seule indolence avait marqué le cours,
Ils se hâtent de fuir leur retraite profonde
Pour se régénérer à la face du monde ;
Ou, plutôt, ils font voir aux humains étonnés
Pour quelle vie active eux-mêmes étaient nés ³.

Mais, pour presque tous les poètes, la communauté, c'est-à-dire la population de la ville, se dénature en devenant la proie de l'épidémie. La peur se révèle plus forte que l'amour, et fait oublier jusqu'aux liens de famille. Gaulmier imagine qu'il visite Barcelone après le passage de la peste. Dans un cimetière, il rencontre un vieillard qui lui décrit le désarroi des Catalans :

Plus de pieux amour, plus de tendres alarmes ;
Le sang n'a plus de voix, le deuil n'a plus de larmes
Tous les nœuds sont rompus, tous les cœurs sont glacés,
Et du sein maternel les fils sont repoussés ⁴.

Delphine Gay surenchérit :

Dans ces temps de désastre il n'est plus de pitié
Entre les vieux amis il n'est plus d'amitié ;
Aux soins de l'étranger le fils livre son père,
Et la nouvelle épouse a frémi d'être mère ⁵.

¹ Augustin LHOMME, *Le désastre de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1822, p. 17.

² ANDRÉ de Nanteuil, *La peste de Barcelone*, Paris, Babeuf, 1823, p. 4.

³ *Le dévouement ...*, Paris, F. Didot, 1822, pp. 10-11.

⁴ *Le dévouement ...*, Paris, Everat, 1822, p. 4.

⁵ *Le dévouement ...* Paris, Ambroise Tardieu, 1822, p. 7.

[p. 84] Le chevalier de Propiac n'est guère plus optimiste :

La terreur qui glâce les âmes, a éteint en elles tout sentiment d'humanité. Le Catalan a perdu la noblesse qui le caractérise. Sourd au cri de son semblable, de son frère, il le voit, d'un œil sec, expirer devant lui, et le spectacle des cadavres restés dans les champs sans sépulture, loin de le toucher, ne lui inspire qu'une sombre horreur, qui ajoute à sa barbarie¹.

Inutile d'accumuler les exemples. Il ne faut cependant pas conclure à une misanthropie généralisée du monde littéraire. Après tout, il s'agissait de mettre en valeur les prouesses des médecins français. En insistant sur le désarroi et la veulerie des Catalans, on faisait ressortir le calme dévouement de leurs bienfaiteurs. Mais il y a là comme l'ébauche d'un thème nouveau : l'étude de la psychologie des foules. Pour les romantiques, le groupe social deviendra bientôt presque aussi important que l'individu. Vigny se penchera sur les militaires, Balzac sur les petits bourgeois, George Sand sur les paysans, Eugène Sue sur la pègre... Chaque écrivain élaborera sa propre vision des pays étrangers. Les personnages prendront une nouvelle dimension : ils seront déterminés — ou tout du moins fortement influencés — par le milieu. Leurs aventures les feront se mesurer non plus seulement à d'autres individualités, mais aussi aux collectivités dans lesquelles ils évoluent. La fièvre jaune est l'ennemie que vient combattre la Commission médicale. La population de Barcelone est en quelque sorte l'enjeu de cette lutte. Les Catalans n'ont aucune individualité : terrorisés par la peste, ils n'ont rien à lui opposer. En cédant à l'aveugle instinct de conservation, ils favorisent les ravages dont ils sont victimes. Les médecins et les sœurs, par leur attitude résolue, parviennent à leur rendre espoir. Les héros agissent donc sur le milieu. La foule est vue comme ayant sa psychologie propre, comme une entité, distincte des individus qui la composent. Aucun des écrivains n'a su tirer un chef-d'œuvre du sujet qu'il avait choisi. Mais [p. 85] l'ensemble de leur production est loin d'être sans intérêt. Ils ont pressenti que, sous l'effet d'une catastrophe, la masse risque fort de perdre son humanité. Ils ont entrevu un problème devenu aujourd'hui d'une gravité exceptionnelle : comment l'homme peut-il résister aux lourdes pressions de son groupe social ? Les médecins et les sœurs sont les très lointains ancêtres d'Angélo et du D^r Rieux. Ils sont comme des croquis préliminaires du héros moderne qui, par son action personnelle, peut contrecarrer les forces obscures de l'inconscient collectif.

¹ *La sœur de Saint-Camille*, Paris, Pollet, 1822, v. II, p. 89.

[p. 87]

Appendice

[Retour à la table des matières](#)

[p. 89]

**LISTE DES AUTEURS
QUI ONT CONCOURU POUR LE PRIX DE POÉSIE
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE (ANNÉE 1823)**

[Retour à la table des matières](#)

Le nom de l'auteur est donné tel qu'il figure dans le manuscrit. Un astérisque indique que le poème a été publié et figure dans notre bibliographie. Les numéros sont ceux que portent les pièces dans le dossier de l'Institut de France. Les pièces envoyées sans nom d'auteur sont classées à la fin, sous les premiers mots de leur épigraphie.

ADIL DE NEUFURRES (Hélène), de Pithiviers (Loiret)	10
AGNAN (Alphonse), ancien élève de l'École normale à Évreux	33
*ALLETZ (Édouard)	16
*ANDRÉ, de Nanteuil	118
ANDRÉ (Victor)	119
AURÈS de Vaucluse, auteur des <i>Idilles de Gessner</i> traduites en vers français, Carpentras	29
BARRAU (Théodore-Henry), professeur de rhétorique au collège de Niort	63
BARRIÈRE (M.)	98
BERNARD (A.-Philippe), avocat à Niort	9
BERNARD (A.-Philippe), avocat à Niort	35
BERNAY (P.), professeur à Sancoins (Cher)	52
* BERRIER (J.-Constant), employé au ministère de l'Intérieur	7
*BIGNAN (A.)	53
BILIOTTI, de Valréas (Vaucluse)	54
BLANE (Charles)	67
*BOUDET (P. J. J.), de Riom (Puy-de-Dôme)	110

BOUET (Alex), de Brest	34
BOZE, prêtre	1
BOZE, prêtre	13
BREUILH (Antoine), de Limoges (Haute-Vienne)	55
*BRONNER (H. B.), libraire à Dunkerque	117
BROTONNE (Frédéric-Pascal de)	111
BRULEBŒUF-LETOURNAN	57
BRUNIE (François-Marie), professeur au collège d'Uzerche	82
CASTERA d'ARTIGUES (Jean)	19
CHABAILLES D'AUVIGNÉ (Édouard)	78
CHAPPLAIN-DELA TOUCHE, de Nantes	85
[p. 90] CHAPUIS	69
*CHAUVET (Victor)	108
CITERNE	39
CLOUARD (Paul), avocat à Mortain (Manche)	44
CONSTANT (Jean-François), étudiant en droit	31
COURNAULT (François-Henri)	102
CRÉBASSOL (Auguste-Toussaint)	14
CREPELLE (Augustin-Baptiste)	129
DAIEMART	25
DEFATTE (Charles-Félix)	87
DEJUGE (Auguste), de Rumilly en Savoie	32
DELACOMBE, de Montpellier	60
DFLAVVAULT (Benjamin), juge à Niort	125
DELAVIGNE (Casimir)	22
DELCASSO (Laurent)	88
DELCASSO (Laurent)	89
DEMEUX (Théophile)	90
*DESABES (J.-P.), de Laon (Aisne)	59
DITRURRY fils, négociant	18
DOUBLET (François-Jules)	68
DROUVAULT (Théophile)	124

DUBOIS (abbé), professeur au collège de Chamberry	23
DUBOUSQUET-LA BORDERIE (Jean-Nicolas-Antoine), de Brive (Corrèze)	51
*DUFRENOY (Mme)	113
ÉDOUARD	121
FÉ DE BARQUEVILLE (P.), professeur de rhétorique au collège de Tours	24
*FLAYOL (Alphonse), de Saint-Maximin (Var), étudiant en droit	127
*GAULMIER (Antoine), professeur au collège de Reims	72
*GAY	(Delphine)
103	
GRIVET (M.) de Collonges (Ain)	58
GULLERY (Hippolyte), professeur au Collège de Nivelles (Brabant méridional)	61
GUYONNET DE SENAC, docteur de la Faculté de Paris	11
*HALÉVY (Léon)	77
HÉLIOT (Auguste-François-Claude)	99
INVOIRE (Isaac)	106
JEAN, dit l'hermite du bois des Morts, à Pecqueuse (Seine-et-Oise)	3
JULLIEN fils, d'Allevard (Isère)	64
L..., (C.-J.), Paris	
L..., ancien élève de L'École polytechnique	27
LABRETONNIÈRE (Émile), avocat à La Rochelle	41
LAFERRIÈRE (Firmin), d'Angoulême	71
LA MORVONNAIS (Hippolyte-Michel de), Saint-Malo	36
Là ROCHEFOUCAULD, comte de	6
[p. 91]	
LE DARÉE	116
LEFRANC (Alexandre-Émile), professeur au collège Sainte-Barbe	94
LEGAT (A.-J.) de Chantilly (Oise)	45
LEGAT (Bernard-Joseph), clerc d'avoué	46
LEGAY, professeur à Versailles	107
LEMARCHANT, ancien magistrat	42
LE ROMAIN fils, de Nantes	43

LESGUILLON	(P.-S.)
120	
LIGNEREUX (Charles-Joseph), avocat à Compiègne	80
LILLE	114
M..., (J.-J.-N. négociant à Ligny (Meuse)	48
MALOT	109
*MANNE (Edmond de)	92
MARGUERYE (A.-G. de), de Vaux-la-Campagne (Calvados)	81
MICHELET	
122	
MOIGNIC (abbé), professeur de philosophie à Vannes	12
MOIZY LAVALEZIERE (A.)	96
MOREAU DE CHAMPLIEUX (Jacques-Nicolas)	96
MOUNIER	5
MULLOT (Charles), cultivateur-propriétaire à Bazas (Gironde)	15
NOYNE (D.)	62
*OURRY	56
P... (chevalier Armand)	83
PARMENTIER fils, de Metz	105
PEIGNE (Michel-Auguste), principal au collège de Vervins (Aisne)	28
PICHALD	104
*QUERELLES (le chevalier Alexandre de)	101
R..., (M. Vre. Ad.), veuve	49
RAYNALT, professeur de mathématiques à Estagel (Pyrénées-Orientales)	130
REBOULIN-BÉMOND (Auguste), de Vaison (Vaucluse)	2
REBOULIN-BÉMOND (Auguste), de Vaison (Vaucluse)	8
REYNAUD (Vincent)	91
ROCHE (Michel)	93
SAINT-MARC-GIRARDIN	128
SABATIER (Jean-Ferdinand), étudiant en médecine	79
TALABOT	100
*TALAIRAT (baron de), maire de Brioude	38

TASSET	126
TAUNAY (Félix)	131
TESTE D'OUEST (Alexandre), de Moret (Seine-et-Marne)	74
THÉRY (A.-F.), professeur à Versailles	115
THOMAS, propriétaire à Nantes	4
[p. 92] TOSTÉE (Émile)	
VINCELLES (F. de)	97
VINCENT	70
<i>À Mme de Boisserolle, Versailles</i>	65
<i>À Mme de Boisserolle, Versailles</i>	66
<i>Aux yeux des sages</i>	123
<i>Il n'est que les grands cœurs</i>	40
<i>Mortem</i>	25
<i>Nova</i>	76
<i>Perrupit</i>	75
<i>Si natura</i>	84
<i>Sic itur</i>	112
<i>Succoritis</i>	21
<i>Tantaque</i>	20

[p. 93]

BIBLIOGRAPHIE

I. — JOURNAUX ET REVUES

[Retour à la table des matières](#)

Sauf indication contraire, j'ai consulté tous les numéros parus entre le 1^{er} juillet 1821 et le 1^{er} mars 1822.

L'Album.

L'Almanach des muses.

L'Ami de la religion et du roi.

Annuaire historique universel.

El Censor (Madrid).

Le Constitutionnel.

Le Courrier français.

El Diario de Barcelona (Barcelone).

El Diario de Madrid (Madrid).

L'Écho de l'Europe (Madrid), n° 1, 11 février 1821.

L'Étoile.

Le Journal de Paris.

Le Journal des débats.

Le Journal des savants.

Journal des voyages, ou Archives géographiques du XIX^e siècle.

Les Lettres champenoises.

Le Moniteur universel.

La Quotidienne.

Revue Encyclopédique.

El Zurriago (Madrid).

II. — MÉMOIRES, OUVRAGES SCIENTIFIQUES, HISTORIQUES, ESSAIS

- ALVARES (Manuel), *Sommaire des remèdes tant préservatifs que curatifs de la peste*, Toulouse, 1628 (ire éd., 1581-1589 ?). (Reproduction photographique, avec commentaire et notes par Fernando Amaral GOMES dans le *Bulletin des études portugaises*, t. XXIII, 1961, Livraria Bertrand, 1962, pp. 5-17.)
- ANON, *Historia de la vida y reinado de Fernando VII de España*, Madrid, Repullés, 2 vol., 1842.
- *La fièvre jaune en Catalogne*, Paris, Tiger, 1822.
- *Lettre sur l'origine de la fièvre jaune en Espagne* Paris, Gabon, 1822.
- [p. 94]
- ASTIER (Charles-Benoît), *Méditations sur la fièvre jaune, et moyens de s'en garantir*, Toulouse, Douladoure, 1821.
- AUDOUARD (Mathieu-François), *Relation historique et médicale de la fièvre jaune qui a régné à Barcelone en 1821*, Paris, Moreau, 1822.
- BEOLCHI (Carlo), *Reminiscenze dell'esilio*, 2^e éd., Torino, Tipografia nazionale, 1853.
- BALLY (Victor-François), FRANÇOIS (Victor-Joseph) et PARISSET (Étienne), *Histoire médicale de la fièvre jaune, observée en Espagne... dans l'année 1821*, Paris, L. Colas, 1823.
- *Rapport présenté à S. E. le Ministre... de l'Intérieur...*, Marseille, A. Ricard, S. d. [1822].
- BERTIER DE SAUVIGNY (Guillaume de), *La Restauration*, Paris, Flammarion, 1955.
- BIRÉ (Edmond) et GRIMAUD (Émile), *Poètes lauréats de l'Académie française*, Paris, A. Bray, 2 vol., 1864.
- BORY (Jean-Louis), *Eugène Sue*, Paris, Hachette, 1962.
- CADET (Jean-Marcel), *De l'air insalubre et de la fièvre d'Espagne*, Paris, l'auteur, 1822.
- CARREL (Armand), L'Espagne et sa révolution, dans la *Revue française* de mars 1828.
- De la guerre d'Espagne en 1823, dans *ibid.*, mai 1828.
- CHAALONS D'ARGÉ (Auguste-Philibert), *Histoire critique et littéraire des théâtres de Paris (Année 1822)*, Paris, Pollet, 1824.
- CHATEAUBRIAND (François-Auguste René), *Congrès de Vérone, guerre d'Espagne, négociations...* Leipzig-Paris, Brokhaus & Avenarius, 2 tomes en 1 vol., 1838.

- CHEREAU (D^r Achille), *Le Parnasse médical français*, Paris, Delahaye, 1874.
- COSTA-SICRE (Laurent-François), *Considérations générales sur l'épidémie qui ravagea Barcelone en 1821...*, Paris, Gabon, 1827.
- COTTE (D^r B.-N.), *Réponse au coup d'œil sur la fièvre jaune* [de Roux], Aix, Guigne, 1822.
- [CUISIN (J. P. R.)], *Le rideau levé ou petit diorama de Paris, description des mœurs et usages de cette capitale, par un Lynx Magicien*, Paris, Eymery, Delaunay, Martinet, 1823.
- DEFOE (Daniel), *A Journal of the Plague Year*, éd. G. H. Maynadier, New York, Crowell & Co., 1904 (1^{re} éd., 1722).
- DUMAS (Alexandre [père]), *Mes mémoires*, Paris, Calmann-Lévy, s. d.
- [DUTERTRE], capitaine d'artillerie, *Remède des fièvres jaunes*, Le Mans, Monnoyer, 1822.
- FLORY (A.) et SIGAUD (J.), *Mémoires sur la fièvre jaune*, Paris, Gabon, 1822.
- FRANÇOIS (Victor-Joseph). Voir BALLY.
- GEOFFROY DE GRANDMAISON (Charles-Alexandre), *L'expédition française d'Espagne en 1823*, Paris, Plon, 1928.
- GERMAIN (A.), *Martyrologe de la presse (1789-1861)*, Paris, H. Dumineray, 1861.
- [p. 95]
- GOMES (Fernando Amaral). Voir ALVARES.
- GRIMAUD (Émile). Voir BIRÉ.
- GUIZOT (François), *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 2^e éd., Paris, Lévy, 8 vol., 1859-1870.
- HENRY (Dominique), *Relation historique des malheurs de la Catalogne... en 1821*, Paris, Audot, 1822.
- HOFFMANN (Léon-François), Autour d'une ode de Victor Hugo : Le dévouement, dans *Romanic Review*, New York, avril 1964.
- JARBINET (Georges), *Les mystères de Paris d'Eugène Sue*, Paris, S.F.D.L.T., 1932.
- KING (Donald L.), *L'influence des sciences physiologiques sur la littérature française de 1670 à 1870*, Paris, Les Belles-Lettres, 1929.
- LARREY (baron Dominique-Jean), *Considérations sur la fièvre jaune*, Paris, Compère jeune, 1821.
- LEYMBRIE (D^r Jean), *Avis au peuple, sur les cordons sanitaires... contre les rapports de la Commission française... de 1821*, Paris, Ponthieu, 1826.
- MARCELLUS (comte Marie-Louis-Auguste de), *Opinion... sur le projet de loi relatif aux pensions aux médecins et aux sœurs qui ont été à Barcelone*, Paris, Egron, 1822.

- MARLIANI (Emmanuel), *L'Espagne et ses révolutions*, Paris, Librairie espagnole de Vincent Salvà, 1833.
- MORATIN (Leandro Fernández de), *Epistolario*, Cia. Ibero-americana de publicaciones, Madrid-Buenos Aires, s. d. [1931 ?].
- MARMONT (Auguste-Frédéric-Louis Viesse de), *Mémoires du duc de Raguse de 1792 à 1832*, Paris, Perrotin, 2^e éd., 9 vol., 1857.
- NETTEMENT (Aldred-François), *Histoire de la Restauration*, Paris, Lecoffre & Cie., 8 vol., 1866.
- PARISET (Étienne). Voir BALLY.
- PASQUIER (le chancelier Étienne-Denis), *Histoire de mon temps*, Paris, Plon, 6 vol., 1894-1895.
- PIERQUIN DE GEMBLOUX (Claude-Charles), *Mémoires... sur la fièvre qui a régné à Barcelone en 1821*, traduit de l'espagnol par..., Montpellier, Sevalle, 1822.
- PRÉVOST (Michel) et ROMAN D'AMAT, *Dictionnaire de biographie française*, sous la direction de..., Paris, Letouzey & Ané, 1956.
- [R. D...], *Quelques observations sur la fièvre jaune d'Espagne*, Marseille, Frères Camoin, 1822.
- RAYER (D^r Pierre F. O.), *Rapport sur l'origine... de la fièvre jaune qui a régné, en 1821, à Barcelone...*, par l'Académie nationale de Médecine de Barcelone, traduit de l'espagnol par..., Paris, Baillière, 1822.
- RAYNOUARD (François-Juste-Marie), *Rapport sur les concours de poésie et d'éloquence...* Paris, F. Didot, 1822-1823.
- ROCHOUX (D^r Jean-André), *Dissertation sur le typhus amaril, ou maladie de Barcelone...* Paris, Béchet jeune, 1822.
- *Manifeste touchant l'origine... de la maladie qui a régné à Barcelone en 1821...*, traduit de l'espagnol par.... Paris, Béchet jeune, 1822.
- [p. 96]
- ROCHOUX (D^r Jean-André), *Notes sur l'épidémie de Barcelone*, s. 1. n. d.
- ROMAN D'AMAT. Voir PRÉVOST.
- Roux (Pierre-Martin), *Coup d'œil sur la fièvre jaune... à Marseille...* Marseille, Camoin, 1821.
- SARMET (Jean-Benjamin), *Réflexions sur le fléau de la Catalogne...* Marseille, Ricard, 1822.
- SÉGU (Frédéric), *Un romantique républicain : H. de Latouche*, Paris, Les Belles-Lettres, 1931.
- SIGAUD (J.). Voir FLORY.
- SUE (Georges), *Examen critique des Observations...*, Marseille, Guion, 1822.
- THIERS (Adolphe), *Les Pyrénées et le Midi de la France*, Paris, Ponthieu, 1823.

- VAULABELLE (Achille Tenaille de), *Histoire des deux Restaurations*, Paris, Garnier, 2^e éd., 10 vol., 1874.
- VILLÈLE (Jean-Baptiste), *Mémoires et correspondance*, Paris, Perrin & Cie, 2^e éd., 5 vol., 1904.
- ZINSSER (Hans), *Rats, Lice and History*, New York, Bantam Books, 1960 (1^{re} éd., 1934).

III. — POÉSIE

- ALLETZ (Pierre-Édouard), *Le dévouement...*, Paris, Didot, 1822 (reproduit dans *L'Almanach des muses pour 1823*).
- ANDRÉ de Nanteuil, *La mort de Mazet*, Paris, Babeuf, 1822.
— *La peste de Barcelone*, Paris, Babeuf, 1823.
- BERRIER (Constant), *Les médecins français et les sœurs de Saint-Camille*, Paris, Delaunay, 1822.
- BERTU (Charles-François), *La peste de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1821.
- BEZOUT (Léon), *Ode sur l'humanité et le dévouement français*, Paris, François, 1822.
- BIGNAN (Anne), *Le dévouement...*, Paris, Hubert, 1822.
- BOUDET (P. J. J.), *Le dévouement...*, Paris, Le Normant, 1822.
- BRISSET (M. J.), *Les sœurs de Saint-Camille*, dans *La Foudre*, 10 décembre 1821.
- BRONNER aîné, *Le dévouement...*, Paris, Didot, 1822.
- CHAUVET (Victor), *Le dévouement...*, Paris, Dondey-Dupré, 1822.
- DESABES (Louis-Prosper), *Le dévouement...*, Paris, Didot, 1822.
- DUFRÉNOY (Adélaïde), *Le dévouement...* Paris, Tastu, 1822.
- DUPONT (Aimé), *Ode sur la peste de la Catalogne*, Paris, Ponthieu, 1821 (reproduit dans *L'Almanach des muses pour 1823*).
- FLAYOL (Alphonse), *La peste de Barcelone*, Paris, Dentu, 1822.
- GAULMIER (Antoine-Eugène), *Le dévouement...*, Paris, Everat, 1822.
- GAY (Delphine). Voir GIRARDIN.
- GENTIL (Paul), *Ode à MM. Pariset, Bally, François, Mazet*, Paris, Brissot-Thivars, 1822.
- [p. 97]
- GIRARDIN (Delphine GAY de), *Le dévouement...*, Paris, Ambroise Tardieu, 1822 (reproduit dans les *Œuvres complètes*, Plon, 1861, t. I, pp. 67-75).
- HALÉVY (Léon), *Épître aux médecins français partis pour Barcelone*, Paris, Bobée, 1821.

- *La peste de Barcelone*, Paris, Hubert, 1822.
- HUGO (Victor), Le dévouement dans *Odes*, liv. IV, ode IV.
- JUSTIN (Michel-Placide), *Mazet, ou la peste de Barcelone*, Paris, Hubert, 1822.
- LE BRUN DES CHARMETTES (Philippe-Alexandre), *Ode sur la fièvre jaune qui ravage l'Espagne*, Paris, Audin, 1821.
- LEMIRE (Pierre-Simon), *Essai sur le voyage des médecins français à Barcelone*, Senlis, Tremblay, 1822.
- LHOMME (Augustin), *Le désastre de Barcelone*, Paris, Les Marchands de Nouveautés, 1822.
- MANNE (Edmond-Denis de), *La peste de Barcelone*, Paris, Vve Porthmann, 1822.
- OURRY (Maurice), *La peste de Barcelone*, Paris, Eymery, 1821.
- PÉRONNEAU (Alphonse), *La peste de Barcelone*, Paris, Hubert, 1821.
- PUIGSECH, de Lyon : *Recueil de deux poèmes : 1^{er} poème en l'honneur des médecins français et des sœurs de Saint-Camille...*, Lyon, Kindelem, 1822.
- QUERELLES (Alexandre de), *Le dévouement...*, Paris, Ponthieu, 1822.
- RABOTEAU (P.-E.), *Poèmes sur la peste de Barcelone*, Paris, Bertrand, 1822.
- SUCRET (Étienne), *Poème sur le dévouement...*, Sens, Tarbé, 1824.
- TALAIRAT (baron O. de), *Le dévouement...*, Paris, Delaunay, 1822.

IV. — ROMANS ET THÉÂTRE

- [BALISSON DE] ROUGEMONT et MÉLESVILLE (Anne-Honoré-Joseph Duveyrier), *Les deux médecins*, comédie-vaudeville en un acte, Paris, Fages, 1822.
- BLANC-SAINT-BONNET (Joseph-Marie), *Les sœurs de Saint-Camille, ou Lettres de Julie à Sophie*, Paris, Audin s. d. [1823].
- GIRARD DE PROPIAC (Catherine-Joseph-François), *La sœur de Saint-Camille, ou le siège de Barcelone*, Paris, Pollet, 2 vol., 1822.
- [LATOUCHE (Hyacinthe de) et L'HÉRITIER (Louis-François)], *Dernières Lettres de deux amants de Barcelone*, publiées à Madrid par le Ch^{er} Hénarès y de L., traduites de l'espagnol, Paris, A. Tardieu, 1821.

[p. 99]

INDEX DES NOMS CITÉS

[Retour à la table des matières](#)

<p>ALBARUS (Emmanuel). ALLETZ (Édouard) ALTÈS (Francisco) AMAT (Roman d') AMOROS (François) ANDRÉ (de Nanteuil) ANGOULÈME (duc d') ANON ARAGO (Étienne) AUDOUARD (D^r Mathieu) AUMONT (duc d') AURÈS</p> <p>BAHI (D^r) BALLY (D^r Victor) BALZAC (Honoré de) BARNAU (Théodore) BAUDELAIRE (Charles) BEAUMARCHAIS (Pierre-Augustin CARON de) BELBEDER BEOLCHI (Carlo) BÉRANGER (Pierre-Jean de) BERNAY (P.) BERRIER (Constant) BERTIER DE SAUVIGNY (Guillaume de) BERTON (général Jean-Baptiste BRETON, dit)</p>	<p>BERTU (Charles-François) BICHAT (Marie -François-Xavier) BIGNAN (Anne) BIRÉ (Edmond) BLANC-SAINT-BONNET (Joseph- Marie) BONAPARTE (Joséphine) BONAPARTE (Joseph) BONAPARTE (Napoléon) BOREL (Pétrus) BORY (Jean-Louis) BOSC (Josef) BOUDET (P.-J.-J.) BOURQUELOT (Félix) BOUSQUET-DESCHAMPS (Jacques- Lucien) BOZE BRONNER (H.-B.) BYRON (George GORDON, lord)</p> <p>CABANÉS (José-Mariano de) CAMUS (Albert) CARREL (Armand) CHAALONS D'ARGÉ (Auguste- Philibert) CHAPPLAIN-DELATOCHE CHARITÉ (Sœur de la), voir MAUNOIR</p>
---	--

CHATEAUBRIAND (François-Auguste-René de)	GAY (Delphine)
CHAUVET (Victor)	GENTIL (Paul)
CHÉREAU (D ^r Achille)	GERMAIN (A.)
CITERNE	GIONO (Jean)
CONSTANT (Benjamin)	GIRARD DE PROPIAC (Joseph-François)
CORTEZ (Hernán)	GOMES (Fernando Amaral)
COSTA (Juan) voir MISAS	GOYA (Francisco de)
COSTA-SICRE (Laurent-François)	GRIMAUD (Émile)
COTTE (D ^r E.-N.)	GUILLERY (Hippolyte)
CUBIÈRES (Michel de)	GUIZOT (François)
DEFOE (Daniel)	HALEVY (Léon)
DELAVIGNE (Casimir)	HENRY (Dominique)
DELILLE (abbé Jacques)	HOFFMANN (Léon-François)
DESABES (Louis-Prosper)	HUGO (Victor)
[p. 100]	
DESCHAMPS (Émile)	JARBINET (Georges)
DIDEROT (Denis)	J. F. B.
DUFRÉNOY (Adélaïde)	JOUARRY
DUMAS (Alexandre)	JOURDA (Pierre)
DUPONT (Aimé)	
DUPUYTREN (D ^r Guillaume)	KÉRATRY (Auguste-Hilarion, comets de)
DUTERTRE (capitaine)	KING (Donald L.)
E. G...	
EROLES (Joaquin IBANEZ, baron d')	LA FAYETTE (Marie-Joseph, marquis de)
FARINELLI (Arturo)	LAFERRIÈRE (Firmin)
FERDINAND VII	LAGARDE (comte de)
FLAYOL (Alphonse)	LAMARTINE (Alphonse de)
Foy (général Maximilien-Sébastien)	LAROCHEFOUCAULD (comte de)
FRANÇOIS (D ^r Victor-Joseph)	LAS CASES (Emmanuel, comte de)
FRANCONI (frères)	LASSIS (D ^r)
	LATOUCHE (Hyacinthe THABAUD de)
GASVILLE (comte de)	LEBRUN DES CHARMETTES (Philippe-Alexandre)
GAULMIER (Antoine-Eugène)	

- LECLERC (général Charles)
 LEMIRE (Simon)
 LE SAGE (René)
 LEYMERIE (D^r Jean de)
 L'HÉRITIER (Louis-François)
 LHOMME (Augustin)
 Louis XVIII
- M... (l'abbé)
 MAGENDIE (D^r François)
 MANNE (Edmond de)
 MANSO
 MANUEL (Jacques-Antoine)
 MARCELLUS (Marie-Louis-Auguste,
 comte de)
 MAIRLIANI (Emmanuel)
 MARMONT (maréchal Auguste-
 Frédéric-Louis VIESSE de)
 MATA-FLORIDA (Bernardo Mozo
 DE ROSALES, marquis de)
 MAUNOIR (Mme Renée)
 MAURY (Louis-Ferdinand)
 MAZET (D^r André)
 MAZET (Mme Vve)
 McLEAN (D^r)
 MÉLESVILLE (Anne-Honoré-Joseph
 DUVEYRIER, dit)
 MELON (Juan-Antonio)
 MÉRIMÉE (Prosper)
 MERLIN (Anne), voir SAINT-
 VINCENT
 MINA (Francisco Espoz Y)
 MISAS
 M. J.
 [p. 101]
 MOLIÈRE (Jean-Baptiste
 POQUELIN, dit)
 MONTAIGNE (Michel de)
- MONTANER (Francisco)
 MONTMORENCY (vicomte Mathieu
 de)
 MORA (José-Joaquin de)
 MORATIN (Leandro FERNÁNDEZ
 de)
 MOREAU DE JONNÈS
 MORELLE (Josèphe), voir SAINT-
 JOSEPH
 MULLOT (Charles)
 MUSSET (Alfred de)
- NETTEMENT (Alfred-François)
- O'HALLORAN (D^r)
 O'NEDDY (Philotée)
 OURRY (Maurice)
- PARISET (D^r Étienne)
 PASQUIER (le chancelier Étienne-
 Denis)
 PASTRÉ (Louis)
 PELLETIER (Pierre)
 PEYRONNET (comte Charles-Ignace
 de)
 PIERQUIN DE GEMBOUX (Claude-
 Charles)
 PIGEM (Benito)
 PIZARRE (François)
 PRATS
 PRÉVOST (Michel)
 PUIGSECH
 PUYMAURIN (Jean-Pierre de
 MARCASSUS, baron de)
- QUÉRARD (Joseph-Marie)
- RAYER (D^r Pierre)

RAYNOUARD (François)
R. D
REBOULIN-BÉMOND (Augustin)
REICHSTADT (duc de)
REYNAUD (Vincent)
RIEGO (Rafaël)
ROCHOUX (D^r Jean-André)
ROTROU (Jean de)
ROUGEMONT (Michel-Nicolas
BALISSON de)
ROUX (Pierre-Martin)

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin)
SAINT-JOSEPH (sœur)
SAINT-MALO (Bonaventure de)
SAINT-VINCENT (sœur)
SAND (George)
SAN MIGUEL (Evaristo)
SARMET (D^r Jean-Benjamin)
SCRIBE (Eugène)
SÉBASTIANI (Horace, comte)
SÉGU (Frédéric)
SERRE (Hercule, comte de)
SIMONDA
SOMET (Alexandre)
STIRLING (William)
SUCRET (Étienne)
SUE (Eugène)
Sw... (Lieutenant-colonel)

TALAIRAT (baron G. de)
TASSET
THIERS (Adolphe)
TRAPPISTE (Antonio MARAPON,
dit le)

VALLIN (général Louis)
VASSEROT (général)

VAULABELLE (Achille de)
VIGNY (Alfred de)
VILLÈLE (Jean-Baptiste)
VOLTAIRE (François-Marie
AROUET, dit)
ZINSSER (Hans)